

Université de Montréal

***Oroonoko* d'Aphra Behn
en traduction française (1745 – 2009)**

par

Marie-France Guénette

Département de linguistique et de traduction
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Mémoire présenté à la Faculté d'Études supérieures
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en traduction
Option recherche

Avril 2014

© Marie-France Guénette, 2014

Résumé

Ce projet offre une analyse des traductions en langue française du roman d'Aphra Behn, *Oroonoko, or The Royal Slave* (1688). Dans cette œuvre, la première femme à vivre de sa plume présente une des premières formulations du discours abolitionniste de la littérature anglaise et met au défi des idées reçues sur l'esclavage depuis le XVII^e siècle. Le texte a été traduit vers le français pour la première fois par Pierre-Antoine de La Place (Behn, 1745), dont l'interprétation s'inscrit dans la tradition des belles infidèles. Sa version connaît un succès fulgurant jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, avec de nombreuses rééditions parues entre 1745 et 1799. En 1990, Bernard Dhuicq publie une retraduction dans le but de faire connaître Behn aux lecteurs français du XX^e siècle. En 2008, il contribue à la préparation d'une nouvelle édition de La Place, et une réédition de sa propre traduction parue en 1990. Pour sa part, Guillaume Villeneuve adapte le texte au lectorat francophone d'aujourd'hui avec une édition critique comprenant un important appareil critique publiée dans la collection « GF » des Éditions Flammarion en 2009. Les traductions de La Place, d'Dhuicq et de Villeneuve affichent chacune des variations par rapport à l'original, variations qui reflètent l'intention de ces traducteurs et de leurs éditeurs ainsi que les pratiques traductives et éditoriales de leur époque.. Cette étude montre notamment comment le récit de Behn a contribué à changer la conception occidentale de l'esclavage. Elle analyse la réception des propos idéologiques d'*Oroonoko* dans la culture littéraire et philosophique française, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours. À travers le cas *Oroonoko*, le présent mémoire offre aussi une réflexion d'ordre méthodologique sur l'étude des retraductions dans une perspective historique. L'étude des retraductions vise aujourd'hui des objectifs plus vastes sur le plan historique que ne l'indique l'hypothèse du progrès en retraduction, selon laquelle un texte est retraduit pour être corrigé ou amélioré. Notre travail montre qu'en associant à l'étude des traductions celle de leur paratexte, de leur périphrase et des sujets (traducteurs et éditeurs) qui les produisent, et ce afin de resituer chaque retraduction dans son contexte historique propre, on parvient à faire entrer ces retraductions dans un dialogue interculturel et « transhistoriciste » (Nouss, 2007).

Mots-clés : histoire de la traduction, retraduction, Aphra Behn, *Oroonoko, or The Royal Slave*, abolitionnisme

Abstract

This project offers an analysis of the French (re)translations of Aphra Behn's novel *Oroonoko, or The Royal Slave* (1688). The first woman to make a living from her writing, Behn presented one of the first formulations of abolitionist discourse in English literature and challenged common preconceptions of slavery in the 17th century with *Oroonoko*. This text was first translated into French by translator Pierre-Antoine de La Place (Behn, 1745), whose interpretation is reminiscent of 16th-century France's *belles infidèles*. La Place's version was tremendously popular until the end of the 18th century, as evidenced by the many new editions published between 1745 and 1799. In 1990, Bernard Dhuicq published a retranslation with the aim of introducing Behn to 20th-century French readers. In 2008, he also signed a republication of La Place's translation, and one of his own 1990 translation. Guillaume Villeneuve, the third French translator of *Oroonoko*, adapted the text to today's French readers with a critical edition that included a vast scholarly apparatus and which was published in Flammarion's popular "GF" collection. La Place, Dhuicq and Villeneuve's translations all vary from the original, and reflect the translation and editorial practices of their time, as well as the aims of their respective translations. This project thus studies the variations in the translations in the French translation of *Oroonoko* in relation to the translation practices at the time in which they were written.

This project also provides clarifications on research methodologies that will be of use for case studies in retranslation and translation history. Indeed, the study of retranslation goes beyond the objectives defined by the retranslation hypothesis, which states that texts are often retranslated to be corrected or improved. In this study, it is shown that through studying the paratext, peritext, translations, translators and editors of particular works within their distinct historical contexts, it is possible to create an intercultural and "transhistorical" (Nouss, 2007) dialogue between them. Ultimately, this study demonstrates how Behn's story has contributed to changing Western conceptions of slavery in French literary and philosophical culture from the 18th century until today.

Keywords: translation history, retranslation, Aphra Behn, *Oroonoko, or The Royal Slave*, abolitionism

Table des matières

Introduction	1
Chapitre 1 : <i>Oroonoko or The Royal Slave</i>	7
1.1 Eaffrey, Astrea, Aphara... mais qui est Aphra Behn?	7
1.2 L'hybridité d'<i>Oroonoko</i> garant de survivance	9
1.3 De la tragicomédie à la propagande : l'Angleterre s'approprie l'histoire du prince esclave	12
1.4 Le prince Oroonoko : bannière des Lumières?	18
Conclusion	22
Chapitre 2 : Méthodologie et approche critique	23
2.1 La retraduction	23
2.1.1 Notions théoriques sur la retraduction	23
2.1.2 L'importance de la diachronie et du « transhistoricisme » en retraduction	26
2.1.3 Apports et limites des études de retraductions récentes	28
2.2 Constitution d'une méthodologie propre à <i>Oroonoko</i>	33
2.2.1 Humaniser l'histoire de la traduction.....	33
2.2.2 Position et projet du traducteur	34
2.2.3 Le contexte, ou l'horizon traductif.....	37
2.3 Autour de la traduction : le paratexte	39
2.3.1 Notions théoriques sur le paratexte.....	39
2.3.2 Pourquoi analyser le paratexte d'une traduction?.....	40
2.3.3 Pour une analyse socioculturelle et historico-descriptive	41
2.4 Éléments d'analyse textuelle comparative	43
2.4.1 Attentes des lecteurs; normes et tendances en traduction.....	43
2.4.2 Les métamorphoses du texte	45
Conclusion	47
Chapitre 3 : <i>Oroonoko</i> « habillé à la française » (1745-1799) : le cas de Pierre-Antoine de La Place	49
3.1 Horizon de traduction	49
3.1.1 La traduction et l'imitation en France au XVIII ^e siècle	49

3.1.2. L'Anglomanie au XVIII ^e siècle.....	54
3.1.3 Le roman français, genre en mouvance	56
3.2 Le projet de traduction	60
3.2.1 La Place : un parcours atypique (1707-1793)	60
3.2.2 Les titres : reflet des transformations	62
3.2.3 Les préfaces, ou comment justifier des modifications	63
3.4 Analyse des stratégies de traduction	67
3.4.1 Stratégies de traduction explicitées	67
3.4.2 Stratégies de traduction non révélées.....	71
Conclusion	73
Chapitre 4 : Bernard Dhuicq, réhabilitateur d'<i>Oroonoko</i>.....	76
4.1 Bernard Dhuicq et la réhabilitation d'Aphra Behn en France.....	76
4.1.1 Le parcours professionnel de Dhuicq.....	76
4.1.2 Les publications de Dhuicq sur Aphra Behn.....	77
4.1.3 Les différentes éditions françaises d' <i>Oroonoko</i>	77
4.2 Contexte de production : La traduction littéraire en France à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle.....	78
4.2.1 Traduire la littérature en France.....	78
4.2.2 Financer et valoriser son travail : l'apport du CNL.....	81
4.3 Les retraductions françaises d'<i>Oroonoko</i>	82
4.3.1 Entrée dans le XX ^e siècle : une retraduction qui se veut fidèle.....	82
4.3.2 Avant Hollywood, il y avait La Place	85
4.3.3 Virage technologique : <i>Oroonoko</i> en livre électronique	91
Conclusion	94
Chapitre 5 : L'édition (presque) savante de Guillaume Villeneuve et Youmna Charara.....	96
5.1 Guillaume Villeneuve et sa traduction d'<i>Oroonoko</i>.....	96
5.1.1 Guillaume Villeneuve, traducteur.....	96
5.1.2 Conjoncture de la traduction.....	97
5.2 L'édition savante.....	100
5.2.1. Stratégies éditoriales employées pour constituer une édition savante	100
5.2.2 Particularités de la traduction et démarche traductologique.....	104

5.3 Analyse textuelle comparative de la fin d’<i>Oroonoko</i> en traduction française	109
Conclusion	113
Conclusion	115
Bibliographie	119
Annexes	i
Annexe I – Extraits de la fin d’<i>Oroonoko</i>	i
Texte original (Behn, 1997 [1688], pp. 63-65).....	i
Traduction de La Place (Édition de 1745, pp. 166-168)	ii
Traduction de La Place (Édition de 1769, pp. 210-212)	iii
Traduction de La Place (Édition de 1788, pp. 138-139)	iv
Traduction de Dhuicq (Dans Behn, 1990, pp. 216-217).....	v
Traduction de La Place (Dans Behn, La Place, Dhuicq et Vergès, 2008a, pp. 168-169).....	vi
Retraduction de Dhuicq (Dans Behn, La Place, Dhuicq et Vergès, 2008a, pp. 179-181).....	vii
Retraduction de Dhuicq (Dans Behn et Dhuicq, 2008b, pp. 179-180).....	viii
Retraduction de Villeneuve (Dans Behn, 2009, pp. 159-160)	ix

Liste des tableaux

Tableau 1 : Titres changeants de l' <i>Oroonoko</i> de La Place	63
Tableau 2 : Extrait de l'original et de la traduction de Dhuicq.....	87
Tableau 3 : Bilan de la ponctuation dans l'extrait	88
Tableau 4 : Extrait de la « vraie fin d' <i>Oroonoko</i> » en traduction	89
Tableau 5 : Tableau comparatif du passage supprimé	108
Tableau 6 : Comparaison des marqueurs de ponctuation	112

Liste des figures

Figure 1 : Le Tombeau de Voltaire (1799).....	21
---	----

*À ma mère, qui a su me transmettre
sa passion pour la langue française, et à ma
Nonna, qui m'a légué sa force de survivre à
toutes les intempéries de la vie.*

Remerciements

J'aimerais tout d'abord remercier ma directrice de recherche, Marie-Alice Belle, qui a su me guider pendant tout le processus de conception et de préparation de mon mémoire de maîtrise. Grâce à sa patience et ses précieux conseils, j'ai appris que la rédaction est un processus au cours duquel on apprend autant sur le sujet à l'étude que sur soi-même. Avant d'entamer ce projet de recherche, je ne m'étais jamais doutée du degré de modestie et d'humilité qu'il fallait pour faire de la rédaction scientifique aux cycles supérieurs.

Les professeurs du Département de linguistique et de traduction de l'Université de Montréal, Hélène Buzelin et Álvaro Echeverri m'ont donné d'excellentes pistes pour la recherche, et j'en suis très reconnaissante. Il en va de même pour les conseils des chercheuses Mary Helen McMurrin et Anne Coldiron, qui, dans les phases préliminaires de ma recherche, m'ont proposé des démarches méthodologiques pouvant correspondre au cas particulier d'*Oroonoko* en traduction française. Je tiens aussi à remercier Frédéric Charbonneau et Annick Chapdelaine, professeurs au Département de langue et littérature française de l'Université McGill pour le temps et l'expertise qu'ils ont si généreusement partagé. Un grand merci également à Guillaume Villeneuve, traducteur d'*Oroonoko*, pour ses précisions quant à la publication de sa version du récit d'Aphra Behn.

L'appui moral de ma famille, surtout de ma mère, a également été indispensable dans mon cheminement universitaire. Enfin, mille mercis à mes fidèles amis, en particulier Amélie, dont les conseils m'ont aidé à surpasser les doutes et les angoisses qui accompagnent la rédaction aux études supérieures. Vos précieuses recommandations lors de la relecture d'extraits de mon mémoire m'ont beaucoup aidé à réaliser ce projet.

Introduction

Sous la restauration de la monarchie anglaise à la fin du XVII^e siècle, Aphra Behn, auteure et dramaturge célèbre de son vivant, publie des œuvres avant-gardistes dont la teneur philosophique est encore d'actualité. Elle est aujourd'hui connue comme la première femme à vivre de sa plume, ce qui lui a mérité le respect de Virginia Woolf, grande auteure féministe. Dans *A Room of One's Own* (1989 [1929]), Woolf a écrit : « All women together ought to let flowers fall upon the tomb of Aphra Behn, which is, most scandalously but rather appropriately, in Westminster Abbey, for it was she who earned them the right to speak their minds » (Woolf, p. 66). Ces mots ont été repris dans plusieurs publications sur Behn pour justifier la pertinence de l'auteure dans le canon littéraire, et pour noter l'importance de l'étudier au XXI^e siècle, tant en langue originale qu'en traduction française. L'œuvre de Behn est en effet une œuvre canonique, mais d'une canonicité récente ou plutôt, retrouvée. Son roman *Oroonoko*, un récit mêlant critique sociale et considérations morales publié en 1688, suscite l'intérêt des lecteurs dès sa parution, car il dénonce l'immoralité de l'esclavage, et ce, bien avant les discours sur la tolérance et la barbarie des philosophes des Lumières tels Voltaire et Victor Hugo. La première traduction française de l'œuvre, réalisée par Pierre-Antoine de La Place, paraît en 1745. Dès sa parution en France, *Oroonoko* a un grand impact sur le monde littéraire français, car il alimente les discours sociaux sur les grandes questions de l'époque. On recense d'ailleurs de nombreuses œuvres de fiction du Siècle des Lumières qui en sont probablement inspirées, dont *Candide* de Voltaire.

Parallèlement, depuis le XVII^e siècle dans le monde anglophone, on recense plusieurs œuvres des littératures anglaise et américaine qui font écho à celle d'Aphra Behn. Ces œuvres sont recensées dans le monde littéraire du XX^e siècle, alors que les études postcoloniales et les études sur le genre contribuent à faire redécouvrir le texte de Behn et son discours abolitionniste. À la suite de Woolf, les féministes des XX^e et XXI^e siècles rappelleront les contributions intellectuelles et culturelles de Behn à la cause des femmes et désigneront l'écrivaine comme exemple ultime de l'avant-garde féministe. De même, les études récentes établissent un rapport entre *Oroonoko* et ses dérivés, et le mouvement abolitionniste nord-américain du XIX^e siècle.

Au cours des dernières décennies, le public français a pu prendre connaissance de l'œuvre de Behn, en particulier grâce à Bernard Dhuicq, qui a rédigé de nombreux articles scientifiques sur la contribution littéraire, philosophique et culturelle de Behn et qui a signé une retraduction récente (1990, 2008a et 2008b). Dhuicq a même republié la traduction de La Place pour faire connaître aux lecteurs le cheminement de l'œuvre dans la littérature française. En 2009, Guillaume Villeneuve et Youmna Charara font paraître une nouvelle retraduction munie d'un imposant dossier historique chez les éditions Flammarion. On remarque rapidement que les traductions récentes ressemblent davantage au texte source que celle de La Place, qui s'est d'ailleurs affichée comme une « imitation » de l'anglais dans une réédition. Comment aborder l'étude et la comparaison de ces traductions qu'une période de près de 200 ans sépare?

La présente étude fait ainsi état des traductions françaises successives d'*Oroonoko* parues jusqu'à ce jour. Trois traducteurs ont publié des traductions de ce récit vers le français, soit Pierre-Antoine de La Place (1707-1793), Bernard Dhuicq (1956-2013) et Guillaume Villeneuve (1960-). Chacune de leurs traductions se positionne différemment et reflète les attentes du lectorat de son époque. La première traduction de La Place, parue en 1745 et intitulée *Oronoko, ou Le prince nègre, traduit de l'anglois de Mme Behn*, a connu un succès tel qu'elle a été rééditée six fois entre 1755 et 1799. Mes recherches ont révélé qu'aucune édition française ni retraduction subséquente n'est parue jusqu'en 1990, année où Dhuicq publie un recueil de récits d'Aphra Behn. Ainsi, un « silence » de près de deux siècles sépare la dernière édition de La Place et la première retraduction. Trois éditions suivront entre 2008 et 2009, marquant un regain d'intérêt pour le récit.

Au départ, trois avenues de recherche me semblaient envisageables. Je pouvais a) concentrer mes recherches sur le premier traducteur, Pierre-Antoine de La Place, en préparant une analyse textuelle et paratextuelle comparative détaillée des différentes éditions de sa traduction qui sont parues entre 1745 et 1799 et en évaluant la contribution de ces dernières à la culture française; b) étudier les (re)traductions récentes de Dhuicq (1990, 2008a, 2008b) et de Villeneuve (2009) tout en examinant le paratexte, et le discours sur la fidélité qui y est mis de l'avant; ou plutôt c) étudier le corpus complet de traductions françaises d'*Oroonoko*.

Le silence qui sépare les deux vagues de traductions semblait impossible à expliquer dans le cadre d'un mémoire de maîtrise, mais malgré les difficultés qui se dressaient à l'horizon, cette question demeurait la plus intrigante. Par ailleurs, elle me semblait pouvoir contribuer de façon originale à la recherche courante en histoire de la traduction, car elle posait notamment un problème méthodologique nouveau : comment aborder un corpus s'étendant sur une période historique aussi longue.

J'ai donc choisi la troisième option, en gardant en tête qu'il faudrait trouver une approche méthodologique qui me permettrait d'analyser le corpus d'*Oroonoko* en traduction française, incluant l'original, ainsi que les traductions et les retraductions françaises du récit. Le titre initial de mon mémoire, « *Oroonoko* en traduction française, 1745 - 2009 : essai de méthodologie historique », démontre mon intention première de construire une méthodologie de recherche qui puisse prendre en compte les spécificités d'un projet de grande envergure en histoire de la traduction, en particulier dans le cas où la « translation » des œuvres est interrompue par de longues périodes de silence. Le projet visait notamment à appliquer certaines recommandations de recherche en traductologie d'Antoine Berman (1984; 1990; 1995 et 1999) pour arriver à comprendre les choix de traduction de La Place, de Dhuicq et de Villeneuve.

Au fil des recherches, j'ai pu constater qu'il n'existait pas d'étude sur les retraductions récentes de Dhuicq et de Villeneuve. Il s'avérait donc plus judicieux de présenter une étude traductologique globale faisant état des traductions et retraductions d'*Oroonoko* pour offrir une synthèse du cas d'étude, et pour remédier au manque de ressources sur le sujet. L'approche mise à l'épreuve dans le présent travail démontre son utilité pour des cas d'études qui s'étalent sur une longue durée. Je me propose de réaliser une recherche traductologique selon une approche « transhistoriciste » (Nouss, 2007; 2008) du cas d'*Oroonoko* en traduction française. Comme il sera expliqué au chapitre 2, le « transhistoricisme » (Nouss, 2007; 2008) est une perspective de traduction qui porte une attention particulière à la composante historique d'une œuvre, et qui répercute les valeurs historiques des diverses temporalités abordées dans l'œuvre originale dans la traduction.

Dans un premier chapitre, je présenterai l'œuvre originale pour mettre en scène les enjeux traductologiques liés à la transmission des thèmes et des valeurs véhiculées par les

personnages. J'expliquerai les particularités du récit en le situant dans son contexte historique. Un bref aperçu de la biographie d'Aphra Behn sera exposé, ce qui permettra de mieux apprécier la logique du récit et le message dont celui-ci est porteur du récit et du message dont il est porteur. La réception de l'œuvre en Angleterre au XVII^e siècle fera place à un bref aperçu de l'adaptation théâtrale de Thomas Southerne (1695) et ses implications pour la pérennité de l'œuvre. J'aborderai ensuite la réception française suivant l'introduction de l'œuvre par La Place, premier traducteur à initier les lecteurs français à *Oroonoko*.

Au deuxième chapitre, j'articulerai le cadre théorique et l'approche critique qui ont été élaborés pour le projet. Pour chaque traduction, je présenterai le traducteur en portant une attention particulière à sa perception de la traduction et son projet de traduction. J'analyserai ensuite le paratexte, en considérant surtout les couvertures et les titres, les préfaces et, le cas échéant, les illustrations et les notes du traducteur. Je présenterai également mon approche à l'analyse textuelle, qui est bâtie sur le contrat de lecture établi par le traducteur dans sa préface. Il s'agit de mettre à l'épreuve les intentions et les objectifs de traduction exprimés par le traducteur, et ainsi vérifier s'il a dévoilé son projet de traduction et s'il l'a mis en pratique. Ceci me permettra de détecter les métamorphoses et les remaniements du texte que les traducteurs n'ont pas signalés aux lecteurs dans le paratexte. Enfin, je présenterai la démarche d'analyse traductologique choisie pour l'étude des retraductions, en précisant de quelles publications je me suis inspirée, et en expliquant leurs forces et leurs lacunes dans le cadre de ce projet de recherche.

Au troisième chapitre, je présenterai une analyse des traductions de Pierre-Antoine de La Place pour parvenir à expliciter l'horizon de traduction qui se dessine à travers le paratexte et l'interprétation du traducteur. Pour ce faire, je ferai état du statut de la traduction et de l'imitation en France au XVIII^e siècle, de même que celui de l'anglomanie, la fièvre pour tout ce qui était anglais à l'époque, et celui du roman, un genre en mouvance à cette période. Je mettrai en avant quelques éléments biographiques sur La Place, en particulier en ce qui concerne sa carrière d'auteur et de traducteur. Grâce à une analyse des titres qu'il donne aux différentes éditions de ses traductions d'*Oroonoko* et du paratexte des diverses éditions, je pourrai montrer comment La Place considérait la traduction. Le projet de traduction de La Place, déchiffré par l'analyse de son parcours et du paratexte de ses traductions, sert de

point de départ pour l'étude des stratégies qu'il emploie dans ses traductions. Le chapitre 3 se conclut par une analyse détaillée des stratégies d'adaptation explicitées et non révélées présentes dans l'édition de 1745, la toute première traduction française d'*Oroonoko*. Ceci me permet de mettre en lumière de quelles manières La Place respecte et transgresse le contrat de lecture qu'il établit avec ses lecteurs.

Dans un quatrième chapitre, je présenterai celui qui a réhabilité Aphra Behn en France : Bernard Dhuicq. En effet, le parcours professionnel de Dhuicq, avec de nombreuses publications scientifiques sur Behn, semble avoir prédestiner ce traducteur à la tâche de (re)traduire Behn pour le public francophone d'aujourd'hui. J'exposerai les caractéristiques de la traduction littéraire en France à la fin du XX^e siècle, dont notamment certaines associations professionnelles pour les traducteurs littéraires en France et les possibilités de financement avec le Centre national du livre (CNL). Ce chapitre étudiera trois éditions françaises d'*Oroonoko* qui se distinguent par leur format ou leur vocation. La première édition, parue aux Éditions Philippe Picquier en 1990, porte le nom d'« Orounoko ou l'histoire de l'esclave royal » et figure dans un recueil de nouvelles. La deuxième est une réédition de la traduction de La Place initialement publiée en 1788, c'est-à-dire que Dhuicq republie la traduction du XVIII^e siècle et ajoute sa propre retraduction de la fin du récit. Enfin, la troisième, parue aux Éditions d'En Face en 2008, consiste en une réédition corrigée de la traduction de Dhuicq publiée dans le recueil de 1990 et se présente sous forme de livre électronique. Chacune de ces éditions contribue à populariser Aphra Behn et son *Oroonoko* auprès de l'avant-garde intellectuelle parisienne. Ultimement, l'œuvre de Behn devient partie intégrante de la littérature étrangère prisée en France.

Le dernier chapitre sera consacré à une analyse de la plus récente édition française d'*Oroonoko*, soit celle de Guillaume Villeneuve et de Youmna Charara parue en 2009. Je présenterai les faits saillants du parcours professionnel de Villeneuve et le contexte éditorial dans lequel sa traduction a été composée. Je ferai état des stratégies éditoriales et traductologiques mises en œuvre et participant d'un projet d'édition/traduction « savante ». Les éléments paratextuels, notamment la constitution d'un dossier historique et d'un imposant appareil critique, seront commentés. Je comparerai également les stratégies de traduction présentes dans le texte au discours sur la traduction de Villeneuve figurant dans les pages

liminaires du livrerécit. Enfin, l'analyse comparative d'un bref extrait du récit permettra de faire ressortir les différences importantes entre les traductions de Dhucq et de Villeneuve.

En conclusion, je synthétiserai les résultats de l'analyse et les apports de la recherche. J'exposerai d'autres avenues de recherche traductologique susceptibles d'enrichir la critique et la connaissance d'*Oroonoko* et aborderai enfin la question du silence dans les traductions, à savoir, pourquoi aucune traduction française de cette œuvre n'a été produite entre 1800 et 1989. Au-delà de cette étude de cas, ce travail offrira, je l'espère, une contribution à la réflexion sur les méthodologies de recherche en histoire de la traduction, en particulier à la réflexion sur les défis que pose l'étude de corpus s'étendant sur de longues périodes de temps.

Chapitre 1 : *Oroonoko or The Royal Slave*

*This is a true Story, of a Man Gallant enough to merit
your protection; and, had he always been so Fortunate, he
had not made so Inglorious an end.*

- Aphra Behn, épître au Lord Maitland, 1688

1.1 Eaffrey, Astrea, Aphara... mais qui est Aphra Behn?

Selon Mary Ann O'Donnell, spécialiste d'Aphra Behn, il est très difficile de reconstituer la biographie d'Aphra Behn, car il reste peu de registres confirmant ses déplacements¹. Le *Cambridge Companion to Aphra Behn* (2004) affirme qu'Eaffrey Johnson, fille de Bartholomew Johnson et d'Elizabeth Denham, est née à Harbledown dans le Kent le 14 décembre 1640². Puisque son père a été choisi pour un poste de gouvernance dans la colonie britannique du Surinam, on pense qu'Aphra est partie vers 1663 avec sa mère, son frère et ses sœurs. Monsieur Johnson a perdu la vie pendant le voyage, et la jeune Aphra est revenue en Angleterre en 1664. La même année, Aphra a épousé monsieur Behn, un Anglais originaire des Pays-Bas, probablement décédé en 1665.

Veuve à 24 ans et endettée, Behn a dû écrire pour subvenir à ses besoins. Dans une préface en 1678, elle s'est d'ailleurs décrite ainsi : « forced to write for Bread and not ashamed to owne it » (cité par O'Donnell dans Hughes et Todd, 2004, p. 9). À 25 ans, Behn est partie en Flandres en mission d'espionnage pour le gouvernement anglais dans le contexte de la Deuxième Guerre anglo-néerlandaise. L'échec de sa mission lui a valu de risquer l'emprisonnement pour des dettes à son retour en Angleterre. Malgré les nombreuses attestations selon lesquelles Behn a dû se mettre à écrire pour payer ses dettes et sortir de

¹ Voir : O'Donnell, M. A. (2005). Aphra Behn: the documentary record. Dans *The Cambridge Companion to Aphra Behn* (pp. 1-11).

² Les données biographiques sur Aphra Behn présentées dans ce travail sont tirées du *Cambridge Companion to Aphra Behn* (2005). Les renseignements disponibles sur la vie de l'auteure varient selon les publications, mais puisque le recueil dirigé par Derek Hughes et Janet Todd regroupe plusieurs spécialistes de Behn, j'ai choisi de me fier à ces données bien documentées et relativement récentes.

prison, O'Donnell (dans Hughes et Todd, 2005) précise qu'aucun document ne confirme qu'elle ait été arrêtée ou qu'elle a séjourné en prison (p. 4). Il semble plutôt qu'à son retour à Londres, Behn a travaillé conjointement avec Dryden et d'autres auteurs célèbres de l'époque pour adapter des pièces de théâtre. Sa première œuvre théâtrale, *The Forc'd Marriage* (1670) a été rapidement suivie de *The Amorous Prince* (1671) et de *The Covent Garden Drollery* (1672), un recueil de chansons, de prologues et d'épilogues populaires du théâtre (O'Donnell, dans Hughes et Todd, 2005, p. 5). Au cours des années suivantes, elle a connu des échecs, dont *The Dutch Lover* (1673), mais surtout de grands succès au théâtre notamment avec la tragédie *Abdelazer* (1676) et la comédie *The Rover* (1677). Sa première œuvre de fiction, *Love-Letters between a Noble-Man and his Sister* (1685), inspirée d'un fait divers, marque un changement dans la carrière de Behn. Ses cinq dernières années ont ainsi principalement été consacrées à la fiction, la traduction et la poésie. En effet, elle était bien connue pour son travail de traductrice par sa contribution à l'édition des *Ovid's Epistles* de Dryden en 1680, et sa traduction de Fontenelle et d'autres auteurs scientifiques et philosophiques. Elle a par ailleurs composé un *Essay of Translated Prose* (1688), un texte théorique important sur la traduction scientifique en Angleterre. La même année, avant sa mort, elle a publié *The Fair Jilt* et *Oroonoko*, qui ont connu un succès posthume important. *Oroonoko* est sans doute son œuvre la plus populaire à ce jour.

Sa notoriété dans le monde littéraire de la Restauration lui vaut d'être enterrée à Westminster Abbey, lieu prestigieux qui dénote la place qu'elle s'est forgée dans la culture anglaise de son époque. Jean-Frédéric Schaub (2008) indique comment Behn s'est immiscée dans la culture de son temps tout en se forgeant une place dans la postérité : « femme de lettres anglaise, actrice des grands moments de la *Restoration* [... Aphra Behn] détermine sa position grâce à une triangulation qui mobilise les passés antiques et la diversité du monde actuel » (p. 20). La plus grande réussite de Behn a ainsi été d'emprunter aux genres du passé tout en incluant les grandes questions de son époque pour arriver à transcender le temps. O'Donnell (dans Hughes et Todd, 2005) résume cet exploit lorsqu'elle écrit, « She spoke to her late seventeenth-century audiences with power and vigour in a voice no less powerful and vigorous than she addresses us with today » (p. 10). La voix de cette femme se fait encore entendre aujourd'hui, en langue originale et en traduction, lui garantissant ainsi une place dans

le canon littéraire mondial. Le regain d'intérêt que le monde anglo-saxon et la France ont démontré depuis les dernières décennies fait démentir la notice inscrite sur sa tombe à Westminster, « Here lies a Proof that Wit can never be Defence enough against Mortality » (Westminster Abbey, 2013).

1.2 L'hybridité d'*Oroonoko* garant de survivance

Oroonoko or The Royal Slave, A True History (1688) raconte l'histoire d'un prince africain d'une beauté exceptionnelle qui a été trahi par les Blancs et vendu comme esclave au propriétaire d'une plantation de canne à sucre à Surinam, en Amérique du Sud, alors colonie anglaise. Le lecteur découvre en ce récit un mélange de fiction et de réalité, une tragique histoire d'amour entrecoupée de fabuleuses descriptions de la faune, de la flore et des peuples indigènes du Nouveau Monde, à mesure que les esquisse la narratrice. Le héros du récit, le prince Oroonoko, est captivant, montrant une intelligence et une humanité supérieure à ceux qui l'entourent. La narratrice précise : « He had [...] all the Civility of a well-bred great Man. He had nothing of the Barbarity in his Nature, but in all Points address'd himself, as if his Education had been in some *European Court* » (Behn, 1997, p. 13). De plus, le prince parle couramment anglais, français et espagnol, ce qui lui donne une allure de noblesse. Behn précise en effet qu'il a reçu une éducation à l'europpéenne, ce qui fait de lui un prince « civilisé ».

L'histoire se déroule à un rythme stable jusqu'à ce que le héros soit confronté à une série de péripéties et d'événements tragiques. Dans son pays, Oroonoko rencontre une belle jeune femme de qui il tombe rapidement amoureux. À sa grande désolation, le roi apprend la beauté de la jeune Imoinda et lui fait signe qu'elle a été choisie pour devenir une de ses femmes. Inconsolable, car confronté à la douleur de savoir son amoureuse dans l'étreinte de son vieil oncle le roi, Oroonoko se laisse presque mourir sur le champ de bataille. Peu de temps après, des amis lui viennent en aide et il parvient à voir sa belle au harem du roi. Le roi apprend par ses espions qu'Imoinda s'est donnée à Oroonoko, et il la fait vendre comme esclave pour la punir de son geste et fait dire à Oroonoko qu'elle est condamnée à mort.

En peu de temps, le prince africain se retrouve captif à bord d'un navire ayant pour destination l'Amérique du Sud. Le capitaine trahit le prince et l'emmène, avec de nombreux

membres de sa cour, à Surinam où il est vendu comme esclave. Les Blancs promettent sans cesse à Oroonoko qu'au retour du Gouverneur, il pourra certainement faire comprendre sa situation fâcheuse et obtenir la permission de retourner dans son pays avec sa femme et son enfant. Les mois passent et le Gouverneur ne vient jamais à la colonie. Oroonoko, se lassant des fausses promesses de ses capteurs, rallie les forces des autres esclaves et mène une rébellion contre le propriétaire de la plantation. Son désespoir le rend suicidaire et, promettant de mettre fin à sa vie, il tue sa belle Imoinda, alors enceinte de leur premier enfant. L'horreur de son crime le fait basculer dans la folie, et au bout de plusieurs jours passés auprès de la dépouille d'Imoinda, il se rend aux Blancs. Le récit se termine par une description détaillée des conséquences que doit subir le prince esclave avant de mourir pour ses crimes. Stoïque avec une pipe à la bouche, Oroonoko voit, un par un, ses membres jetés au feu, à chaque coup du bourreau.

Le récit de Behn se situe assurément à la croisée de plusieurs genres littéraires, et en aval du roman qui connaît ses premiers balbutiements à l'époque. L'hétérogénéité des genres qui forment *Oroonoko* laisse par ailleurs aux spécialistes littéraires la tâche difficile de définir les liens entre les genres et les formes qui construisent le récit. Les traducteurs français sont confrontés à cette même difficulté, et cette dernière contribue aux transformations du texte dans ses versions françaises ultérieures, car chacun interprète le genre différemment. Selon Laura Doyle (2008), le genre hybride d'*Oroonoko* puise ses origines dans le roman courtois (*courtly romance*), le mémoire historique, l'ethno-histoire coloniale, la fiction classique grecque et romaine, et le théâtre de la Restauration (p. 97). Les multiples origines du récit forment un genre nouveau qui est difficilement catégorisable par rapport aux genres classiques. Pour sa part, Judy A. Hayden (2012) énumère les genres littéraires qui ont été utilisés pour décrire le récit de Behn :

Owing to the amorphous nature of genre in the seventeenth century, Aphra Behn's *Oroonoko* [...] has been identified as a novel, an anti-slavery text, a feminist polemic, a political demonstration of kingship, a commentary on the reign of James II, and a memoir, to name but a few. [...] *Oroonoko* is indeed literary; it is certainly a memoir and in many respects a novel, but it is also a travel narrative, and within that narrative, Behn presents a natural history of Surinam. (Hayden, 2012, p. 123)

Il est donc clair que la multiplicité des genres est une caractéristique indissociable du récit.

Le récit a suscité l'intérêt en partie parce qu'il affiche un aspect autobiographique. Rosenthal (dans Hughes et Todd, 2005) affirme ainsi que « *Oroonoko* emerged as a particular object of interest because it appeared to be autobiographical, telling the story of a young woman who travels to Surinam without the limiting presence of a husband or father » (p. 155). Le récit frôle effectivement l'autobiographie, la fiction et le récit de voyage, entre autres. À ce sujet, Schaub (2008) écrit : « Si le néologisme 'autofiction' n'était pas si galvaudé sur le marché littéraire français, il permettrait de désigner assez précisément une des pentes de cette écriture » (p. 21). Pourtant, ce que relate Behn s'avère, du moins en partie, une forme traditionnelle de récit de voyage. Le récit se conforme aux tendances du récit de voyage, car la narratrice propose un compte-rendu présenté comme personnel, ou d'inspiration réelle, à ses lecteurs. Dans le cas d'*Oroonoko*, le récit de voyage rapporte plutôt l'histoire du prince que celui de la narratrice anglaise. En abordant le texte de ce point de vue, la structure du récit prend tout son sens. Normand Doiron (1995) définit la forme du récit de voyage, semblant décrire les péripéties du prince Oroonoko.

Les péripéties du voyageur répondent à l'éparpillement. C'est la dispersion qui le pousse à se déplacer. C'est le manque. Car aucun lieu clos ne contient plus l'entière vérité. À l'origine du mouvement se trouve la faute qui fait perdre au monde sa plénitude. Certes, le voyageur reste habité par la profonde nostalgie de l'Éden où dans le repos il retrouverait la perfection de sa condition première. [...] Le paradis est disparu à jamais de la terre qu'il parcourt. C'est même ce qui distingue le voyageur du pèlerin. Celui-ci conçoit le déplacement comme une marche vers le centre. Celui-là doit réunir par ses efforts des bribes éparpillées. Il remarque d'abord ce qui est rare ou curieux, il énumère, collectionne, recense des cas. Puis il ordonne le monde qu'il a pêle-mêle découvert. (p. 75)

Les trois étapes du voyage de découverte de l'homme blanc telles qu'elles sont vécues par le prince Oroonoko sont décrites dans le récit. Le lecteur apprend les éléments clés de la vie du prince dans son royaume en Afrique, la « mort » d'Imoinda, l'élément déclencheur qui le force à quitter son lieu natal, les péripéties de la traversée et les nombreuses confrontations avec les Blancs à qui on l'a vendu.

D'après Doiron (1995), dans sa forme traditionnelle, le récit de voyage humaniste exige également la description du voyage du retour et les impressions du voyageur qui revoit sa patrie (p. 84). Puisque le prince Oroonoko meurt dans la colonie le récit de voyage du prince est inachevé. Étant donné qu'il ne peut raconter lui-même son histoire, la narratrice se

substitue au prince et écrit son histoire. La dernière phrase du récit confirme la position l'auteure dans l'histoire du prince déchu : « Thus Dy'd this Great Man; worthy of a better Fate, and a more sublime With than mine to write his Praise; yet, I hope, the Reputation of my Pen is considerable enough to make his Glorious Name to survive to all Ages; with that of the Brave, the Beautiful, and the Constant *Imoinda* » (Behn et Lipking, 1997, p. 65). L'histoire du retour à la patrie est ainsi remplacée par la réalité de la narratrice qui revient en Angleterre pour conter les aventures du prince.

L'hybridité du récit pourrait ainsi expliquer sa fortune littéraire et sa popularité, de même que les contrastes importants dans les adaptations intra- et interlinguales, c'est-à-dire les variations dans les transformations successives en Angleterre comme à l'étranger. Ces hypothèses mènent à investiguer comment le récit de Behn a été adapté au fil des siècles, passant de la tragicomédie à la propagande, et comment ces transformations ont été réalisées au bénéfice de diverses communautés littéraires et politiques.

1.3 De la tragicomédie à la propagande : l'Angleterre s'approprie l'histoire du prince esclave

Le débat quant à la véracité du récit de Behn a perduré pendant des siècles, et fait encore couler de l'encre à ce jour. Dans son épître dédicatoire au Lord Maitland, Behn soutient que l'histoire qu'elle publie est véritable : « What I have mention'd I have taken care shou'd be Truth, let the Critical Reader judge as he pleases » (Behn et Lipking, 1997, p. 7). Au début du XVIII^e siècle, le *General Dictionary, Historical and Critical* (1735) atteste que Bowman, un des acteurs dans *Oroonoko*, avait connu Behn et croyait à l'existence du prince. Cette publication sème toutefois le doute quant à la valeur historique du récit tout en diminuant Behn et son œuvre, comme le relate Janet Todd (1998) :

The entry also gives reality to the fiction by quoting the denial in the "Memoirs" of Behn's sexual relationship with her hero, then going on to make the racially titillating point that such a relationship was indeed improbable "unless we suppose, that possibly the sight of so beautiful a white woman, might efface the idea of the charms he till then had found in his *Imoinda* and substituted that of our Poetess in its stead." (p. 116)

Le doute quant à l'existence d'une relation amoureuse entre Behn et son héros a été alimenté par la transformation opérée par Thomas Southerne dans l'adaptation théâtrale anglaise de 1696. En rendant Imoinda blanche dans la pièce de théâtre, Southerne aurait suggéré que l'amoureuse d'Oroonoko était effectivement Aphra Behn (Todd, 1998, p. 117). Les critiques littéraires ont également tenu pour acquis que Behn avait été amoureuse du prince Oroonoko, car ce serait la seule raison plausible pour écrire tant d'éloges à propos d'un esclave (Todd, 1998, pp. 116-117).

Une part de vérité dans le récit a été attestée par des historiens, confirmant que les descriptions de Surinam correspondent à celles de George Warren qui a publié *An Impartial Description of Surinam Upon the Continent of Guiana in America* (1667), ses récits de voyage. Certains dénoncent la fiction dans le récit au début du XX^e siècle, doutant même que Behn ait voyagé à la colonie d'Amérique, car les descriptions de la faune et de la flore dans *Oroonoko* ressemblent trop à celles de Warren, et pourraient être de simples adaptations (Todd, 1998, p. 118). Aujourd'hui, les spécialistes de Behn s'éloignent de la question de l'historicité et affirment qu'il vaut mieux étudier les débats sociaux et les innovations littéraires sur le plan de la forme et des thèmes mis au jour par le récit *Oroonoko*.

En 1695, l'adaptation théâtrale d'*Oroonoko* écrite par le jeune Thomas Southerne paraît à Londres avec de la musique composée par Henry Purcell. Southerne conserve certains éléments de l'original, mais modifie certains aspects clés de la trame de Behn, en présentant l'histoire d'amour entre le prince noir Oroonoko et sa femme blanche Imoinda. Plusieurs éléments comiques sont intégrés dans l'histoire, rendant la pièce une tragicomédie qui soulève des questions tout autres que celles ciblées par Behn. Par exemple, dans leur édition de l'*Oroonoko* de Southerne, Rodes et Novak (1976) dressent un parallèle entre l'exploitation des thèmes de l'institution de l'esclavage et l'institution du mariage en précisant : « That the question of liberty in marriage belongs to the arena of comedy and the same question in the matter of slavery to that of tragedy should not disguise their obvious connection » (p. xxii).

Rodes et Novak (1976) confirment la popularité de l'adaptation théâtrale à travers le XVIII^e siècle en Angleterre. Cependant, « Because of its heroic poignancy as well as the skill of the actors and actresses who played in it, *Oroonoko* remained popular throughout (*sic*) the eighteenth and into the nineteenth century; but, [...] critics increasingly protested the original

blend of comic and tragic plots (Rodes et Novak, 1976, p. xix). » Cette critique de l'œuvre a mené à de nombreuses réécritures de la pièce de théâtre à travers le XVIII^e siècle, et les penchants politiques changeants des diverses éditions ont fait en sorte que la pièce de théâtre a été employée pour des causes diverses dans la société anglaise. Comme l'écrit Doyle (2008) : « the novel is originally the offspring of an imperializing miscegenation of literary forms. Perhaps exactly because of its hybridity, Behn's story has lent itself to adaptation in many racialized and contradictory ways – many of them at odds with Behn's own politics » (p. 99). Par exemple, on documente en 1742 une pièce anonyme qui prend son inspiration dans les thèmes et personnages d'*Oroonoko* et de *Monsieur Thomas* (1639) de John Fletcher intitulée *The Sexes Mis-match'd; or a New Way to get a Husband* (Iwanisziw, 2006). Cette pièce, dont on ne peut confirmer la représentation dans les théâtres anglais, arrive à une époque où l'esclavage commence à être contesté en Angleterre, et cela transparaît dans les thèmes développés et les personnages présentés (Iwanisziw, 2006, p. 82). Iwanisziw (2006) précise : « this farce – which combines both Fletcher's disdain for Africans and Southerne's apparent toleration of the institution of slavery – reflects its own benighted time, several characters revealing themselves as unself-conscious racists with respect to the 'blackamoor' maid » (p. 82). Ce n'est toutefois pas la seule adaptation qui reprend la pièce de Southerne pour y supprimer le discours raciste.

En 1759, John Hawkesworth fait paraître sa propre adaptation théâtrale du nom de *Oroonoko, A Tragedy, As it is now Acted at the Theatre-Royal in Drury-Lane*. Même si cette pièce ressemble à celle de Southerne, elle prend la place de l'adaptation de 1695 sur les scènes de Londres jusque vers 1770, où la pièce de Southerne regagne en popularité (Iwanisziw, 2006, p. 106). Selon Iwanisziw (2006), « the tragic adaptation was intended to eliminate the immoral effects of the 'low wit' characteristic of the tragicomic form at the end of the seventeenth century, a form still drawing substantial audiences in the middle of the eighteenth century » (p. 107). Ainsi, les modifications apportées à la pièce auraient reflété l'évolution de la pensée populaire quant à l'esclavage dans les colonies anglaises. Hawkesworth justifie ses modifications au texte de Southerne en précisant qu'il a corrigé les faiblesses de l'intrigue et éliminé les allusions littéraires, car il les jugeait inappropriées (Iwanisziw, 2006, p. 107).

Encore une fois, on constate l'évolution du récit, adapté et corrigé à maintes reprises pour qu'il soit davantage conforme à l'air du temps.

Dès 1760, une autre adaptation de la pièce de Southerne émerge en Angleterre. En effet, Francis Gentleman écrit *Oroonoko : or the Royal Slave, A Tragedy. Altered from Southerne*. Ayant lui-même incarné le rôle d'Aboan dans des représentations d'*Oroonoko* à Dublin vers 1748, Gentleman connaît bien la pièce de Southerne. Dans une publicité pour la pièce, l'auteur prétend que les changements qu'il apporte à la pièce sont inspirés de prétendues déclarations de Southerne.

Though the Prologue shews the motive of this alteration, it may not be improper to mention that it was first hinted to the Author by a Noble Personage, who has eminently distinguished himself in the literary world; and who recollected to have heard Mr. Southerne declare, in his latter days, that he most heartily regretted his complying with licentious taste, by writing any thing so offensive to modesty, as the comic part of his works ; especially that which was no unnaturally joined to the tragedy of this play. (Gentleman, cité dans Iwanisziw, 2006, p. 165)

Gentleman prétend donc avoir la permission de modifier l'œuvre de Southerne et justifie ses modifications au nom des supposés remords de conscience de cet auteur. Iwanisziw (2006) émet l'hypothèse que les trois adaptations successives de cette période réagissent aux changements dans la perception qu'ont les Anglais de l'esclavage. Elle note :

All three versions may very well be responding to the growing sentiment against the slave trade, for certainly they all debate and comment upon the horrors of slavery, which are far more important in these adaptations than in Southerne's version, and all three omit the comic materials. (Iwanisziw, 2006, pp. 163-165)

En effet, à ce moment, *Oroonoko* connaît des changements de vocation qui tendent à donner raison aux conclusions de cette chercheuse.

Le changement le plus important a eu lieu lors du passage de la tragicomédie à la fin du XVII^e siècle, au tract politique à la fin du XVIII^e siècle pour servir de propagande à la cause abolitionniste. Comme le précise Spencer (2000), *Oroonoko* a contribué à la postérité d'Aphra Behn au XVIII^e siècle tant sur le plan de la formation de sa biographie et de l'opinion publique sur Behn comme femme et comme auteure, que sur le plan de l'établissement du mouvement abolitionniste (p. 23). À ce sujet, dans *Women Against Slavery* (1992), Clare

Midgley écrit : « *Oroonoko* established many of the elements which in late eighteenth century became the clichés of abolitionist poetry and tales by both women and men : the noble savage, the princely or Europeanised hero, the heart-rending tale of young lovers torn apart by slavery, the tragic end of suicide as the only escape. » (Midgley, 1992, pp. 29-30).

En effet, une nouvelle adaptation anonyme de la pièce de Southerne voit le jour en 1760, et même si elle n'est pas jouée, elle démontre la tournure politique que prend l'histoire du prince esclave (Iwanisziw, 2006, p. 187).

The author's interpolated passages emphasize moral sexual behavior and cautiously endorse a doctrine allowing for the potential nobility of all mankind. Above all, they articulate patriotism and colonial pride mingled with a solemn sense of the responsibility of being British and, therefore, answerable to a superior moral standard. (Iwanisziw, 2006, p. 187)

Cependant, l'adaptation de John Ferriar, *The Prince of Angola*, est celle qui marque le changement de cap d'*Oroonoko* sur la scène anglaise. Midgley (1992) note qu'à partir de 1789, *Oroonoko* prend son sens à titre de propagande lorsque la version de Ferriar est jouée à Manchester et à Londres avec l'ajout de prologues anti-esclavagistes (p. 30; voir Iwanisziw, 2006, pp. 203-207). D'ailleurs, le prologue ajouté en 1787 pour la représentation à Manchester était spécifiquement adressé aux femmes (Midgley, 1992, p. 32), ce qui explique peut-être les liens entre *Oroonoko* et les groupes de femmes antiesclavagistes à la fin du XVIII^e siècle en Angleterre. Midgley (1992) ajoute : « Poems about slavery, often incorporating elements of the *Oroonoko* story, were circulated by abolition societies and were widely published in the newspapers » (pp. 30-31). On note par exemple, le poème *Slavery*, de Hannah More composé en 1787 dans le but d'être présenté au Parlement pour défendre un projet menant à l'abolition de l'esclavage, qui décrit les horreurs de la traite des esclaves et ses effets pernicieux sur la sensibilité morale (Iwanisziw, 2006, pp. 258-259). Les croyances de More quant au droit universel des humains à la liberté transparaissent dans cette œuvre, et font écho à ce qui se produit en France avec les Lumières (Iwanisziw, 2006, p. 258).

Le XVIII^e siècle anglais voit une dernière adaptation théâtrale d'*Oroonoko*, s'intitulant cette fois *The Benevolent Planters* (1789) et rédigée par Thomas Bellamy. Plutôt que servir la cause des abolitionnistes, cette version cherche plutôt à vanter les bienfaits de la foi chrétienne. Bellamy supprime les références au statut royal du prince esclave, au viol des

femmes esclaves et à la rébellion des esclaves dans la colonie (Iwanisziw, 2006, p. 274-275). Selon Iwanisziw (2006), la pièce n'a été jouée qu'à deux reprises en 1789, et présume que la prévalence du discours chrétien sur le discours abolitionniste en est la cause. Elle précise tout de même la contribution de cette adaptation à la société anglaise de l'époque : « his strategy in domesticating the slaves and stressing the urgency of an ameliorated treatment perhaps calmed metropolitan fears of black insurrection in the slave colonies » (2006, p. 275). Ainsi, cette adaptation démontre que cent ans après la mort de Behn, les thèmes et personnages de son récit circulent toujours dans la culture anglaise et reflètent les changements de perception de la société face à l'esclavage.

La toute dernière et la plus récente adaptation théâtrale d'*Oroonoko*, intitulée *Aphra Behn's Oroonoko in a new adaptation by 'Biyi Bandele*, est parue en 1999, soit plus de deux cents ans après celle de Bellamy. D'origine nigérienne, 'Biyi Bandele-Thomas a, en quelque sorte, rétabli l'esprit original de l'œuvre de Behn pour la scène. Exemples banals, mais révélateurs de sa version : Oroonoko et Imoinda, les personnages principaux sont tous deux noirs. De même, pour la première fois dans l'histoire des adaptations théâtrales d'*Oroonoko*, la pièce inclut des scènes de la vie du prince à Coramantien (Iwanisziw, 2006, p. 290), une partie fondamentale du récit original. Avec cette nouvelle version, Bandele voulait davantage réviser la partie africaine de l'histoire de Behn que de retravailler les scènes à Surinam, ce qu'il a fait en tissant des liens entre les noms des personnages et le sens qu'ils peuvent porter en yoruba (Iwanisziw, 2006, pp. 290-291). Cette langue est parlée par un peuple du même nom qui vit actuellement au Niger, et qui aurait vécu sur le territoire de la Côte d'Ivoire, où Behn situe Coramantien, la province d'Oroonoko et d'Imoinda. À titre d'exemple, Bandele remarque qu'« oyin » signifie « miel » en yoruba, et que le nom « Oyinda » est commun dans cette culture (Iwanisziw, 2006, pp. 290). C'est par ailleurs pour cette raison qu'il utilise un champ lexical de douceur et de sucreries pour décrire le personnage d'Imoinda (Iwanisziw, 2006, pp. 290). Depuis sa parution, la pièce connaît un grand succès à l'échelle internationale. La pièce est encore jouée partout dans le monde anglophone et a d'ailleurs été montée à Montréal en mai 2013 au théâtre Mai. Il est clair que l'histoire d'*Oroonoko*, bien ancrée dans le douloureux passé des colonies ayant profité économiquement de l'esclavage, qui a si longtemps servi la cause abolitionniste, alimente maintenant le discours postcolonial. Les

nombreuses adaptations et récupérations de l'original démontrent la capacité du texte à se métamorphoser pour mieux se plier aux discours politiques et culturels des sociétés dans lesquelles le texte a évolué. Ces transformations littéraires et idéologiques ont ainsi prolongé la durée de vie et promu la valeur des écrits de Behn pour leur inscrire une place dans la culture mondiale du XXI^e siècle.

1.4 Le prince Oroonoko : bannière des Lumières?

Dans un contexte d'échanges littéraires intenses entre la France et l'Angleterre aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'impact de ce récit révolutionnaire se fait sentir pour la première fois en France avec la traduction de Pierre-Antoine de La Place (1745). D'ailleurs, La Place dit s'étonner du fait que jusque-là, personne n'a pensé offrir ce texte au public français. Dans sa préface à l'édition de 1745, il écrit : « J'ai été longtemps étonné, de ce que le goût regnant des Traductions, de l'Anglois, n'avoit pas encore engagé quelqu'un à nous faire part des productions de cette plume ingénieuse » (p. viii). Même s'il s'agit clairement d'une préface conforme à la rhétorique de l'époque, cette remarque constitue une première indication que le récit de Behn n'était jusque-là pas connu en France. Avec de nombreuses rééditions successives, l'*Oroonoko* de La Place demeure un succès en France tout au long du XVIII^e siècle, se classant parmi les « neuf romans, traduits ou adaptés de l'anglais de 1740 à 1760, et qui se rencontrent le plus souvent dans [les] bibliothèques » privées étudiées par Daniel Mornet (Mornet, 1910, p. 461).

Tout comme en Angleterre, nombre de récits fictifs sont publiés dans les années qui suivent le succès de La Place et qui reprennent les thèmes, les personnages, ou les images d'*Oroonoko*. Jean Ehrard (2008) décrit les similitudes entre *Oroonoko* et le *Ziméo* de Saint-Lambert paru en 1769 :

Ziméo pourrait être le fils du fier Oroonoko et de la belle Imoinda, et son destin rappelle celui de son prédécesseur. Lui aussi de famille princière, lui aussi victime de la perfidie européenne, lui aussi déporté à la Jamaïque et séparé de celle qu'il aime, il est également l'instigateur d'une sanglante rébellion. (p. 85)

Même Voltaire compte parmi les célèbres auteurs français à reprendre des éléments textuels du récit de Behn. Dans le chapitre XIX de *Candide, ou L'optimisme*, le personnage principal se retrouve à Surinam, et y rencontre un esclave qui a été victime de tortures semblables à

celles que subit Oroonoko. Dans ce conte philosophique à la fois parodie du roman, Voltaire fait raconter l'expérience de l'esclave à Surinam à qui il manque la jambe gauche et la main droite. L'esclave précise les raisons pour lesquelles il se retrouve dans cet état :

On nous donne un caleçon de toile pour tout vêtement deux fois l'année. Quand nous travaillons aux sucreries, et que la meule nous attrape le doigt, on nous coupe la main; quand nous voulons nous enfuir, on nous coupe la jambe : je me suis trouvé dans les deux cas. C'est à ce prix que vous mangez du sucre en Europe. (Voltaire, (2001) [1759], p. 76)

Autre exemple, Édouard-Marie-Joseph Lèpan, un critique littéraire qui participe à la rédaction du volume *Chefs-d'œuvre dramatiques de Voltaire*, reconnaît les emprunts à *Oroonoko* dans *L'Orphelin de la Chine* (1755) et les signale à ses lecteurs. À la scène VI de l'acte V, Lèpan (1820) remarque dans une note de bas de page :

Ce coup de théâtre, et les deux scènes précédentes sont visiblement imités d'*Oroonoko*, nouvelle anglaise de madame Behn. Southern [*sic*] en composa une tragédie qui réussit, en 1699, sur le théâtre royal de Londres. Il y a lieu de croire que cette tragédie était connue de Voltaire, puisque, de même que son auteur, il a fait saisir le bras du mari par son épouse pour se frapper. (Voltaire et Lèpan, 1820-1821, p. 251)

D'autres auteurs français célèbres reprennent des éléments du texte de Behn après la parution de la traduction de La Place, dont La Vallée, avec *Le nègre comme il y avait peu de blancs* (1789) et Madame de Staël, avec *Mirza* (1795) (Seeber, 1936, p. 954).

Certes, il est particulier qu'*Oroonoko* ait longtemps été considéré une histoire vraie, toutefois, et ce qui intrigue davantage dans le cadre de cette analyse traductologique est la valeur culturelle qui est attribuée à l'œuvre par les auteurs français du XVIII^e siècle. Il semble que pour les philosophes des Lumières, Oroonoko n'est pas un personnage de fiction, mais un symbole de transformation des valeurs, presque un nouveau Spartacus. C'est peut-être grâce à l'écho du mouvement abolitionniste que le personnage d'*Oroonoko* fait son apparition dans le discours des philosophes des Lumières en France. Il existe de nombreux textes, comme celui de Henri Grégoire intitulé *De la littérature des nègres, ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature* (1808) qui reprochent à Behn d'avoir transformé la vraie histoire en fiction dans son récit. Énumérant une série de « nègres » célèbres, Grégoire écrit : « Il est à regretter que sur un canevas historique, elle [Behn] ait

brodé un roman. Le simple récit des malheurs de ce nouveau Spartacus, et de ses compagnons, eût suffi pour attendrir les lecteurs » (p. 94). Héros mythique, Oroonoko s'intègre à la culture littéraire française et devient une figure représentative de l'Afrique cultivée. L'image ci-dessous démontre à quel point le personnage est présent dans l'imaginaire collectif des auteurs et philosophes français de la fin du XVIII^e siècle. Il s'agit du *Tombeau de Voltaire*, imprimé à Paris en 1799, un an après la mort de Voltaire, image mettant en scène des représentants des quatre continents (d'Alembert pour l'Europe, Catherine II de Russie pour l'Asie, Benjamin Franklin pour l'Amérique et Oroonoko pour l'Afrique) qui viennent poser des rameaux sur le tombeau de Voltaire, cérémonie qui est interrompue par l'Ignorance (Behn et Lipking, 1997, p. 124)³. Le statut culturel et social prestigieux d'Oroonoko est confirmé puisqu'il est imaginé aux côtés de ces grands représentants intellectuels et politiques de l'époque.

³ Ces informations sont sans doute tirées de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours. Tome 14 ; ou Journal d'un observateur...* (1800) où il est écrit : « 8 Mai 1779. En attendant que le monument que M. l'abbé Mignot fait ériger à son oncle dans son abbaye de Scellieres puisse fournir matière à la gravure de s'exercer, on a imaginé une estampe allégorique relative à cet objet. On voit au milieu un tombeau simple, où l'on suppose que les cendres de Voltaire sont renfermées. Les quatre parties du monde, désignées, l'Europe par M. d'Alembert ; l'Asie par l'Impératrice de Russie, l'Afrique par un certain prince negre, nommé Orenoko ; enfin l'Amérique par le docteur Franklin ; tous dans le costume de leur nation groupés ensemble, viennent rendre hommage à ce grand homme, pleurer sur son tombeau & y déposer des palmes : le Secrétaire de l'académie assez ridiculement ouvre la marche, en donnant la main à l'Impératrice de Russies (*sic*) : mais à la droite du tombeau, s'élançe l'Ignorance, avec tous les attributs de l'Envie, du Fanatisme & la Superstition, & semble s'y opposer & les repousser. Dans le lointain on voit le tombeau élevé dans l'Elysée, ou l'Isle des Peupliers, à Ermenonville, par M. le Marquis de Girardin à Rousseau » (pp. 45-46). Après avoir décrit la gravure, l'auteur poursuit en critiquant cette représentation de Voltaire : « Cette idée, de rassembler sous le même point de vue deux hommes si différents & cependant également persécutés, auroit été fort heureuse, si on l'eût mieux exécutée. On a déjà vu qu'une partie de la composition étoit pitoyable, l'autre est obscure & ne désigne pas assez les efforts du clergé & sa rage effrénée contre les mânes du chef de la philosophie moderne. C'est, sans doute, ce qui a empêché d'en défendre la vente jusqu'à présent » (p. 46).

Figure 1 : *Le Tombeau de Voltaire* (1799)



Aujourd'hui, le débat sur l'existence du prince a ultimement cédé sa place aux études sur le texte original. En France, le regain d'intérêt s'est fait sentir d'abord avec les publications scientifiques de l'angliciste Bernard Dhuicq, qui a lui-même rédigé la première retraduction d'*Oroonoko* en 1990. Des circonstances particulièrement favorables, dont la popularité des études sur le genre et des études postcoloniales, ont favorisé le regain d'intérêt pour le récit de Behn. Nombre de publications traitant la question de l'esclavage sont parues en France depuis les années 1990, ce qui a préparé le lectorat universitaire au texte de Behn en traduction française. Ainsi, Dhuicq a pu publier deux autres éditions d'*Oroonoko* en 2008 : l'une est en fait une republication de la traduction de La Place de 1788, avec l'ajout de la fin originale de Behn en traduction française moderne. La deuxième est disponible en version imprimée et électronique chez les Éditions d'En Face, et est essentiellement une republication de sa traduction de 1990 dans un contexte éditorial différent. Guillaume Villeneuve, qui avait traduit *The Slave Trade: The History of the Atlantic Slave Trade 1440–1870* (1997) de Hugh Thomas en 2006, a également retraduit *Oroonoko* pour publier une édition critique chez Flammarion en 2009 avec Youmna Charara, une docteure en littérature française.

Conclusion

Du point de vue de la traductologie, l'analyse d'un tel corpus peut s'avérer très complexe, car les formes d'écriture varient énormément entre l'original, les traductions de La Place, et celles de Dhuicq et de Villeneuve. La difficulté du projet demeure le grand écart temporel entre les différents textes à l'étude, et ce que cela implique pour les démarches théoriques et méthodologiques du projet. Comment pouvons-nous comparer des textes si différents et si éloignés dans le temps, et en tirer des conclusions probantes pour alimenter la recherche sur la retraduction en traductologie? Ainsi, dans le prochain chapitre, j'aborderai les outils critiques et méthodologiques utilisés pour concilier les divergences propres au corpus de traductions françaises d'*Oroonoko, Or The Royal Slave*.

Chapitre 2 : Méthodologie et approche critique

La succession des traductions d'une même œuvre dans le temps forme une histoire qui mérite d'être écrite; une traduction nouvelle ne remplace pas l'ancienne mais vient s'y ajouter. (Chevrel, D'hulst et Lombez, 2012, p. 11)

2.1 La retraduction

2.1.1 Notions théoriques sur la retraduction

La recherche récente en traductologie a montré que l'étude de la retraduction dépasse l'exploration des seules différences textuelles entre deux traductions. À la suite d'Antoine Berman (1990), certains ont pensé la retraduction en termes d'ouverture de la culture d'accueil aux spécificités linguistiques et culturelles de l'original (Gambier, 1994; Bensimon, 2004). Selon Chevrel, D'hulst et Lombez (2012), « [c]haque traduction est le témoignage de la manière dont une époque perçoit une œuvre : nécessairement, la traduction appelle tôt ou tard la retraduction, la correction, voire la polémique par laquelle le nouveau traducteur justifie sa tentative en critiquant celles de ses prédécesseurs » (p. 11). Cependant, l'analyse comparative des retraductions révèle aussi l'influence des facteurs externes tels les enjeux de publication, les intérêts des lecteurs et les politiques interculturelles (Pym, 1998). Force est de constater que l'interprétation classique de la retraduction comme processus d'amélioration est trop simpliste, car elle ne prend pas en compte tous les facteurs culturels, sociaux et personnels qui infléchissent la pratique du traducteur. C'est ainsi que les études récentes sur la retraduction ont pu remettre en cause l'hypothèse, avancée entre autres par Bensimon (1990) et Berman (1990), d'un « progrès » des retraductions vers une plus grande ouverture au texte original.

Aujourd'hui, les retraductions font l'objet de nombreuses analyses et sont étudiées de diverses façons. Enrico Monti (2011) énumère certaines des motivations derrière les retraductions dont l'insatisfaction à l'égard des traductions existantes due par exemple à la censure idéologico-politique, qui peut forcer les traducteurs à modifier les textes pour qu'ils conviennent à une certaine idéologie; au désir de rédiger une traduction directe, c'est-à-dire, de traduire un texte à partir de son texte original plutôt qu'à partir d'une traduction existante;

au vieillissement d'une traduction, phénomène par lequel une traduction devient désuète après un certain temps notamment à cause de l'évolution des dialectes ou des expressions comiques; ou enfin, à la volonté des traducteurs de mettre à profit les ressources lexicographiques nouvelles (pp. 14-17). Geneviève Roux-Faucard (2008) a notamment fait état du vieillissement des traductions dans son élaboration d'une typologie de la traduction. Elle note:

En observant le vieillissement des traductions, il apparaît donc que des traductions qui, en leur temps, pouvaient être considérées comme des équivalents tout à fait respectables, deviennent, du fait de l'évolution linguistique et culturelle, des approximations douteuses, marquées par des adaptations illégitimes ou des explicitations non pertinentes. Les traces laissées par les périodes précédentes dans les traductions qu'elles ont effectuées créent une gêne : il faut retraduire. (Roux-Faucard, 2008, p. 145).

Comme le précise Monti (2011), les raisons pour retraduire dépassent la question du vieillissement lorsqu'un traducteur souhaite mettre en lumière une nouvelle interprétation d'un texte, ou lorsqu'il désire traduire un texte en fonction d'un nouvel objectif tel le rythme (p. 17). Une retraduction peut même être due à l'amélioration des outils terminologiques mis à la disposition des traducteurs ou aux changements qui se produisent dans les normes traductives (Monti, 2011, p. 16). Au-delà des intérêts du traducteur et des circonstances dans lesquelles il travaille, un changement de lectorat peut constituer un motif pour une nouvelle traduction, comme dans le cas de la retraduction-adaptation d'œuvres canoniques pour un jeune public (Monti, 2011, p. 17). En plus des décisions laissées au traducteur et au directeur d'une collection, les facteurs économiques et éditoriaux demeurent au cœur des retraductions. Typiquement, un éditeur choisit de faire retraduire un texte plutôt que de payer les droits pour l'impression d'une traduction existante (Monti, 2011, pp. 17-18), garantissant ainsi à la maison d'édition sa propre traduction pour des réimpressions futures. Comme l'affirme Susam-Sarajeva (2003) : « Retranslations [...] are the direct consequences, not only of factors such as time, greatness of "originals", inadequacy of previous translations, ageing or changing, but also of the needs, expectations, and attitudes prevalent in the receiving systems » (p. 30).

La retraduction a ainsi fait l'objet de nombreuses études depuis les années 2000 (voir St. André, 2003; Susam-Sarajeva, 2003; Venuti, 2004; Brownlie, 2006; Desmidt, 2009). Les traductologues et théoriciens revisitent souvent la question de l'« hypothèse de la retraduction » (Bensimon, 1990; Berman, 1990) en soulignant la variété des paramètres qui

entrent en cause dans le phénomène de retraduction. La notion de causalité multiple, fil conducteur de ces études, devient presque incontournable. Cette notion a d'abord été présentée par Anthony Pym dans *Method in Translation History* (1998). En effet, Pym (1998) adapte les causes d'Aristote à l'histoire de la traduction. Les quatre causes (matérielle, finale, formelle et efficiente) sont respectivement associées aux notions de transfert, aux théories de systèmes, à l'équivalence et aux traducteurs. Il précise que les causes ne peuvent être dissociées les unes des autres dans l'étude des traductions. À cet effet, il écrit : « For every translation that we might want to explain in terms of causation there are at least four possible causes at work, any one of which might be dominant. There can be no guarantee that any one cause can explain all the facts » (1998, p. 158). Ainsi, chaque cause contribue à rétablir le contexte et les enjeux dans lesquels une traduction ou une retraduction a été réalisée. En ce sens, les causes sont complémentaires et doivent être étudiées ensemble.

Ailleurs dans sa monographie, Pym (1998) souligne aussi la valeur des données qui ont une importance qualitative plutôt que quantitative. « Attention has to be paid to data that are qualitatively important although quantitatively insignificant [...], as well as to the actual causes of phenomena like re-editions and retranslations » (p. 82). Dès lors, le besoin d'une méthodologie de recherche mixte se fait sentir, c'est-à-dire une méthodologie prenant en compte les notions théoriques de Berman (1995), de Nouss (2008; 2009) et de Pym (1998). Ces méthodologies offrent des pistes pour le repérage et l'analyse du texte original, de la traduction, des retraductions, des traducteurs, en plus des écrits des traducteurs au sujet de leur traduction. Ces objets d'analyse permettent de prendre en compte les éléments textuels, paratextuels, intertextuels et aussi culturels, matériels et idéologiques qui font surface dans un corpus de (re)traductions. Une méthodologie de recherche adaptée au corpus permet ainsi de contextualiser les œuvres, les démarches des traducteurs et les attentes des lecteurs, tout en incorporant les éléments mentionnés ci-dessus, à savoir les éléments textuels, paratextuels, intertextuels et aussi culturels, matériels et idéologiques .

2.1.2 L'importance de la diachronie et du « transhistoricisme » en retraduction

Susam-Sarajeva (2003) résume les trajectoires généralement ciblées par les chercheurs : « The path leads either towards the source text, its otherness, the translation's adequacy [...] or towards contemporary readers' imagined expectations » (p. 3). Si les retraductions tracent bien un parcours à travers le temps, comme le signalent Clara Foz et María Sierra Córdoba Serrano (2005), la « dynamique historique des (re)traductions » ne trace pas nécessairement une trajectoire linéaire.

De même, certains traductologues vont même jusqu'à placer la retraduction au centre d'une approche dite « transhistoriciste » (Nouss, 2007; 2008, voir aussi Cheung, 2012), c'est-à-dire une approche qui prend en compte la dimension historique du texte dans la traduction. Ce faisant, ils cernent les grandes lignes d'une approche anti-anachronique répondant aux besoins méthodologiques des chercheurs de ce domaine, à savoir, une approche qui n'applique pas nécessairement des notions contemporaines à des périodes historiques passées. La « transhistoricité » (Nouss) en traductologie relève du principe selon lequel il faut étudier la retraduction en fonction de la traduction antérieure et de l'œuvre originale. Comme l'indique Alexis Nouss (2007) :

La traduction admet le phénomène des retraductions dans le cas desquelles la position du traducteur dans son présent est aussi importante que ses deux postériorités : par rapport à l'auteur et par rapport aux précédents traducteurs. Une retraduction est ainsi soumise à une double antériorité historique : l'historicité de l'original et celle des versions précédentes (p. 149)

Cette notion de « double antériorité historique » (Nouss, 2007) souligne à quel point il est important que l'historien de la traduction observe une éthique de recherche qui tient toujours compte du lien d'historicité entre l'original et ses traductions. Comme le précise Susan Bassnett (2011), « Once a work has been translated, subsequent translators are producing versions not just of the original, but of preceding translations » (p. 126). Les traductions font donc partie intégrante des retraductions, car elles ont contribué à alimenter l'intérêt des traducteurs ou des lecteurs. Dans l'étude des retraductions, il convient de retenir que les traducteurs peuvent avoir connaissance des traductions précédentes au moment de traduire un

texte. Il ne faut pas par là entendre que chaque traducteur travaille avec une traduction précédente, car parfois les traductions antérieures sont disparues, oubliées ou tout simplement non disponibles. Dans le cas d'*Oroonoko* cependant, les traducteurs mentionnent tous les traductions qui ont précédé les leurs, ce qui confirme qu'ils sont conscients de l'existence des traductions précédentes. La « double antériorité historique » (Nouss, 2007) en retraduction est ainsi parfaitement adaptée au corpus de traductions françaises d'*Oroonoko*.

La perspective transhistoriciste encourage donc les chercheurs à établir une démarche méthodologique nouvelle pour mettre en lumière les liens, pas nécessairement chronologiques, qui existent entre les œuvres. Correspondant aux objectifs des études transhistoriques, la recherche de Foz et Córdoba Serrano (2005) vise :

à montrer que les traductions ne constituent pas forcément un mouvement d'une culture réceptrice qui s'alimenterait à une culture donatrice, que les rapports instaurés par cette pratique sont beaucoup plus complexes et dépassent largement ceux d'un « original » avec des textes qui lui seraient secondaires, ceux d'un auteur du passé avec ses traducteurs ou ses lecteurs. (p. 1047)

Ainsi, le rapport entre l'original et la traduction change avec la mise en application de nouvelles théories diachroniques et transhistoricistes. On assiste à un mouvement de consolidation des œuvres et des facteurs qui influencent la production d'une traduction. Ce changement de cap a comme objectif de sensibiliser les traductologues à l'histoire de la traduction et aux particularités des données historiques.

En effet, les données historiques dans un corpus de (re)traductions doivent obligatoirement être contextualisées pour mettre en relief les particularités d'une traduction ou d'un traducteur. Roux-Faucard (2008) aborde ce point tout en apportant des précisions quant à l'aspect non linéaire des retraductions :

L'étude de la succession des retraductions de telle ou telle œuvre ne donne cependant pas toujours l'image d'une série linéaire, car un autre paramètre intervient pour brouiller cette régularité : entre une époque et une autre, ce ne sont pas seulement la langue et le bagage cognitif du lecteur qui ont changé, c'est aussi la « manière de traduire ». (p. 146)

Ainsi, l'étude des retraductions doit prendre en compte non seulement l'évolution des textes, mais aussi les changements dans la manière de traduire. De même, comme le souligne Annie Brisset (2004), il faut également contextualiser la critique des traductions. Elle insiste sur « la

nécessité toujours actuelle d'une contextualisation historique des jugements sur la traduction, et par conséquent des pratiques qui les rendent visibles » (Brisset, 2004, p. 40). Ce type de travail permet ultimement de tisser une toile historique des tendances traductives qui alimente la recherche en histoire de la traduction en plus de celle qui s'inscrit dans le cadre plus vaste de la traductologie.

En considérant les propos théoriques cités ci-dessus, je considère le fait d'étudier une retraduction en prenant compte des traductions qui l'ont précédée absolument nécessaire. Les approches diachronique et transhistoriciste s'avèrent très pertinentes pour l'étude d'*Oroonoko* en traduction française. Le cas d'*Oroonoko* confirme la valeur de l'approche transhistoriciste, car les différentes traductions se répondent et se construisent en fonction des unes et des autres. De plus, les approches diachronique et transhistoriciste offrent une perspective nouvelle qui contribue à distancier la recherche de l'« hypothèse du progrès » de Berman (1990) et de Bensimon (1990).

2.1.3 Apports et limites des études récentes sur la retraduction

Au premier chapitre, j'ai présenté les particularités du cas d'étude d'*Oroonoko* en traduction française. Le projet soulève notamment des problèmes méthodologiques, car il s'est avéré qu'aucun cadre théorique établi ne convenait au cas d'étude. Il a fallu plutôt en concevoir un nouveau en empruntant des éléments à de nombreux traductologues. En effet, les écarts temporels qui séparent l'original de la première traduction, ainsi que la traduction de La Place des retraductions récentes ont constitué un premier défi méthodologique.

Quelques études récentes sur la retraduction d'œuvres ont employé des démarches d'analyses s'inspirant de diverses théories de la traduction (Deane, 2011; O'Driscoll, 2011; Mathijssen, 2007) sans toutefois présenter une méthodologie généralisable à des cas où les œuvres traduites sont séparées par de longues périodes de temps. L'étude de Kieran O'Driscoll, *Retranslation through the Centuries : Jules Verne in English* (2011), évalue des retraductions vers l'anglais du roman *Autour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Vernes. Je me suis intéressée à son projet, car il vise à établir une méthodologie de recherche applicable aux cas de retraductions, et nos corpus respectifs se ressemblent dans la mesure où les (re)traductions s'étalent sur une longue durée. En effet, sa recherche doctorale prend en

compte des traductions effectuées sur une période de 131 ans. Bien qu'il étudie un corpus vaste, la question de l'écart temporel de ce corpus ne rejoint pas les 321 ans qui séparent la dernière retraduction de l'original d'Aphra Behn. Le corpus d'O'Driscoll ne présente donc pas les mêmes particularités de périodes historiques (et traductologiques) que le mien. Ceci demeure un problème méthodologique dans le cas d'*Oroonoko*, car il faut une approche critique qui prenne en compte l'écart temporel et les changements qu'il occasionne dans les tendances de traduction.

L'auteur présente une méthodologie centrée sur le traducteur dont les propos sont inspirés des travaux d'Anthony Pym (1998). Il utilise les catégories d'interprétation de Pym, qui sont elles empruntées à Aristote, soit les causes a) matérielle, b) finale, c) formelle et d) efficiente. Elles aident respectivement à repérer : a) l'influence des ressources linguistiques de la langue source et la langue cible; b) l'influence des actants des réseaux de traduction, c) l'influence des normes initiales, préliminaires et opérationnelles, telles que définies par Toury (1995) et d) l'influence du traducteur comme agent libre dans sa création du texte cible. O'Driscoll justifie son utilisation de ces catégories avec une citation de Pym, tirée de *Method in Translation History*. Dans les mots de Pym (1998) : « For almost every inner causation that one finds in a translator's personal biography there is a wider, social mode of causation that enables or accepts inner factors to leave their mark in the public world of translations » (pp. 171-172).

La méthodologie d'O'Driscoll présente cependant quelques failles : son processus de sélection de corpus, par exemple, est à la fois aléatoire et motivé, contradiction qui aurait pu être évitée par une analyse plus approfondie des œuvres à l'étude. O'Driscoll explique qu'il n'a pas eu le temps d'analyser toutes les œuvres, et sa recherche n'offre pas de conclusions quant à la place des éditeurs dans l'équation. Dans ma quête d'une méthodologie applicable aux (re)traductions d'*Oroonoko*, j'ai retenu de l'approche d'O'Driscoll l'importance accordée aux (re)traducteurs, ainsi que celle d'établir des outils d'analyse propres à l'ensemble du corpus choisi.

La thèse doctorale de Sharon L. Deane (2011) à l'Université d'Édimbourg intitulée *Confronting the Retranslation Hypothesis : Flaubert and Sand in the British Literary System* s'intéresse davantage à l'hypothèse selon laquelle une retraduction est motivée par une

première traduction défailante. Sa recherche établit une méthodologie mixte pour mesurer la proximité ou la distance entre une œuvre et ses (re)traductions tant sur le plan linguistique que sur le plan culturel. En effet, elle constitue une méthodologie pour l'étude des retraductions qui dépasse les limites du texte⁴ (2011, p. 74). Deane utilise une approche systémique, qu'elle justifie par un axe de recherche fondé sur le polysystème littéraire d'Even-Zohar (1978/2004), et le champ littéraire de Bourdieu qu'elle étend ici au champ de la retraduction. Elle met l'accent sur l'importance d'analyser le corpus paratextuel et extratextuel d'une œuvre pour comprendre et comparer ses traductions. Deane (2011) conclut que l'étude des retraductions nécessite une approche méthodologique sensible aux particularités du projet à l'étude (p. 266), c'est-à-dire qu'il ne faut pas obligatoirement choisir une méthodologie existante, sinon emprunter les concepts appropriés pour l'analyse du corpus. Son explication souligne l'importance de contextualiser les résultats d'analyse : « There is little merit in blindly examining the concept of textual closeness without clarifying how it relates to the characteristics – linguistic, cultural or otherwise – of given text » (Deane, 2011, p. 266).

Bien que la thèse de Deane (2011) vise davantage la critique⁵ de traductions par la comparaison de traductions et de retraductions, la clarté des démarches méthodologiques et des théories appliquées fait en sorte qu'il s'agit d'un exemple pertinent de recherche en retraduction. Sa recherche apporte des précisions importantes qui permettent de dépasser l'hypothèse de la retraduction. Les sept conclusions principales qu'elle tire de son étude de cas sont les suivantes : (a) la retraduction est non séquentielle et donc un phénomène imprévisible; (b) la retraduction est formée par les forces socioculturelles du champ littéraire et est une réponse à ces forces; (c) les retraductions peuvent fonctionner de manière collective; (d) la retraduction, en tant que concept, peut échapper à la détermination; (e) la retraduction souligne les limites de la dialectique « actif contre passif »; et (f) la retraduction nécessite une approche méthodologique qui est sensible aux particularités de l'objet analysé (Deane, 2011, pp. 265-266). Certaines des conclusions sont répétitives, mais elles apportent des précisions

⁴ « a methodology which would underpin an exploration of retranslation beyond the confines of the text » (2011, p. 74)

⁵ J'utilise le terme « critique » dans le sens que lui attribue Berman (1995) : « analyse rigoureuse d'une traduction, de ses traits fondamentaux, du projet qui lui a donné naissance, de l'horizon dans lequel elle a surgi, de la position du traducteur » (pp. 13-14).

méthodologiques utiles pour le cas d'*Oroonoko*. Les diverses conclusions de Deane ont été prises en compte dans la conception méthodologique de ce mémoire. De plus, Deane souligne l'importance d'étudier les éléments paratextuels et extratextuels (Genette, 1987) principe que nous avons également retenu.

Pour sa thèse doctorale à l'Université d'Utrecht aux Pays-Bas, Jan Willem Mathijssen a également étudié la retraduction. *The Breach and the Observance: Theatre retranslation as a strategy of artistic differentiation* (2007) analyse des retraductions vers le néerlandais du *Hamlet* de Shakespeare entre 1771 et 2001. Mathijssen (2007) considère que les retraductions sont une expression des normes traductionnelles et que le travail des traducteurs est affecté par ces normes ainsi que les valeurs des gens qui l'entourent (p. 21). L'auteur met aussi de l'avant l'hypothèse selon laquelle la métaphore de la lutte entre deux groupes en conflit s'applique au phénomène de la retraduction (p. 21), c'est-à-dire qu'un traducteur choisit de retraduire une œuvre parce qu'il n'est pas d'accord avec les normes selon lesquelles ladite œuvre a été traduite auparavant. Il cite les recherches de nombreux traductologues qui ont étudié les questions des normes et de la retraduction (Even-Zohar, 1990; Hermans, 1996; Pym, 1998; Susam-Sarajeva, 2003), et synthétise leurs propos. En effet, Mathijssen (2007) écrit : « With the concept of group conflicts, Susam-Sarajeva, Pym, Even-Zohar and Hermans all suggest a context in which a retranslation is by necessity an act of defiance against a previous translation, containing some form of aggression » (p. 19). L'approche critique axée sur la violence est très différente de celle utilisée dans l'analyse d'*Oroonoko*, mais Mathijssen présente tout de même des notions intéressantes, dont certaines ont été retenues pour cette recherche.

L'auteur choisit d'utiliser une approche diachronique pour sa recherche, c'est-à-dire qu'il privilégie l'étude d'une œuvre en retraduction à travers le temps plutôt que la retraduction de plusieurs œuvres sur une courte période de temps (2007, p. 10). Il limite sa recherche aux traductions du seul texte de *Hamlet*, puisqu'il s'agit d'une des pièces les plus jouées aux Pays-Bas et que la pièce représente un niveau de difficulté élevé tant pour le traducteur que pour le metteur en scène (2007, pp. 10-11). Son objectif principal est de déterminer les raisons pour lesquelles une pièce de théâtre vient à être retraduite, tout en analysant les rôles respectifs du traducteur, du réalisateur et de la réception dans le processus.

Pour ce faire, il procède à une analyse textuelle comparative des (re)traductions afin de déterminer dans quelle mesure chaque nouvelle retraduction se distancie de la précédente, et comment elle se situe par rapport aux intentions du traducteur et à l'interprétation du réalisateur (2007, p. 13). Mathijssen (2007) se sert également des éléments paratextuels dans son analyse; il intègre les critiques, les affiches et les programmes de la pièce de théâtre dans son corpus, de même que des entrevues et des publications sur les traducteurs, les réalisateurs et les compagnies de théâtre (p. 13). Somme toute, la thèse de Mathijssen apporte des éléments de réponse aux questions soulevées par les normes en ce qui concerne l'impact des normes sur le travail des traducteurs, et la question de la liberté des traducteurs dans leur travail. De même, il contribue à la réflexion sur la métaphore du conflit ou de la violence en traduction, mais ses réflexions n'apportent que peu d'éléments nouveaux dans la conception méthodologique du projet d'*Oroonoko*. La causalité multiple des (re)traductions, évoquée dans son étude des traducteurs, des réalisateurs et de la réception des œuvres, a été considérée à titre d'exemple. J'ai cependant écarté la notion de violence, car dans mon projet d'analyse descriptive, je considérais qu'il fallait observer les changements apportés par les divers traducteurs de manière neutre plutôt que de déterminer leur degré de violence.

La présente revue de littérature permet de constater la nécessité d'établir une méthodologie propre au corpus établi. Certes, les chercheurs ont combiné des approches critiques diverses, mais leurs approches n'ont pas pu répondre complètement aux besoins du cas d'étude d'*Oroonoko*. On voit que la grande question de la retraduction, soit l'« hypothèse de la retraduction », ou celle de l'amélioration du texte dans chacune des traductions, demeure au cœur des études de retraductions, même si les études abordent également d'autres questions. Face aux lacunes méthodologiques du domaine et à la lumière des études récentes en retraduction, j'ai donc construit une méthodologie à causalité multiple propre au cas d'*Oroonoko* en traduction française.

2.2 Constitution d'une méthodologie propre à *Oroonoko*

2.2.1 Humaniser l'histoire de la traduction

Dans la conception d'une méthodologie visant à trouver les multiples causes qui influencent la réalisation d'une traduction et d'une retraduction, j'ai pris conscience du rôle primordial que joue le traducteur. En effet, le facteur humain est indissociable de l'acte de traduire et fait donc faire partie des enjeux de la traduction. Le traducteur devient le troisième pôle dans l'acte traductif après le texte de départ et le texte d'arrivée. En effet, le traducteur est peut-être le seul qui peut décrire son expérience intellectuelle, psychologique et sociale, et il a plusieurs moyens de l'exprimer. Daniel Simeoni (1995) met toutefois les chercheurs en garde en précisant que le traducteur n'est pas toujours conscient des choix qu'il fait (p. 447)⁶. C'est donc au chercheur d'analyser les discours produits par les traducteurs, et afin de déduire des constances ou plutôt, des tendances.

Dans son article « Humanizing Translation History » (2009), Anthony Pym propose de changer l'approche contemporaine de la recherche scientifique en histoire de la traduction en notant qu'il ne suffit pas simplement d'accumuler et de classer des données pour donner un sens aux faits historiques de l'histoire des hommes. Il propose d'humaniser la recherche en regardant les aspects imparfaits et humains de l'histoire pour rendre la recherche scientifique plus objective, ou du moins, pour l'encourager à découvrir des facettes oubliées ou ignorées de notre existence. Il écrit : « *Humanization could be [...] a general way of proceeding, of discovering things about the world, of seeing what was hidden by a certain one-sided objectivity, rather than a formula for immediate and uniform application* » (Pym, 2009, p. 25). D'après Pym (2009), même si l'« humanisation » n'est pas une méthodologie en soi, elle demeure une manière de poser des questions qui peuvent mener à des réponses inespérées (p. 45).

L'intérêt de ce type d'analyse réside dans la contextualisation historique de la traduction, avec une attention particulière au traducteur lui-même. Élément indissociable du

⁶ « we cannot vouch that we are always aware of all the choices we make » (Simeoni, 1995, p. 447)

phénomène de traduction, le traducteur devient un objet d'enquête en soi, et permet de profiler de nouvelles pistes de recherche pour l'analyse d'une œuvre. En réponse à l'appel à l'humanisation de l'histoire de la traduction de Pym (1998; 2009), je me suis attachée à établir les contextes historique, culturel et matériel dans lesquels les différentes traductions ont été réalisées. Souhaitant donc aborder les enjeux des traductions françaises d'*Oroonoko* dans ce sens, j'ai entamé ma recherche avec la première recommandation de Pym (2009) : « *study translators, then texts* » (p. 30). Ce travail m'a notamment permis de cerner des aspects importants des circonstances dans lesquelles les traducteurs ont traduit le texte.

2.2.2 Position et projet du traducteur

L'humanisation de l'histoire de la traduction de Pym n'est pas sans rappeler les propos d'Antoine Berman (1995) sur l'auteur du texte traduit, ou le « sujet traduisant » (p. 16). Recommander de s'intéresser à l'auteur dans l'analyse littéraire après *La Mort de l'auteur* de Barthes (1984), un manifeste sur la nécessité d'une analyse textuelle séparée de l'analyse biographique de l'auteur, n'est pas anodin. Berman (1995) anticipe sans doute la critique qui pourrait lui reprocher une méthode d'analyse trop axée sur le traducteur, ce pourquoi il précise : « [cette analyse] n'a absolument rien de subjectif : elle veut certes savoir, et concrètement, *qui* est le traducteur, mais surtout elle veut déterminer *sa position traductive, son projet de traduction et son horizon traductif* »⁷ (p. 16). Bien que Berman présente ces notions dans l'optique de formuler une critique de traduction, il note bien la nécessité d'une analyse historique du contexte dans lesquels peuvent naître position, projet et horizon de traduction (Berman, 1995).

Au cœur des études sur le traducteur, la position traductive représente la manière dont le traducteur conçoit la traduction. Berman (1995) apporte des précisions quant à l'expression lorsqu'il écrit :

« Conception » et « perception » qui ne sont pas purement personnelles, puisque le traducteur est effectivement marqué par tout un discours historique, social, littéraire, idéologique sur la traduction [...] La position traductive est, pour ainsi dire, le « compromis » entre la manière dont le traducteur perçoit en

⁷ Même si les hypothèses de Berman ont été remises en question, elles comportent certains outils utiles pour l'étude du traducteur et du contexte dans lequel il traduit.

tant que sujet pris par la *pulsion de traduire*, la tâche de la traduction, et la manière dont il a « internalisé » le discours ambiant sur le traduire (les « normes »). (p. 75)

La manière de concevoir la traduction des traducteurs est essentielle dans l'analyse des traductions françaises d'*Oroonoko*, car les traductions sont réalisées à des périodes éloignées les unes des autres. En effet, il serait impossible de réaliser une analyse textuelle comparative des traductions de La Place (1745) et de Dhuicq (1990), par exemple, sans d'abord obtenir une vision d'ensemble de la manière dont les traducteurs perçoivent leur travail. Ainsi, dans le contexte de l'analyse traductologique en histoire de la traduction, reconstituer la position traductive d'un traducteur permet de dégager certaines tendances ou « normes »⁸ de la période à laquelle l'œuvre a été traduite. Cette démarche va de pair avec l'analyse textuelle, et permet d'établir des constats éclairés quant aux pratiques traductives des traducteurs à l'étude.

Il ne suffit pas pourtant de saisir comment le traducteur conçoit son travail. Il faut aussi être en mesure de repérer la raison pour laquelle il traduit le texte, et les objectifs qu'il se fixe pour réaliser la tâche. Il s'agit donc de comprendre son « projet de traduction », qui pour Berman (1995), est intrinsèquement lié à la notion de position traductive : « Le projet ou visée sont déterminés à la fois par la position traductive et par les exigences à chaque fois spécifiques posées par l'œuvre à traduire » (p. 76).

L'étape cruciale de l'analyse du projet de la traduction, qui justifie d'ailleurs l'utilisation de cette démarche pour l'analyse de ce corpus de traductions, est la « confrontation de la traduction avec son projet » (Berman, 1995, p. 86). Berman décrit ce processus et l'apport de cette démarche critique :

Enfin, il y a confrontation de la traduction avec son projet, qui fait apparaître le « comment » ultime de sa réalisation, lié, en dernière analyse, à la subjectivité du traducteur et à ses choix intimes : à projets quasi identiques, traductions différentes, toujours; elle fait aussi apparaître, comme il a été dit, ses « conséquences » : ce que le projet a donné. (Berman, 1995, p. 86)

⁸ Il est à noter que dans cette étude, le terme « normes » est utilisé librement pour désigner les tendances en traduction au moment où une œuvre a été traduite, sans toutefois adhérer à la définition de Toury (1995).

D'après Berman, cette démarche analytique devrait guider le chercheur vers des conclusions certaines. Toujours selon Berman, le projet de traduction indique clairement la réalisation de la traduction. Il précise donc les raisons pour lesquelles le chercheur pourrait faire face à des incohérences :

Cette dernière confrontation ne saurait constater de discordance entre le projet et sa réalisation, ou, si elle en constate une, elle doit déterminer sa nature, ses formes et ses causes. Le plus souvent, lorsqu'on croit découvrir une telle discordance, c'est qu'on a soi-même analysé incomplètement le projet et ses conséquences – ce qui arrive facilement lorsqu'il a fallu le reconstituer hypothétiquement. (Berman, 1995, p. 86)

Pour l'analyse des traductions françaises d'*Oroonoko*, il faut donc retenir les mises en garde de Berman, en particulier dans le cas des traductions de La Place. En effet, la distance temporelle risque de faire en sorte qu'il manque des renseignements pour reconstituer fidèlement le projet de traduction de ce dernier.

En plus de prendre en compte le discours des traducteurs sur la pratique de la traduction et sur l'œuvre traduite, le cas d'*Oroonoko* nécessite également la prise en compte des stratégies éditoriales employées dans la constitution de l'œuvre. Si, au XVIII^e siècle, les stratégies éditoriales pour vendre une œuvre reviennent principalement à l'usage d'un titre accrocheur, à la taille de la police et à la promotion de l'œuvre que fait le traducteur à travers la préface, les traductions des XX^e et XXI^e siècles font appel à l'appareil critique, au format du livre, au prestige de la maison d'édition, et bien plus encore. Dans le contexte des traductions d'*Oroonoko*, les éditions pour une même traduction varient énormément et sont présentées avec une préface, un épilogue, des notes du traducteur, ou un dossier historique, selon le cas.⁹

Ainsi, la notion de « projet de traduction » sert d'outil pour guider l'analyse des œuvres en tenant compte de l'apport du traducteur et de l'éditeur. Pour reconstituer le projet de traduction de chacun des traducteurs, j'utilise tous les éléments paratextuels disponibles dans chaque édition étant donné que ces éléments reflètent en partie la vision qu'ont les traducteurs

⁹ Au fil de mes recherches, j'ai porté une attention particulière aux préférences des traducteurs, sans toutefois oublier que les stratégies éditoriales privilégiées, tel le format et l'apparat critique intégré, peuvent revenir à l'éditeur, ou être une caractéristique d'une collection.

de la traduction, et de la raison d'être de la traduction à l'étude. J'apporte des précisions quant à l'usage du paratexte dans l'analyse de ce corpus plus loin dans ce chapitre.

2.2.3 Le contexte, ou l'horizon traductif

L'axe humain de la recherche en traduction, tel que présenté ci-dessus, permet de rétablir la place du traducteur dans son contexte historique. En effet, si la position du traducteur et son projet constituent des pistes de recherche importantes dans l'analyse d'une traduction, la notion d'« horizon du traducteur » de Berman (1995), soit « l'ensemble des paramètres langagiers, littéraires, culturels et historiques qui “déterminent” le sentir, l'agir et le penser d'un traducteur » (p. 79) offre des réponses complémentaires dans le champ de la recherche sur le traducteur. L'analyse de l'horizon du traducteur mène à la reconstitution des circonstances langagières, littéraires, culturelles et historiques dans lesquelles le traducteur a traduit le texte. À son tour, la contextualisation historique, culturelle et sociale d'une traduction et de son traducteur aide à reconstituer les circonstances dans lesquelles l'œuvre a été traduite. Comme le note Lawrence Venuti (2005), « not only is every stage in the production of a translation profoundly marked by its historical moment, but its circulation and reception inevitably trace a history that is distinct from the destiny of the foreign text » (p. 801). Les données recueillies dans les analyses de corpus en traduction peuvent ainsi servir à bâtir l'histoire de la traduction. En cernant les difficultés encourues par les traducteurs, et les particularités des circonstances dans lesquelles ils ont travaillé, il est alors possible de rétablir leur projet, leur position traductive et leur horizon traductif.

Pour bien cerner les intentions du traducteur, Berman (1995) propose ainsi d'étudier successivement et de manière non linéaire, la position traductive, le projet de traduction et l'horizon traductif (pp. 82-83). Il remarque toutefois que l'analyse de l'horizon traductif précède normalement celle de la position et du projet (p. 83), suivant la logique selon laquelle il faut d'abord étudier le contexte historique dans lequel le traducteur a rédigé la traduction. Berman (1995) suggère ensuite de suivre la démarche suivante en deux phases pour reconstruire la position et le projet du traducteur :

— une première analyse se fonde à la fois sur la lecture de la traduction ou des traductions, qui fait apparaître radiographiquement le projet, et sur tout ce que

le traducteur a pu dire en des textes (préfaces, postfaces, articles, entretiens, portant ou non sur la traduction; *tout* ici est indice) quand il y en a. [...]

— le travail comparatif lui-même qui est, par définition, une analyse de la traduction, de l'original et des modes de réalisation du projet. La vérité (et la validité) du projet se mesure ainsi à la fois *en elle-même et dans son produit*. (p. 83)

Ainsi, la deuxième phase permet de mettre à l'épreuve le discours du traducteur sur son travail et ainsi de déterminer s'il respecte les engagements qu'il a pris envers ses lecteurs. Au demeurant, Berman omet de mentionner que le discours du traducteur, dans toutes ses formes, peut être formé de stratégies discursives (Venuti, 2008) diverses. Il s'agit d'un facteur important à considérer, notamment dans l'analyse des préfaces de traduction.

Étant donné que mon mémoire vise en partie à situer les différentes traductions françaises d'*Oroonoko* dans le contexte des pratiques de traduction propres aux époques où elles ont été réalisées, je me pencherai sur la « position traductive », le « projet de traduction » et l'« horizon de traduction » (Berman, 1995) de chacun des traducteurs en déterminant comment ils conçoivent leur travail, et sur leurs objectifs personnels au moment de traduire *Oroonoko*. En mettant en valeur les enjeux historiques de la traduction et leur lien envers les tendances traductives des époques à l'étude, je montrerai comment l'« horizon de traduction » (Berman, 1995) des traducteurs d'*Oroonoko* rejoint les discours et les pratiques littéraires en France, et aussi, comment il s'en éloigne. Pour ce faire, j'utiliserai les renseignements que donne le paratexte des traductions. Pour chaque œuvre, je présenterai ainsi une analyse du paratexte, qui comprend notamment le titre, la couverture et la préface. Cela permet de jeter les bases de la position, du projet et de l'horizon des traducteurs d'*Oroonoko*, même si la démarche proposée par Berman invite à prendre en compte un paratexte et un péri-texte beaucoup plus vaste. En effet, la théorie a bien montré que le paratexte présente une ressource essentielle pour l'analyse des traductions. Dans la partie qui suit, j'exposerai donc ce qui est compris dans la notion de paratexte, et comment l'étude du paratexte contribue à l'analyse traductologique.

2.3 Autour de la traduction : le paratexte

2.3.1 Notions théoriques sur le paratexte

Le paratexte est un terme qui désigne les éléments liminaires du texte, compris dans le texte ou à l'extérieur du texte. Gérard Genette (1987) divise les différents éléments liminaires du texte en deux sous-catégories pour mieux les définir : l'une, intitulée « péritexte », correspond à tout ce qui est autour du texte et comprend donc le titre, la préface, les titres de chapitres et les notes (1987, p. 10). La deuxième sous-catégorie, l'« épitexte », regroupe « tous les messages qui se situent, au moins à l'origine, à l'extérieur du livre, généralement sur un support médiatique (interviews, entretiens), ou sous le couvert d'une communication privée (correspondances, journaux intimes, et autres) » (pp. 10-11). Le paratexte constitue ainsi la totalité du discours qui entoure le texte, regroupant donc le péritexte et l'épitéxte dans une catégorie d'analyse commune.

Plus qu'une manière de définir ou de réunir les éléments extratextuels, le paratexte est un outil analytique essentiel à la compréhension d'un texte. Cet outil permet notamment de replacer les textes et les éléments extratextuels dans un discours temporel particulier et de cerner la présence et l'intention auctoriale. Pour faire valoir le potentiel critique et analytique du paratexte, Genette (1987) précise que le paratexte « constitue, entre texte et hors-texte, une zone non seulement de transition, mais de *transaction* : lieu privilégié d'une pragmatique et d'une stratégie, d'une action sur le public au service, bien ou mal compris et accompli, d'un meilleur accueil du texte et d'une lecture plus pertinente » (p. 8). En effet, le paratexte révèle des informations sur l'auteur, sur l'instance éditoriale, sur le marché du livre et plus encore, qui ne sont pas visibles dans le texte.

Genette met toutefois ses lecteurs en garde contre une application systématique de ses propos dans l'analyse d'un texte et de son paratexte. L'analyse paratextuelle a plusieurs contraintes, dont des contraintes spatiales et temporelles, qu'il faut considérer dans l'élaboration d'une critique. Cela ne diminue aucunement le potentiel analytique du paratexte, bien au contraire. Comme le note Genette (1987), « Les fonctions du paratexte constituent donc un objet très empirique et très diversifié, qu'il faut dégager d'une manière inductive, genre par genre et souvent espèce par espèce » (p. 17). Ainsi, en définissant le genre d'un

texte, l'époque et le lieu de publication, de même que les circonstances dans lesquelles le texte a été écrit, il est possible de tirer des conclusions quant au sens qu'il faut lui conférer.

2.3.2 Pourquoi analyser le paratexte d'une traduction?

L'analyse paratextuelle est très utile pour la traductologie, où l'analyse textuelle se dédouble. En effet, les traductologues étudient deux textes écrits par deux auteurs, et généralement publiés par des maisons d'édition dans des pays différents. Depuis la parution de *Paratexts: thresholds of interpretation* (1997), la traduction anglaise du recueil sur le paratexte de Gérard Genette (*Seuils*, 1987), l'étude du paratexte se forge une place dans le domaine de la traduction, en particulier en histoire de la traduction. Au départ, les traductologues ont contesté la notion de Genette selon laquelle une traduction *est* un élément paratextuel puisqu'elle est liminaire par rapport au texte. À cet effet, dans *What Texts Don't Tell: The Uses of Paratexts in Translation Research* (2002), Şehnaz Tahir-Gürçağlar explique l'importance de considérer une traduction comme un texte en soi. À son avis, si la traduction est paratexte, une relation hiérarchique se forme entre l'original et la traduction, et la traduction devient une simple subordonnée de l'original. Ceci réduit les possibilités de recherche en traductologie, car la traduction ne peut plus alors être considérée en tant qu'œuvre nouvelle dans la culture d'arrivée. La recherche ne peut non plus étudier les conséquences financières ou autres de la traduction sur la vie et la carrière du traducteur ou de l'éditeur. De plus, critique Tahir-Gürçağlar (2002), Genette présente le texte littéraire comme un élément d'analyse statique sans considérer comment les paratextes peuvent entrer en dialogue avec leur texte principal et l'altérer (p. 46), ce qui est essentiel pour une réflexion traductologique.

L'utilité des balises de Genette, en particulier pour la recherche en histoire de la traduction, a néanmoins été confirmée. Nombre de traductologues utilisent le paratexte comme outil analytique dans leurs recherches (Bastin, 2010; Coldiron, 2012; Léger, 1999, 2004 et 2006; Lépinette, 2003; McMurrin, 2010; Tahir-Gürçağlar, 2002; Taverna, 2011; Sanconie, 2007). Georges Bastin (2010), historien de la traduction, rapporte que « l'étude des données apportées par le péri-texte et l'épi-texte constitue une tâche primordiale pour l'historien de la traduction [...] en ce que ces données renseignent sur la place qu'occupe la traduction dans le

système de réception » (p.48). Tahir-Gürçağlar (2002), qui étudie le paratexte des traductions de l'anglais vers le turc réalisées par le bureau de la traduction turque entre 1940 et 1966, résume les contributions importantes de la notion de paratexte au domaine de la traductologie :

The study of such material may offer useful clues not only about how translation was defined, but also about the conditions under which translations were produced and consumed. The ideas traced in the peritexts and (where available) epitexts and extratexts will not only complement the description and analysis of the translated texts, but also help revise some of the conclusions arrived at after such an analysis. (p. 58-59)

Il apparaît ainsi que le paratexte est un outil indispensable pour reconstituer le contexte dans lequel une traduction a été réalisée, publiée et reçue. C'est sans doute pour cette raison qu'Yves Chevrel (1981) souligne l'importance de l'étudier lorsqu'il note :

Il vaut toujours la peine de lire attentivement, quand elles existent, les déclarations des traducteurs où ceux-ci exposent tant les difficultés rencontrées que les solutions adoptées et, tout autant, les préfaces destinées à introduire le lecteur dans un univers supposé peu familier, sinon tout à fait inconnu. (p. 785)

Ainsi, dans la présente recherche, l'analyse paratextuelle contribue à restituer l'« horizon de traduction », la « position traductive » et le « projet de traduction » (Berman, 1995) de chacun des traducteurs d'*Oroonoko*. Il s'agit donc d'une partie essentielle de l'analyse du corpus de (re)traductions.

2.3.3 Pour une analyse socioculturelle et historico-descriptive

En plus d'aider le traductologue et historien de la traduction à mettre un texte et son traducteur en contexte, l'analyse paratextuelle permet de tirer des conclusions du moins partiellement généralisables quant aux stratégies d'adaptation et de traduction utilisées à une époque donnée. Comme le constate Jeremy Munday (2012), « Translators' prefaces are a source of extensive information on the translation methods adopted in earlier centuries » (p. 51). Le paratexte renseigne ainsi sur les contextes historique et idéologique, de même que sur les conditions dans lesquelles une traduction donnée est produite.

Pour l'historienne de la traduction Brigitte Lépinette (2003), l'analyse paratextuelle doit effectivement avoir une finalité qui dépasse la simple étude des transformations textuelles.

L'histoire de la traduction doit donc être l'histoire d'une transformation culturelle qui envisage obligatoirement d'abord la production du texte avec sa finalité sociale dans le pays d'origine, ensuite la réception individuelle d'un traducteur qui en infléchit les significations pour le public qui le lira dans la langue d'arrivée, enfin l'accueil réservé par le groupe social que constituent les lecteurs du texte traduit. (p. 69)

Dans sa recherche, Lépinette préconise l'adoption d'une approche axée sur l'analyse descriptive qui permette de comprendre le texte dans son contexte historique, culturel, intellectuel et social. En effet, elle cherche à « montrer que tout texte traduit subit un processus historique d'adaptation culturelle qui est analysable et explique les raisons pour lesquelles il est d'abord sélectionné et ensuite intégré à la culture du pays de réception » (Lépinette, 2003, p. 69). Sa méthodologie en trois phases s'intéresse d'abord au contexte historique socioculturel et intellectuel, ensuite au processus de traduction lui-même et finalement au contexte historique socioculturel et intellectuel qui encadre la réception de l'œuvre traduite (pp. 71-73). Quoique les indications proposées par Lépinette présentent des pistes avantageuses pour la traductologie, elle reste superficielle dans le sens qu'elle indique les grandes lignes d'une méthodologie sans offrir une démarche concrète.

Lépinette (2003) apporte néanmoins une ouverture qui sera retenue pour l'analyse d'*Oroonoko* : le lien entre l'histoire de la traduction et l'évolution des goûts. Elle conclut en effet que « l'étude de l'histoire de la traduction [...] est un instrument qui permet de mettre en évidence le cheminement des connaissances entre deux aires culturelles et linguistiques, le "parcours" des méthodes de travail intellectuel ainsi que l'évolution des goûts » (Lépinette, 2003, p. 87). Ce mémoire ne vise pas nécessairement à tracer l'évolution des goûts des lecteurs en France entre 1745 et 2009, mais il est probable que les attentes des lecteurs se dégagent au fil des analyses. De même, il s'avère que la démarche analytique « transhistoriciste » prônée par Nouss (2007) et entreprise ici, tend à tisser des liens entre les intérêts ou les attentes des lecteurs, et le style des traductions produites en réponse à ces attentes.

2.4 Éléments d'analyse textuelle comparative

2.4.1 Attentes des lecteurs; normes et tendances en traduction

Tel que discuté ci-dessus, la contextualisation de l'œuvre traduite permet de dessiner les grandes lignes des goûts d'une époque. Depuis le lancement des *Descriptive Translation Studies* (1995) de Gideon Toury, en traductologie, les goûts des lecteurs sont souvent étudiés comme éléments déterminants des normes de la traduction. Selon Toury (1995), les goûts des lecteurs se transforment en normes pour les traducteurs, qui y adhèrent pour se conformer à la demande des lecteurs. Or, comme le précise Gisèle Sapiro (2008a), les normes de traduction varient énormément, et pour plusieurs raisons :

On peut faire l'hypothèse que les normes de traduction varient tout d'abord selon le degré de légitimité culturelle du texte. Il se mesure à la catégorie dont relève le texte en question, à la position du texte dans la hiérarchie des genres, à son ancienneté, au prestige dont jouit la culture dont il relève et à son degré de consécration. (p. 203)

Les normes fluctuent donc selon divers critères, et même si les traductions françaises d'*Oroonoko* ont toutes été publiées en France (ou presque si on exclut la possibilité que certaines éditions du XVIII^e siècle aient été imprimées aux Pays-Bas), elles sont parues sur un intervalle de 264 ans. La période sur laquelle s'étend la publication de ces traductions rend plus difficile l'application de la théorie de Toury, qui ne prend pas systématiquement en compte la dimension dynamique et diachronique de la retraduction. Une simple approche du corpus en fonction de leur relations avec les normes de leur temps reviendrait à affirmer, comme le note Pym, que les retraductions sont de simples reflets de leur époque, ce qui a un intérêt critique limité (1998, p. 82).

Il s'agira plutôt ici d'analyser les stratégies employées par les traducteurs et les différents acteurs dans la production des différentes retraductions. Certes, pour comprendre les différences entre les diverses traductions françaises d'*Oroonoko*, il faut prendre en compte les attentes des lecteurs dans chaque contexte historique étudié. Mais plutôt que de recourir à la notion de 'normes' (intrinsèquement liée à la notion de « lois de la traduction », qui reste controversée dans le domaine de la traductologie), j'ai préféré employer les termes de « tendances » de traduction, et d'attentes du lectorat. Toutes deux peuvent être observées à

travers le « projet de traduction » (Berman, 1995) que présente le traducteur dans le paratexte, notamment dans la préface. Ces tendances seront reconstituées conjointement à l'élaboration de l'« horizon traductif » (Berman, 1995), ou du contexte dans lequel l'œuvre a été traduite.

Dans une analyse traductologique contrastive du paratexte et du texte, il est essentiel de jeter un regard critique sur le discours du traducteur. Pour cela, il faut savoir reconnaître les éléments textuels et paratextuels subtilement intégrés ou modifiés par le traducteur. À cet effet, dans ses recommandations pour la critique d'une traduction, Berman (1995) remarque :

Ne pas dire ce qu'on va faire par exemple adapter plutôt que traduire – ou faire autre chose que ce qu'on a dit, voilà ce qui a valu à la corporation l'adage italien *traduttore traditore*, et ce que le critique doit dénoncer durement. Le traducteur a *tous les droits* dès qu'il joue franc jeu. (Berman, 1995, p. 93)

Pour que le traducteur « joue franc jeu », il doit annoncer son projet clairement et s'en tenir à ses propos. La réflexion de Berman sur l'honnêteté, ou l'éthique, du traducteur, expose la liberté que celui-ci peut prendre dans son travail. Mais le traducteur ne révèle pas toujours les stratégies qu'il met en œuvre dans son travail de traduction : il peut transformer le texte à sa guise sans pour autant signaler les changements apportés au texte aux lecteurs. La transformation du texte à travers le processus de traduction se fait parfois au détriment de l'original. Berman (1995) fait notamment état d'un « système de déformation des textes [ou] de la lettre » (p. 65) pour présenter une typologie des modifications courantes qui surviennent en traduction. Il relève une série de « tendances déformantes » (1995) qui opèrent sur le texte et qui viennent à détruire « la lettre des originaux, au seul profit du “sens” et de la “belle forme” » (Berman, 1995, p. 68). Dans le cadre de cette analyse, les stratégies de traduction employées par les traducteurs désignent la façon dont les traducteurs procèdent pour traduire l'original dans la langue voulue. Le traducteur peut donc choisir de révéler ou non les stratégies qu'il emploie à travers le paratexte de son œuvre pour mettre en lumière les métamorphoses du texte. Lorsque le traducteur annonce les modifications qu'il apporte, le lecteur peut les prendre en compte et avoir une idée des écarts entre l'original et la traduction. Ainsi, les stratégies annoncées dans le projet de traduction, vues à la lumière des métamorphoses du texte, permettent de confronter le discours et la pratique du traducteur.

Afin d'analyser les traductions françaises d'*Oroonoko* dans le contexte des goûts et des tendances traductives générales d'une époque donnée, je compare le projet de traduction que le traducteur annonce dans sa préface et la traduction elle-même. Par exemple, je compare ce que La Place (Behn, 1745) dit avoir changé dans sa traduction par rapport à l'original à ce qu'il a réellement modifié dans le texte. Ceci me permet de mettre en lumière les stratégies de traduction employées par le traducteur, certaines d'entre elles servant à modeler le texte au goût de son époque. Les stratégies repérées m'aident ensuite à comprendre les tendances de traduction de l'époque à laquelle le traducteur a travaillé. Pour ce faire, je définirai le « projet de traduction » (Berman, 1995), notion explicitée ci-dessus, au moyen d'une analyse paratextuelle. Les grandes lignes du projet seront ensuite partagées entre deux types de stratégies, soit les stratégies révélées et les stratégies non révélées du traducteur.

2.4.2 Les métamorphoses du texte

Après avoir bien lu l'original et la traduction, et après avoir analysé le discours du traducteur présent dans la paratexte, il est possible d'entamer les démarches d'analyse traductionnelles. En effet, à partir du moment où le projet de traduction est établi et les stratégies de traduction du traducteur sont révélées et mises en contexte, il est alors possible de comparer l'original avec sa traduction. Sans ces démarches préliminaires, le chercheur risque d'interpréter la traduction en fonction de ses attentes de lecteur d'aujourd'hui. Analyser une traduction sans la remettre préalablement dans son contexte historique et culturel ouvre la porte aux anachronismes et aux erreurs d'interprétations. L'analyse comparative entre l'original et sa traduction, à la lumière du projet de traduction, expose les remaniements du texte. Nombre de traductologues ont mis de l'avant des typologies modernes pour définir les changements qui se produisent dans le passage d'un texte d'une langue à une autre. Ces typologies existantes offrent autant de manières de nommer les changements. Par exemple, Berman (1999) définit des « tendances déformantes » qui « forment un tout systématique, dont la fin est la destruction, non moins systématique, de la lettre des originaux, au seul profit du “sens” et de la “belle forme” » (p. 68). Il s'agit pour Berman d'une manière d'analyser les changements opérés par les traducteurs dans le transfert d'une langue à une autre. Berman (1999) précise les raisons pour lesquelles la « destruction de la lettre » mérite d'être exposée :

Si l'on pose que l'essence de la prose est simultanément le rejet de cette « belle forme » et, moyennant notamment l'autonomisation de la syntaxe [...], le rejet du sens (car l'arborescence indéfinie de la syntaxe dans la grande prose recouvre, *masque*, littéralement, le sens), on mesurera mieux ce que ces tendances ont de funeste. (p. 68)

Il définit ainsi treize tendances dans *La traduction et la lettre, ou l'Auberge du lointain* (1999) dont la clarification, l'allongement et l'appauvrissement quantitatif. Souvent utilisées pour les études de cas en traductologie, les tendances de Berman n'ont toutefois pas été retenues pour l'analyse d'*Oroonoko*, car elles ont une connotation négative et sont employées dans un contexte critique, ce qui n'est pas l'objectif principal de cette étude de cas. Par ailleurs, même si les tendances déformantes définissent les changements opérés dans le processus traductionnel, elles n'aident pas nécessairement à comprendre les raisons pour lesquelles le traducteur a choisi de modifier le texte. En revanche, le concept de destruction de la lettre sera conservé, car il sert de repère dans l'analyse des transformations opérées sur le texte dans la traduction.

Andrew Chesterman présente sa propre terminologie pour l'analyse des changements dans le processus traductif dans *Memes of Translation* (1997). Il distingue trois catégories de stratégies, soit les stratégies (a) surtout syntactiques ou grammaticales; (b) surtout sémantiques; et (c) surtout pragmatiques (Chesterman, 1997, p. 93). Pour chacune de ces catégories, Chesterman (1997) définit une dizaine de changements qui sont compris dans (a) la traduction littérale et le calque (p. 94), (b) la synonymie et la paraphrase (p. 101), et (c) le filtrage culturel [ou adaptation] et l'explicitation (p. 108). La typologie qu'il propose est complète et bien définie, mais Chesterman désire servir la pédagogie de la traduction plutôt que l'analyse traductologique. En effet, ses stratégies de traduction définies ont une visée pratique plutôt que théorique (p. 87). De même, il y a un danger à utiliser une typologie unique, surtout puisque Chesterman est davantage dans une visée linguistique pragmatique alors que ce qui m'intéresse dans ce projet est la visée historique descriptive. Dans cette étude, j'applique un procédé littéraire pour l'analyse d'un corpus littéraire, tandis que Chesterman travaille dans le communicationnel avec l'analyse du discours. Chantal Gagnon (2006) a par ailleurs révisé la typologie de Chesterman en précisant que cette dernière présente à tort les stratégies de traduction comme des modifications textuelles (p. 207). Elle écrit : « We do not

agree with Chesterman's statement that strategies are text-based. Rather, strategies are procedures used by translators to solve problems [...], and they are inferred from texts » (2006, p. 207). Pour ces raisons, les termes de Chesterman ne sont pas employés dans l'analyse traductologique d'*Oroonoko*.

Pour analyser des œuvres dont les dates de parution sont séparées par un si grand écart temporel, il importe d'employer une approche axée sur le texte et le projet de traduction de chaque traducteur. L'usage d'une nomenclature particulière à l'égard des changements entre les textes, surtout pour un cas d'étude en histoire de la traduction, limiterait la possibilité de les contextualiser puisque les traducteurs ont réalisé leur texte à des époques très différentes. C'est pourquoi l'analyse comparative des traductions françaises d'*Oroonoko* puise ses éléments d'analyse dans les propos annoncés par chaque traducteur dans le paratexte de son édition. Par exemple, le paradigme de La Place est l'imitation. Comme il sera démontré au chapitre 3, au XVIII^e siècle, les traductions vers le français doivent impérativement être étudiées en concordance avec le projet de traduction du traducteur, les tendances, et les attentes des lecteurs de l'époque.

Conclusion

Le présent chapitre a mis en lumière certaines questions qui perdurent dans l'étude des retraductions, dont la difficulté d'analyser un corpus qui s'étend sur plusieurs siècles. L'étude de cas d'*Oroonoko* vise à consolider les approches critiques présentées pour mettre à l'épreuve une méthodologie mixte adaptée à un corpus de traductions et retraductions s'étalant sur plusieurs siècles. Même si le corpus est relativement restreint, l'analyse d'*Oroonoko* en traduction française peut contribuer au débat sur la retraduction dans le contexte de l'histoire de la traduction. Ce projet de recherche apporte des précisions méthodologiques qui peuvent être utiles pour les études de cas en retraduction et en histoire de la traduction. Je souligne l'importance de « placer les textes traduits dans leur contexte historique social, culturel et intellectuel de départ et d'arrivée [... pour] retracer l'itinéraire des savoirs transmis et le processus [...] d'émergence de significations nouvelles qui sont dus aux intérêts et à la culture des récepteurs seconds » (Lépinette, 2003, p. 75). J'espère ainsi démontrer qu'en étudiant les œuvres, leurs traductions avec leur paratexte et leur péri-texte, leurs traducteurs et leurs

éditeurs dans leurs contextes historiques propres, il est possible de les faire entrer dans un dialogue interculturel et transhistorique.

En effet, l'histoire d'*Oroonoko* en traduction française se prête bien à la notion de « dialogue entre des historicités chronologiquement distinctes et distantes » d'Alexis Nouss (2007, p. 148). Ainsi, plutôt que d'inscrire une série de (re)traductions dans une trajectoire linéaire de progrès, je démontre de quelle manière ces textes évoluent en relation les uns aux autres en fonction de leurs circonstances historiques et éditoriales propres. De ce fait, mon projet de recherche touche à l'histoire des idées et à l'évolution des sociétés occidentales en ce qui a trait à la perception de l'esclavage. Au final, cette étude explicite comment le récit d'Aphra Behn a contribué à changer la conception occidentale de l'esclavage, à travers la réception des propos idéologiques d'*Oroonoko* dans la culture littéraire et philosophique française, depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours.

Chapitre 3 : *Oroonoko* « habillé à la française » (1745-1799) : le cas de Pierre-Antoine de La Place

« l'ingénieux traducteur [...] est auteur »
Pierre-François Guyot, abbé Desfontaines, à propos de La Place
(dans Cobb, 1928, p. 70, note 1)

Dans le présent chapitre, je présente une analyse descriptive de l'*Oroonoko* de Pierre-Antoine de La Place dans son contexte historique et culturel pour comprendre dans quelle mesure le traducteur s'inscrit dans les pratiques de traductions propres à la France du XVIII^e siècle. Pour ce faire, je le replace dans le contexte historique des *belles infidèles*, du statut littéraire particulier de l'anglais en France à l'époque et du genre mouvant qu'est le roman dans ses débuts. Au moyen d'analyses comparatives originales établies dans le chapitre précédent, je mets les pratiques traductives de La Place en contexte tout en situant celui-ci par rapport à ses contemporains.

3.1 Horizon de traduction

3.1.1 La traduction et l'imitation en France au XVIII^e siècle

Avant d'entamer l'analyse traductologique du contexte historique de La Place, il faut d'abord savoir que la France du XVIII^e siècle hérite des théories et pratiques de la traduction du XVII^e siècle. Cette époque est reconnue pour ses percées en traduction libre, celle-ci souvent perçue comme une infidélité marquée dans les traductions. En effet, au XVII^e siècle, « traduire ou “créer” n'est pas forcément une distinction nette : l'*originalité* n'est pas encore une valeur intrinsèque du fait littéraire. Seule l'actualité d'une langue à faire, la réalité inédite d'un public moderne à conquérir conduit les traducteurs libres à adapter leur texte » (Bury, 1997, pp. 369-370). Par le fait qu'ils sont les premiers à traduire des classiques de l'Antiquité vers le français, les traducteurs de cette période établissent les fondements de la langue vernaculaire par le biais de la traduction. Bury (1997) apporte une précision importante aux motifs de ceux qui traduisent librement : « C'est donc bien une exigence d'ordre rhétorique

qui les guide » (p. 370). La traduction libre devient alors un processus d'adaptation du texte original aux lecteurs de l'époque et une transmutation des cultures antiques en culture française.

Évoquer les pratiques traductives en France au XVII^e siècle rappelle inévitablement les pratiques et théories de Nicolas Perrot d'Ablancourt (1606-1664). En histoire de la traduction, ce traducteur de la Cour de Louis XIV est surtout connu pour son articulation des normes traductives de son époque. D'une certaine manière, il a établi les balises de la traduction libre grâce à l'énonciation des objectifs qu'il visait en traduisant. On lui doit notamment une défense de la traduction libre dans la préface des *Dialogues* de Lucien (1654). D'après Zuber (1972), si d'Ablancourt « propose en modèles les “Traducteurs un peu libres”, c'est parce que sa méthode est la plus respectueuse de l'original » (p. 84). En effet, d'Ablancourt écrit : « Deux ouvrages sont plus semblables quand ils sont tous deux éloquens, que quand l'un est éloquent et que l'autre ne l'est point » (Cité dans Zuber, 1972, p. 84). La question de l'infidélité en traduction s'avère alors une interprétation subjective plutôt qu'un constat logique établi en comparant l'original et la traduction. Les différences importantes entre le texte source et le texte cible ne peuvent ainsi être évaluées que lorsque les pratiques traductives employées sont remises dans leur contexte historique spécifique.

La traduction libre, qui sera connue en tant qu'adaptation ou imitation au XVIII^e siècle, a la fonction distinctive de réconcilier les chefs d'œuvres des Anciens avec les particularités de la langue vernaculaire. Comme le précise Zuber (1972) dans son analyse des lettres et des préfaces critiques de d'Ablancourt : « Ce n'est donc pas dans l'arithmétique du mot à mot, et dans la laideur d'une copie sans intelligence que réside la véritable similitude. C'est dans la guérison du mal d'éloignement; c'est dans l'effacement de l'oubli [...]. Alors seulement peut-on parler de “fidélité” » (p. 84). La traduction libre devient ainsi une pratique de rapprochement, c'est-à-dire un effort de rapprocher le texte ancien de son lecteur moderne, et ce, dans la langue du lecteur.

Étant donné cette tendance de liberté dans la manière de traduire, les traductions réalisées en France jusqu'au XVIII^e siècle sont généralement décrites comme de « belles

infidèles »¹⁰, car elles sont peu ou pas fidèles au texte original. En réalité, les traducteurs ne visent pas d'instinct l'infidélité au texte original. Il s'agit plutôt pour eux de l'adapter aux attentes des lecteurs français. L'expression « belle infidèle » est utilisée plutôt librement pour décrire les traductions françaises du XVIII^e siècle, mais l'*Oroonoko* de La Place peut-il véritablement être désigné ainsi? Rivara (2002) met les traductologues en garde contre l'utilisation de ce terme pour décrire la traduction d'*Oroonoko* que fait La Place :

Le terme de « Belle infidèle » cependant ne convient pas à ces textes : ce terme désigne au XVII^e siècle le travail d'un traducteur qui fait une imitation d'un modèle qu'il admire comme les textes anciens [...]. Les « versions » du siècle suivant se donnent un droit d'intervention supposé servir la diffusion d'un texte réputé peu adapté au goût français, « servantes maîtresses » en somme (Rivara, 2002, pp. 109-110).

L'expression « belle infidèle » s'apparie donc plutôt à une traduction d'un modèle des Anciens qu'à une traduction d'un texte moderne, comme c'est le cas pour *Oroonoko*. Le texte d'Aphra Behn est effectivement moderne au moment où La Place le traduit. À cet effet, Cobb (1928) remarque : « *Oroonoko* est de la dernière partie du XVII^e siècle, mais une huitième édition parut à Londres en 1735 » (p. 69). Même si La Place adapte le texte à sa guise, sa traduction dépasse les principes habituellement rattachés aux « belles infidèles » et s'apparie davantage aux tendances traductives en vogue en France au XVIII^e siècle.

À cette époque, la traduction s'éloigne des méthodes de traduire du siècle précédent pour développer des tendances nouvelles. Dans *Translation, Subjectivity and Culture in France and England, 1600-1800*, Hayes (2009) résume les changements de perception qui se produisent dans la pratique de la traduction en France entre les XVII^e et XVIII^e siècles.

From rivaling the Ancients in an effort to prove the modern vernacular equal to the classical languages in beauty and eloquence to opening up those modern languages to strange new sounds and turns of phrase, and from seeing Cicero and Horace as mentors and interlocutors on the nature of translating to engaging in dialogue with contemporary critics. (Hayes, 2009, p. 250)

¹⁰ On doit cette expression à Gilles Ménage (1613-1692) qui, commentant une traduction de Nicolas Perrot d'Ablancourt, aurait dit : « Lors que la version de Lucien de M. d'Ablancourt parut, bien des gens se plainirent de ce qu'elle n'étoit pas fidele. Pour moi je l'appellai *la belle infidèle*, qui étoit le nom que j'avois donné étant jeune à une de mes maîtresses » (Cité dans Delisle et Woodsworth, 2007, pp. 61-62).

Il ne s'agit donc plus à l'époque de prouver la compétence littéraire et intellectuelle de la langue française ni d'émuler un auteur célèbre, comme c'était le cas au XVII^e siècle. Les traducteurs français, désormais confiants dans les capacités poétiques de leur langue vernaculaire et avides de faire découvrir de nouveaux textes à leurs lecteurs, cherchent plutôt à repousser les limites et les conventions de la langue. Hayes (2009) fait également référence à un nouvel élément qui affecte les pratiques traductives de l'époque : la critique littéraire. Elle constate : « The emergence of the literary field and of literary criticism generally reinforces the sense of a 'public' with a vested interest in a participatory society » (Hayes, 2009, p. 250). Ainsi, la critique contribue au développement du *bon goût* français et de la place grandissante qu'occupent les attentes du lectorat dans les pratiques des traducteurs.

Ces changements des tendances traductives puisent leurs origines à la fois dans les intérêts des lecteurs et dans les pratiques des traducteurs. Selon Balliu (2002), l'ouverture des Français aux littératures étrangères modernes contribue aux changements qui s'opèrent dans les manières de traduire. À cet effet, il écrit : « Le désintérêt pour les Anciens signe l'arrêt de mort de la tradition dix-septémiste de traduction. [...] Se tourner vers les littératures étrangères modernes, c'est imposer une autre forme d'acclimatation à l'activité traduisante » (Balliu, 2002, p. 224).

Au siècle des Lumières en France, les traducteurs jouissent progressivement de la liberté de créer, d'adapter et d'imiter en traduisant pour répondre aux attentes des lecteurs, qui sont notamment exprimées à travers les publications de critiques littéraires. Les traducteurs français au XVIII^e siècle se trouvent donc dans une nouvelle ère de traduction : ils traduisent des textes modernes dont les auteurs ne sont pas des autorités de la langue, de la culture ou de la philosophie. Dans un tel contexte, McMurrin (2010) s'interroge sur la manière dont la pratique de la traduction était adaptée ou pensée pour les textes modernes de l'époque. L'ambiguïté, selon elle, est la suivante : « Imitation acknowledged the authority of the classics, but it also encouraged the translator to become an author in his own right: one developed one's own style by emulating them » (p. 152). Le traducteur était ainsi un auteur, mais il devait reconnaître la valeur temporelle qui transcendait le texte. Les pratiques traductives des traducteurs français du XVIII^e siècle étaient floues quand il s'agissait de traduire un texte moderne. À cet effet, McMurrin (2010) récapitule les arguments de l'Abbé Desfontaines au sujet de la traduction comme imitation : « Desfontaines' arguments for the

half-original, or imitation over strictly faithful translation, presupposed that authority was uniquely associated with antiquity, and thus that moderns were not authorities » (p. 158). Elle réitère donc l'ambiguïté dans laquelle œuvraient les traducteurs et propose une explication quant à la liberté avec laquelle ces derniers s'approprièrent le contenu et le style des textes qu'ils traduisaient. Serait-ce donc possible que La Place ait simplement été le produit de son époque, et qu'il ait traduit de la même manière que ses contemporains lorsqu'il créait sa traduction d'*Oroonoko*?

L'infidélité parfois déstabilisante dans la traduction de La Place qui sera démontrée dans ce chapitre, de même que celle des traductions de ses contemporains, semble une pratique généralisée dans les traductions de textes modernes. En guise d'explication pour les atteintes de La Place à l'intégrité du texte, McMurrin (2010) cite Constance West qui écrit : « French taste, a national norm demanded by readers and critics, was the underlying cause of the infidelity » (p. 155). De même, Wolfgang (2004) précise que les critiques continuaient de dénigrer le roman sur des bases esthétiques parce qu'il ne se conformait pas aux règles classiques du *bon sens* et du *bon goût*, et sur des bases morales parce qu'il mettait en scène les passions de l'amour apte à corrompre les jeunes cœurs et esprits (pp. 51-52). Le *goût français* est ainsi placé au centre de la pratique traductive, car les traducteurs ont la responsabilité de rendre le texte propice à intéresser les lecteurs français. Les textes étrangers sont ainsi modifiés pour que les lecteurs y retrouvent leurs repères culturels et idéologiques français. L'adaptation des textes étrangers résulte souvent dans une infidélité flagrante dans les traductions françaises. Cobb (1928) corrobore les propos dans sa biographie de La Place en indiquant que « tout ce qu'il put faire pour [...] justifier [ses traductions] fut de plaider la cause d'un goût plus large et plus tolérant, et de franciser, autant que possible les auteurs anglais » (p. 30).

La Place n'est certainement pas le seul à employer de telles pratiques traductives. McMurrin (2008; 2010) et Léger (1998; 2000; 2006) ont étudié les traductions et les commentaires paratextuels de l'Abbé Desfontaines (1685-1745) et ont tous deux dressé des parallèles entre ses pratiques traductives et celles de La Place. Leurs conclusions quant aux pratiques traductives courantes en France au milieu du XVIII^e siècle témoignent de la position ambiguë dans laquelle se trouvent le traducteur et l'acte traductif. Ainsi, après avoir révisé les écrits sur la traduction en France au XVIII^e siècle, McMurrin (2010) conclut : « Desfontaines'

infidelities [...] were not only an imposition of French taste, but signs of a confusion over where the translator belonged, and what translation meant in a literary culture in which writing was no longer inherently translational » (p. 156). Dès lors, le XVIII^e siècle en France est une période de remise en question du statut de la traduction dans la littérature, ce qui explique l'immense liberté que s'accordent les traducteurs de l'époque. Il reste à confirmer, au moyen d'analyses textuelles et paratextuelles, comment La Place se positionne dans ce discours sur la traduction. Cependant, avant d'entreprendre l'analyse de ses pratiques traductives, nous poursuivrons la mise en contexte historique et culturelle de son œuvre.

3.1.2. L'Anglomanie au XVIII^e siècle

En 1733, Voltaire (1694-1778) a publié ses *Lettres philosophiques* relatant ses impressions sur les Anglais après avoir vécu parmi eux. Le texte est d'abord paru en anglais, et l'année suivante, en français. Anglophile convaincu, Voltaire a semé en France son amour pour la culture anglaise avec ses essais sur divers aspects de la vie intellectuelle, culturelle et politique en l'Angleterre. Son recueil a eu un accueil mitigé en France, notamment puisque l'État a jugé dès 1734 que le texte allait à l'encontre des bonnes morales et l'a fait brûler sur la place publique (Buruma, 2000, p. 38). Les *Lettres philosophiques* ont tout de même connu un succès important avec plusieurs éditions publiées clandestinement. Grâce à la publication de Voltaire, les Français ont fait connaissance des poètes et les écrivains anglais les plus célèbres en Angleterre. Dans *Anglomania: A European love affair*, Buruma (2000) constate l'apport culturel des *Lettres* de Voltaire. Il écrit : « Before Voltaire, such names as Addison, Pope, and even Shakespeare were hardly known in France. Soon they became all the rage, along with Samuel Richardson's romances, horse racing, gardening, frockcoats, and pudding. » (Buruma, 2000, p. 38). Grieder (1985), quant à elle, attribue d'autres causes à cette nouvelle tendance à l'anglaise :

the years 1748-50 represent the first significant surge of attention to the British. [Scholars] note two capital events at this point : the end of the War of the Austrian Succession and the resumption of normal relations with England; and the publication of *L'Esprit des lois* which, partially because of Montesquieu's presentation of the English government, provoked a passion for political speculation. (p. 8)

Quel que soit l'élément déclencheur derrière l'anglomanie, le phénomène a créé une niche : l'importation des écrits anglais.

Ainsi, dans les années qui suivent la publication des *Lettres* de Voltaire, la culture anglaise devient à la mode en France. À Paris, il est possible de voir des jardins à l'anglaise¹¹, des gens habillés à la mode anglaise, et de plus en plus de textes littéraires anglais traduits vers le français¹². Parmi les traductions célèbres de l'anglais parues à cette période, notons que Voltaire traduit *Hamlet* (1734) de Shakespeare et l'Abbé Prévost traduit *Pamela* de Richardson (1741). Précédant de peu l'anglomanie, l'Abbé Desfontaines traduit *Gulliver's Travels* de Swift en 1727. Buruma (2000) ajoute que le mouvement d'anglomanie a également fait en sorte que les femmes françaises lisent avidement les romances anglaises (p. 39), ce qui contribue également aux changements dans les attentes du lectorat.

À mesure que l'anglomanie prend de l'ampleur en Europe, l'anglophobie fait son apparition dans la littérature. L'anglomanie rend certains Français mal à l'aise. À titre indicatif, Fougeret de Montbron publie en 1757 un livre intitulé *Préservatif contre l'anglomanie* dans lequel il expose toutes les raisons pour lesquelles les Anglais et leur culture ne méritent pas d'être loués en France. Ses opinions se suivent et se ressemblent, transmettant tout son dégoût pour les Anglais. Par exemple, il fait état de son expérience en Angleterre de manière à clarifier sa perception des Anglais :

J'ai senti pendant mon séjour en Angleterre qu'il n'est presque pas possible de s'habituer à l'air qu'on y respire. Il y a une forte malignité repandue sous l'Atmosphère qui met l'esprit aussi mal à l'aise que le corps. [...] Le sang épaissi & coagulé par la grosse viande, la bière & les brouillards, n'y circule pour ainsi dire que par artifice. (Fougeret de Montbron, 1757, pp. 55-56).

Le discours de Montbron dépeint la tension culturelle en France au milieu du XVIII^e siècle. En effet, l'anglophobie répondait très vivement à l'anglomanie. Ce type de discours anti-anglais garde sa place dans les publications françaises à travers les siècles. Certains se plaignent de

¹¹ D'après l'Association des Jardins et Châteaux autour de Paris (2013) : « Avec plus de reliefs et de rondeurs, le jardin à l'anglaise préconise plus de fantaisie et un retour à la nature : petites collines, rochers, grands arbres, ruisseaux, cascades, temples antiques... Leur but : recréer un effet naturel au sein du jardin et inviter les promeneurs à la rêverie et à l'émotion. »

¹² Pour des exemples détaillés de la mode et des tendances typiquement anglomanes, voir Grieder, 1985, pp. 11-14.

leur répulsion à l'égard de l'anglomanie et des anglomanes jusqu'en 1900. « [L'Anglomane] n'a jamais rien produit et il ne produira jamais rien de bon ou de durable. Il restera stérile parce que son enthousiasme un peu enfantin lui fait souvent prendre des défauts pour des qualités » (La Poulaine, 1900, p. 3). En dépit des excès de frustration envers la culture anglaise, la littérature des Anglais demeure populaire en France tout au long du XVIII^e siècle.

Les romans anglais infiltrent graduellement le marché français à partir de 1735 grâce à la traduction. En effet, d'après Guiffan (2004), vers 1740, « Dans les milieux cultivés, disparaît alors pratiquement toute trace d'anglophobie, la mode étant au contraire à une forte anglomanie, visible notamment [...] par le développement de la consommation du thé, par la création de parcs à l'anglaise supplantant les jardins à la française, etc. » (p. 81). Nombre de traductologues ont par ailleurs remarqué que les traductions de l'anglais vers le français de l'époque sont francisantes, car elles s'éloignent de l'original pour convenir à ce que les traducteurs appellent le *bon goût* français. Selon McMurrin (2010), la tendance est réciproque entre la France et l'Angleterre.

Admittedly, a bundled national framework of language, literature, and culture began to inform translation in a sudden growth of cross-Channel manias and phobias in the mid-eighteenth century, but we have not adequately grasped the concomitant denationalizing strands in translating. Translation's cultural work belongs both to a nationalizing impulse and to a cosmopolitan one. These are not simply opposing forces, or alternately applied to translation depending on the writer, but the result of a complex cultural discourse of nation-based cosmopolitanism peculiar to the mid-eighteenth-century cross-Channel arena. (McMurrin, 2010, pp. 99-100)

Cette contextualisation des pratiques traductives met en lumière les interactions culturelles entre la France et l'Angleterre à l'époque. À travers ces échanges, l'importation d'œuvres littéraires anglaises devient monnaie courante en France. De part et d'autre de la Manche, les textes sont adaptés au goût des lecteurs, contribuant ainsi à développer un nouveau genre littéraire : le roman.

3.1.3 Le roman français, genre en mouvance

Comme en témoignent les travaux de nombreux spécialistes (Hayden, 2012; Hughes et Todd, 2005), et en particulier *The Spread of Novels* (2010) de Mary Helen McMurrin, le

roman est un genre en pleine mouvance à la fin du XVII^e siècle en Angleterre. Avec ses origines multiples, le récit de Behn est l'exemple parfait de l'hybridité de l'écriture à l'époque. Selon Doyle (2008), « it forges romance, national history, colonial history, and historical memoir into a narrative of modern subjectivity shaped by the question of free consent, the trope of race, and the drama of rape » (p. 98). Les propos de O'Donnell confirment l'apport du récit de Behn au genre romanesque : « with [...] *Oroonoko*, [...] Behn's development of the narrator's voice, one of her major contributions to the evolution of the novel, gained full maturity » (O'Donnell, dans Hughes et Todd, 2005, p. 7).

En effet, le texte de Behn est un récit philosophique à caractère historique qui intègre des éléments caractéristiques du récit de voyage, de la tragédie et de l'épopée romanesque. À mesure que la narratrice les esquisse, les lecteurs découvrent en ce récit un mélange de fiction et de réalité, une tragique histoire d'amour entrecoupée de fabuleuses descriptions de la faune, de la flore et des peuples indigènes du Nouveau Monde. Le titre original, *Oroonoko or The Royal Slave. A True History*, suit la tendance du dix-septième siècle pour les romans de type mémoire, ou d'inspiration réelle. À cette époque, le titre est souvent indicateur du genre littéraire présenté, comme le précise Watson (1979) dans *The Story of the Novel*. Selon Watson (1979), « A memoir-novel is often entitled a 'history'; and in the English of the seventeenth and eighteenth centuries, the word can mean a story, whether true or fictional, as 'histoire' still does in French. But it often implies a claim to truth, and confusions can be deliberate here » (p. 51). Dans la préface d'*Oroonoko*, La Place mentionne d'ailleurs une des raisons pour lesquelles les lecteurs croient que le texte raconte une histoire vraie. Il écrit : « Cet Ouvrage a été extrêmement goûté en Angleterre. La maniere vive & intéressante, dont il est écrit, a fait croire à plusieurs personnes, que la jeune *Astréa* n'avoit pas été insensible au mérite de son Héros » (Behn, 1745, p. xii). Le commentaire de La Place fait ainsi allusion aux croyances que l'histoire d'Oroonoko est véridique. Il implique par ailleurs que Behn aurait été amoureuse d'Oroonoko; une conviction populaire documentée dans la réception de l'œuvre en

Angleterre¹³. Ce discours fait écho au fait que le genre romanesque évolue à la frontière de la vérité et de la fiction.

L'infidélité en traduction au XVIII^e siècle est intimement liée au roman, selon McMurrin (2010). En effet, cette pratique n'a pas pour seule fonction de domestiquer les textes étrangers, mais représente un effort de constituer le roman, un genre littéraire nouveau. À ce propos, elle écrit :

Rather than attribute infidelities to woefully inexperienced translators or to the sanctioning of domestication, eighteenth-century fiction translators intentionally advocated freedoms, and taking the authorial reins, they focused on developing narrative affect. (McMurrin, 2010, p. 75)

McMurrin (2010) précise donc les différentes raisons pour lesquelles les traductions sont infidèles aux textes originaux au XVIII^e siècle. Les traducteurs se permettent des libertés dans leur travail non pas parce qu'ils transmettent passivement les normes littéraires nationales de leur époque, mais parce qu'ils s'emparent du pouvoir de changer la manière de traduire (McMurrin, 2010, p. 97). En effet, selon McMurrin (2010) : « Freedoms in translating were a form of agency, but as they elaborated a new model for libertine translation, mid-eighteenth-century translators also began refining the purpose of amplification as interest » (p. 97). Cette explication des pratiques traductives de l'époque convient parfaitement à l'*Oroonoko* de La Place, car il annonce lui-même dans sa préface son désir de « développer tout l'intérêt » (Behn, 1745, p. ix) du texte de Behn.

Plusieurs particularités du nouveau genre littéraire qu'est le roman tendent à en faire un genre davantage féminin. D'après Wolfgang (2004), « In their novels, writers cultivated a feminine language able to register all the intricate nuances of subjectivity and sociability »

¹³ « The entry in the *General Dictionary, Historical and Critical* of 1735, for example, declares the actor, Bowman, who certainly knew Behn, had attested to the factual truth of *Oroonoko*. Behn [...] had spoken 'so tenderly of Oroonoko, that it was impossible for him to have been a fictitious person.' The entry also gives reality to the fiction by quoting the denial in the 'Memoirs' of Behn's sexual relationship with her hero, then going on to make the racially titillating point that such a relationship was indeed improbable 'unless we suppose, that possibly the sight of so beautiful a white woman, might efface the idea of the charms he till then had found in his Imoinda and substituted that of our Poetes in its stead.' » (Todd, 1998, p. 116)

(p. 50). Ces caractéristiques incluent : la création de personnages aux vies intérieures riches, l'usage d'une forme d'écriture qui explore toutes les nuances des émotions, l'élaboration d'un nouveau vocabulaire d'affectivité qui puise ses origines dans l'écriture et les discussions de la société des salons (Wolfgang, 2004, p. 50). C'est ainsi qu'à l'époque, « [l]es romans n'étaient pas seulement lus dans ces milieux de Cour : les femmes, même d'origine plus modeste, en sont friandes – les lettres que Rousseau reçoit après la publication de *La Nouvelle Héloïse* le prouvent » (Barguillet, 1981, pp. 18-19). Le nombre grandissant de lectrices de romans ne signifie pas pour autant que le genre n'était lu que par des femmes. Wolfgang (2004) considère qu'il n'y a pas de preuves substantielles pour confirmer de telles assertions (p. 53). Elle rappelle d'ailleurs les propos de l'Abbé Desfontaines sur ce sujet : « L'histoire sans fiction est souvent sèche et peu intéressante; si on raconte les choses précisément comme elles se sont passées, on ennuye presque toutes les femmes, et on dégoûte aussi beaucoup d'hommes, *qui par rapport aux livres sont femmes* » (Cité dans Wolfgang, 2004, pp. 53-54). Desfontaines semble prendre pour acquis que les femmes ne peuvent s'intéresser à l'histoire si elle n'est pas agrémentée de fiction.

S'il s'agit d'un genre apprécié, en particulier par les femmes, cela ne confirme pas pour autant que le roman est accepté dans toutes les sphères de la culture littéraire. Ironiquement, l'abbé Desfontaines qui a lui-même traduit *Gulliver's Travels* de Swift en 1727, proclame en 1735 que le genre romanesque se résume à :

des situations ténébreuses et forcées, des héros dont les caractères et les aventures sont toujours hors du vraisemblable, des événements extraordinaires et tragiques qui déchirent le cœur, des aventures dans le Sérail, des rencontres d'amants captifs en Barbarie, des enlèvements criminels, des voyages bizarres dans des pays imaginaires, des nœuds et des dénouements contraires à la raison. (Cité dans Barguillet, 1981, p. 21)

Qui plus est, cette critique met en lumière tous les aspects de la trame narrative d'*Oroonoko*, telle que la développe La Place. L'invraisemblance des péripéties présentées dans le genre romanesque s'explique, du moins en partie, par le fait que « [l]e genre a profité d'une liberté que le classicisme lui avait octroyée par mépris, pour rejeter les règles contraignantes du bon sens » (Barguillet, 1981, p. 21). Le genre fait la promotion de l'ambiguïté, tirant tantôt son inspiration dans les souvenirs de l'auteur, tantôt dans la fiction, ce qui lui vaut d'être écarté

des genres classiques plus rigoureux. « En fait, le genre n'est pas accepté : l'enseignement jésuite apprend que seule la poésie s'intéresse à la fiction; en prose, on ne doit s'occuper que de la vérité historique. Le roman est donc un genre hybride peu rigoureux, puisqu'il prétend créer une fiction en prose » (Barguillet, 1981, p. 20). Avec son inspiration réelle et ses intrigues amoureuse et introspectives, le cas d'*Oroonoko* coïncide parfaitement avec les tendances nouvelles dans le genre du roman. Tel que mentionné précédemment, les débats quant à la véracité des faits présentés par Aphra Behn ont été nombreux et n'ont jamais complètement cessé. *Oroonoko* est, en quelque sorte, un ancêtre du roman historique qui mélange la fiction et la réalité. Comme le note Lever (1981), dans le cas du roman historique, « [t]out, en effet, sera mis en œuvre pour que le lecteur ne sache plus discerner le vrai du faux. [...] Jamais la frontière du roman et de l'histoire n'aura été aussi floue » (p. 260).

3.2 Le projet de traduction

3.2.1 La Place : un parcours atypique (1707-1793)

Pierre-Antoine de La Place est né en 1707 à Calais, dans le Nord de la France. Même s'il était d'origine et de langue maternelle françaises, il a été éduqué dans un collège jésuite anglais à Saint-Omer, une éducation peu courante en France à l'époque. Lillian Cobb (1928), universitaire d'origine canadienne qui a publié sa thèse doctorale à la Sorbonne sur la vie de La Place, écrit qu'il a été envoyé étudier au Collège anglais des Jésuites « conformément aux Edits de Louix XIV concernant les Réformés » (Déclaration du roi, du 17 juin 1683. Cité dans Cobb, 1928, p. 12). Ces explications sont corroborées par La Place lui-même dans son anecdote biographique intitulée « Le jeune poete, déconcerté » paru dans le troisième tome de *Pièces intéressantes et peu connues* (1785). La Place (1785) écrit au sujet du Collège de Saint-Omer : « Maison d'autant plus fameuse & plus opulente, qu'elle étoit regardée comme le Berceau du Catholicisme d'Angleterre, où la Noblesse des trois Royaumes, & toutes les personnes attachées à l'ancien culte, envoioient, sous d'autres noms que les leurs, élever leurs enfans » (p. 169).

La Place a terminé ses études avec une excellente connaissance de l'anglais. D'ailleurs, il était si bien immergé dans la culture anglaise qu'il ignorait complètement les classiques de

la littérature française qui étaient populaires à l'époque. Ainsi, presque naturalisé en anglais, il a dû réapprendre la grammaire et l'orthographe du français pour traduire des œuvres de littérature anglaise vers le français (La Place, 1785, *Pièces intéressantes*¹⁴, t. III, pp. 169-179. Dans Cobb, 1928, pp. 14-18). Toute sa vie, La Place a publié des œuvres originales, mais elles ont connu peu de succès. L'histoire ne se souvient pas de lui comme un grand écrivain, comme le constate Cobb (1928) :

De pouvoir survivre par un seul livre, [...] ce n'est pas là la gloire dont rêvent les écrivains, mais c'est toujours une survivance. Si l'Ombre de La Place, errant au pied du Parnasse, rencontrait celles de ses contemporains, peut-être ne se dirait-elle pas plus malheureuse qu'elles quand elles compteraient toutes leurs ambitions déçues. (p. 202).

Malgré ses échecs comme écrivain, La Place a connu beaucoup de succès grâce à la traduction. Cette activité a d'ailleurs été sa source de revenus principale tout au long de sa carrière. Il a effectivement connu des échecs dans ses autres entreprises professionnelles, notamment suivant la publication de ses premiers écrits, et alors qu'il était l'éditeur du *Mercur de France* entre 1760 et 1768 (Voir Cobb, 1928, pp. 132-152). Il aurait effectivement obtenu son poste en guise de remerciement pour un service rendu à Madame de Pompadour, plutôt que par son talent propre (Cobb, 1928, p. 133).

Sa passion pour le théâtre lui venait sans doute de sa formation au Collège jésuite, où il avait étudié le théâtre anglais. D'ailleurs, son excellente connaissance du théâtre anglais l'a poussé à traduire les œuvres de Shakespeare. Même si Voltaire avait déjà traduit des tragédies shakespeariennes et n'appréciait guère la compétition que lui imposait La Place, La Place a été le premier traducteur à traduire toute l'œuvre de Shakespeare vers le français. La formation de La Place lui a probablement permis de découvrir les œuvres d'Aphra Behn et de ses contemporains. Il a publié sa première édition d'*Oroonoko*, intitulée *Oronoko traduit de l'anglais de Mlle Behn*, en 1745. L'année suivante, La Place a publié le premier de ses huit volumes de traductions du théâtre anglais dont ses traductions du *Macbeth* et de l'*Othello* de Shakespeare. L'essor qu'a pris sa carrière avec les traductions de Shakespeare a peut-être contribué à la popularité de son *Oronoko*. Avec toutes ces traductions de textes anglais,

¹⁴ Voir « Le jeune poete, déconcerté » dans La Place, 1785.

La Place semble être l'anglophile par excellence. Ironiquement, en fin de carrière, il a critiqué l'obsession des jeunes Français de la fin du XVIII^e siècle pour tout ce qui était anglais, dans son *Épître chagrine d'un Octogénaire, au sujet des Jeunes Gens d'aujourd'hui* :

Ces petits paons, tout fiers de leur petite queue,
Lestes, se pavanant, sous leur casque bleue,
Bien longue, bien étroite, honteux d'être Français,
Et jusqu'au fanatisme, engoués des Anglais (dans Cobb, 1928, p. 184)

La Place ne reconnaissait peut-être pas qu'il devait presque tout le succès de sa carrière à la littérature anglaise, et justement, à l'anglomanie des Français.

3.2.2 Les titres : reflet des transformations

Le paratexte d'*Oronoko traduit de l'anglais de Madame Behn* (1745) est très révélateur de l'approche que prend La Place dans sa traduction. En effet, les titres que La Place (ou ses éditeurs¹⁵) donne à la traduction varient selon les éditions qui paraissent entre 1745 et 1799. Alors que le titre original de Behn est : *Oroonoko : or, The Royal Slave. A True History* (1688), la première traduction de La Place porte le titre : *Oronoko traduit de l'anglais de Madame Behn*. Dix ans plus tard, le titre change et prend une allure davantage descriptive :

Les Aventures curieuses et intéressantes d'Oronoko, prince africain, contenant ses qualités et ses actions héroïques, ses infortunes dans ses Amours; son enlèvement et son esclavage à Suriname. La manière indigne, cruelle et infâme dont il y fut traité par le sous-gouverneur, son retour en Afrique et son installation au trône de ses pères.

Et l'année suivante, en 1756, il est à nouveau changé pour devenir : *Oronoko, imité de l'Anglais*. Cette nouvelle formulation fait mention de l'« imitation » de l'original, ce qui signifie que La Place reconnaît avoir pris le récit de Behn comme modèle et s'être inspiré de ce dernier pour composer sa version française. Ce faisant, le traducteur confirme sa distance par rapport à l'original. Dès lors, le lecteur peut s'attendre à ce que le texte ne corresponde pas exactement à l'original duquel il découle. Le titre retenu à partir de 1769, soit *Oronoko ou le Prince Nègre, Imitation de l'Anglais*, garde la notion d'« imitation ». Pour l'analyse du

¹⁵ Il est important de prendre une distance critique par rapport au choix du titre, car nous ne pouvons savoir si la reformulation vient du traducteur ou de l'éditeur, mais il reste que le titre qui a perduré retient le mot : « imité ». Cela nous indique tout de même un aspect de la « position traductive » (Berman, 1995) de La Place.

traducteur, la progression de ces titres déclare le degré d'autorité que La Place attribue au texte d'Aphra Behn. Ainsi, La Place n'est clairement pas dans une dynamique d'émulation d'une œuvre de l'Antiquité. Il déclare plutôt s'inspirer du texte de Behn. Voici un tableau récapitulatif des titres français d'*Oroonoko* pour les traductions de La Place.

Tableau 1 : Titres changeants de l'*Oroonoko* de La Place¹⁶

Année	Titre
1688	<i>Oroonoko, or The Royal Slave: A True History</i>
1745	<i>Oronoko traduit de l'anglais de Mlle Behn</i>
1755	<i>Les Aventures curieuses et intéressantes d'Oronoko, prince africain, contenant ses qualités et ses actions héroïques, ses infortunes dans ses Amours; son enlèvement et son esclavage à Suriname. La manière indigne, cruelle et infâme dont il y fut traité par le sous-gouverneur, son retour en Afrique et son installation au trône de ses pères.</i>
1756	<i>Oronoko, imité de l'Anglais</i>
1769	<i>Oronoko ou le Prince Nègre, Imitation de l'Anglois, avec cinq gravures</i>
1779	Réédition de : <i>Oronoko ou le Prince Nègre, Imitation de l'Anglois, avec cinq gravures</i>
1788	<i>Oronoko ou le Prince Nègre, imitation de l'anglois (Dans Collection de romans et contes, imités de l'anglais, corrigés et revus de nouveau, par M. de La Place, tome I, Paris, Cussac)</i>
1799	<i>Oronoko, roman historique¹⁷.</i>

3.2.3 Les préfaces, ou comment justifier des modifications

Dans sa préface, La Place a indiqué clairement à ses lecteurs que sa traduction n'était pas une copie de l'original. Il a écrit : « Mon intention n'a pas été d'entreprendre une traduction littérale, ni de m'astreindre scrupuleusement au texte de mon auteur. *Oronoko* a plu

¹⁶ Tirés de Rivara, 2002, p. 109, notes 1 et 2. Voir aussi Seeber, 1936, p. 954.

¹⁷ Le titre exact de cette édition n'a pu être repéré. Ce titre est déduit des remarques de Rivara, 2002, p. 109, note 2.

à Londres, habillé à l'anglaise. Pour plaire à Paris, j'ai cru qu'il lui fallait un habit français » (Behn, 1745, p. viii). Notre traducteur a utilisé une métaphore vestimentaire pour décrire sa position traductive. Il a aussi employé une métaphore similaire dans la préface de sa traduction de *Tom Jones*, le roman anglais de Henry Fielding (Rivara, 2002, p. 129). L'usage d'une métaphore vestimentaire était un lieu commun dans le paratexte des traductions de l'époque. D'Ablancourt avait écrit dans une dédicace précédant une traduction de 1664 : « les Ambassadeurs ont coutume de s'habiller à la mode du pays où l'on les envoie, de peur d'être ridicules à ceux à qui ils tâchent de plaire » (d'Ablancourt, 1642, Lucien [de Samosate] *de la traduction de N. Perrot d'Ablancourt, nouvelle édition revue et corrigée*).

La Place n'a pas présenté sa traduction comme une œuvre fidèle à la lettre d'Aphra Behn. Il a plutôt choisi d'emprunter une métaphore courante dans la littérature française, celle des idées ou d'un texte habillés à la mode d'un peuple. Il a averti ses lecteurs qu'il a apporté des modifications au texte original de Behn. Le projet de traduction qu'il annonce dans sa préface n'est donc pas celui d'une traduction littérale. À première vue, La Place semble justifier ses choix et s'excuser des changements qu'il a apportés à l'original. Il se prononce toutefois prêt à défendre la façon dont il a traduit le texte, ce qui implique que ses modifications relèvent davantage d'un processus de naturalisation. En faisant valoir son approche à la traduction, la naturalisation du texte original, La Place se positionne dans les pratiques traductives de l'époque. En effet, vers le milieu du XVIII^e siècle, les écrivains français et anglais exprimaient leur désarroi face à l'intraduisibilité d'une langue dans une autre (McMurrin, 2010, p. 99)¹⁸. McMurrin (2010) précise : « Many argued that as texts moved outside their nation of origin, the unique qualities of one nation's language, literature, and culture were transformed by the translator in order to be admitted into another » (p. 99). Les précisions de La Place s'insèrent donc dans le discours traductif de l'époque de la naturalisation des textes.

De même, dans le contexte de popularisation des textes fictifs anglais, traduire *Oroonoko* vers le français semble tout à fait approprié. La mode de l'anglomanie explique

¹⁸ « There is ample evidence that in the middle decades of the eighteenth century, French and British writers expressed a new belief in the incommensurability of languages, and hence began to see formidable new obstacles to literary translating. » (McMurrin, 2010, p. 99)

l'effort de commercialisation de La Place visible dans l'étonnement qu'il exprime dans la préface d'*Oroonoko*. En effet, La Place est surpris que la plume d'Aphra Behn demeure inconnue en France jusqu'en 1745. À ce propos, il écrit dans sa préface : « J'ai été longtemps étonné, de ce que le goût regnant des Traductions, de l'Anglois, n'avoit pas encore engagé quelqu'un à nous faire part des productions de cette plume ingénieuse » (Behn, 1745, p. viii). La mode à l'anglaise de l'époque, d'après La Place, suffit pour créer un intérêt marqué pour le récit de Behn. Ainsi, La Place traduit l'œuvre de Behn pour faire connaître cette femme auteure en France, et parce qu'il soupçonne le public de s'intéresser à l'histoire d'un prince esclave en Amérique qui a connu un succès fulgurant en Angleterre.

Avec les modifications importantes qu'il apporte au texte, La Place présente à ses lecteurs un texte hybride de genre nouveau. Dans sa préface, il fait mention de Mlles de Scudéry, de Villedieu et de Lussan : « L'ouvrage que je donne au Public, est de la composition de Madame Behn : c'est-à-dire, d'une plume aussi célèbre, en Angleterre, que celle des Villedieu, des Scudéri, & des Lussan, l'est en France » (Behn, 1745, pp. vii-viii). Il apparente probablement Behn à ces écrivaines, puisqu'elles développaient dans leurs romans des analyses détaillées de l'amour et du désir, perfectionnant le langage des émotions humaines tout en questionnant le statut légal et social des femmes dans la société (Wolfgang, 2004, p. 26). Selon Rivara (2002), l'usage de ces noms fonctionne comme un code de lecture qui annonce le genre du texte, soit un mélange de l'histoire galante et de la nouvelle historique (pp. 110-111). En effet, d'après Lever (1981), « Mme de Villedieu ne prétendait pas faire œuvre d'historienne. Il s'agissait simplement pour elle d'inscrire les galanteries de son temps dans un cadre qui leur conférât un semblant de réalité » (p. 204). Les lecteurs doivent alors comprendre qu'il s'agit d'un texte fictif qui intègre des faits historiques.

Les deux exemples les plus flagrants de ce genre de distanciation de l'original sont sans doute l'adaptation théâtrale de Southerne (1696) et la traduction française de La Place (1745). Jane Spencer (2000) résume l'un des grands changements opéré par le dramaturge anglais : « Southerne's dramatic adaptation of *Oroonoko* was not designed to make a slaving nation uncomfortable. Southerne's hero actually defends the Europeans for the very reason that Behn condemns them, because they have purchased their slaves » (p. 232). Pour sa part,

La Place a entre autres complètement réinventé la fin de l'histoire, accordant au prince, à sa belle et à leur enfant, le retour triomphant dans la terre natale.

Cette version adaptée au *bon goût* français de l'époque dépeint les balbutiements du roman, genre en mouvance à l'époque (McMurrin, 2010). Le texte de La Place a néanmoins connu un succès tel qu'entre 1760 et 1780, il était plus populaire en France que de grands classiques de la littérature française, comme *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette et *Le Paysan parvenu* de Marivaux (Seeber, 1936). En effet, l'*Oroonoko* de La Place se classe parmi les neuf romans les plus lus dans l'enquête de Daniel Mornet sur les catalogues de bibliothèques privées entre 1750 et 1780 (Ehrard, 2008, p. 83). Au fil de sa carrière, La Place publie sept éditions (1745-1799), et vient à présenter son *Oroonoko* en tant qu'« imitation » même si son interprétation est réellement une traduction au goût de l'époque à laquelle elle a été rédigée. Sans nécessairement s'inscrire dans l'esthétique des *belles infidèles*, La Place semble manipuler le texte original pour qu'il corresponde aux attentes de son lectorat français du XVIII^e siècle. Il se peut également que l'adaptation du discours philosophique et sociologique ait été nécessaire pour que le public français de l'époque accepte de lire le récit controversé de Behn, ce qui expliquerait les modifications importantes que La Place apporte à la fin de la tragédie. À titre indicateur, le récit d'Aphra Behn, *Oroonoko : or, the Royal Slave. A True History* (1688), mettait en scène un esclave africain présenté comme un héros tragique supplicié qui dénonce l'immoralité de ses ravisseurs. La Place, pour sa part, a transformé l'homme diffamé qu'est l'esclave Oroonoko en héros respecté de ses maîtres. Et comme l'a noté Seeber (1936), la traduction de La Place a été immensément populaire en France au XVIII^e siècle.

La Place est très explicite dans ses préfaces, ce qui rend la comparaison de son « projet de traduction » (Berman, 1995) et de sa traduction très fructueuse d'un point de vue de l'analyse traductologique. Dans *Oroonoko* (1745), il énonce clairement les stratégies qu'il emploie pour rendre le texte en français lorsqu'il note :

Ceux qui savent l'anglais, et qui liront *Oroonoko* dans l'original, s'apercevront seuls des changements que j'ai cru devoir faire pour donner de la liaison à certains faits, pour en adoucir d'autres et pour développer tout l'intérêt, dont le fond m'a paru susceptible. » (1745, p. ix)

La Place souligne donc trois raisons distinctes pour expliquer les changements qu'il opère sur le texte, soit : 1) donner de la liaison à certains faits; 2) adoucir certains passages; et 3) développer tout l'intérêt du texte. Ce faisant, il révèle les trois stratégies qu'il utilisera pour modifier le texte. Comme le remarque Antoine Berman (1995), « Le traducteur *a tous les droits* dès qu'il joue franc jeu » (p. 93). L'analyse traductologique démontre toutefois que La Place apporte plus de modifications au texte que celles qu'il explicite dans sa préface. Sous l'apparence d'un discours transparent quant aux modifications qu'il apporte au texte, La Place ne laisse pas ses lecteurs soupçonner que le texte a été complètement remanié. La seule indication qu'il donne d'un changement important se trouve dans la suite de l'extrait présenté ci-dessus. En effet, il rajoute :

J'espere, qu'ils me pardonneront cette hardiesse en faveur des motifs qui m'ont fait agir. Heureux! Si leur délicatesse trouvoit à se dédommager, du côté de l'agrément, de ce qu'ils pourroient regretter du côté de l'exactitude! **Je leur demande cette indulgence sur-tout, pour la seconde Partie.** (Behn, 1745, pp. ix-x)

Il est vrai que La Place change complètement la deuxième partie du récit. Il choisit même de subdiviser le texte en trois parties, soit les parties I et II, en plus de l'*Histoire d'Imoinda*. Plus tard, dans l'édition de 1769, La Place apporte quelques modifications à sa préface pour qu'elle reflète davantage les changements qu'il a apportés à la deuxième partie du récit. Il plaide toujours pour que ses lecteurs acceptent sa version du récit : « Je leur demande cette indulgence, sur-tout, pour la seconde Partie, **qui est presque toute de moi** » (Behn, 1769, p. v-vi). Même si le traducteur avertit ses lecteurs de ces variations, le reste du texte présente des changements tout aussi importants. Étant donné l'ampleur des modifications apportées à l'original, pour l'analyse de cette traduction, il convient de diviser les extraits analysés en deux catégories distinctes, soit a) les stratégies explicites; et b) les stratégies non révélées.

3.4 Analyse des stratégies de traduction

3.4.1 Stratégies de traduction explicitées

Le récit d'Aphra Behn, *Oroonoko, or the Royal Slave* (1688), met en scène un esclave africain présenté comme un héros tragique qui dénonce l'immoralité de ses ravisseurs. Il

préfère mourir plutôt que de vivre avec les Blancs qui l'ont trahi. La Place, pour sa part, transforme l'homme diffamé qu'est l'esclave Oroonoko en héros respecté de ses maîtres. Cobb (1928) note que « [c]omme les autres traducteurs, La Place choisit des livres contemporains; comme eux, il se croyait en droit d'arranger ses matériaux selon son gré¹⁹, ce qu'il ne manqua pas de faire pour *Oroonoko* » (pp. 69-70). En effet, dans son *Oroonoko* La Place annonce une première stratégie dans la préface, « donner de la liaison à certains faits » (Behn, 1745, p. ix), qui se traduit par un remaniement de la structure narrative du texte original. Tandis que Behn écrit une histoire qui se suit de manière linéaire, La Place ajoute des présages dans le texte, comme pour y intégrer un suspens. Même s'il n'y a aucune phrase de ce genre dans l'original, La Place ajoute la phrase suivante au sujet d'Oroonoko et d'Imoinda dans sa traduction : « Mais tandis qu'ils jouissaient, par avance, d'une félicité à laquelle ils ne prévoyaient point d'obstacle, leur mauvais destin travaillait à leur en susciter d'aussi terribles qu'imprévus! » (Behn, 1745, p. 26). Le lecteur sait d'ores et déjà que les amoureux affronteront de terribles péripéties, ce que Behn ne laisse jamais sous-entendre dans l'original. Comme le constate Spencer (2000) : « La Place's translation, then, is designed to smooth out those awkward points of the novel that made colonial government, and the narrator's place in it, problematic » (p. 243). Spencer (2000) soutient que la stratégie visant à « donner de la liaison à certains faits » (Behn, 1745, p. ix) a une fonction de restructurer certains éléments de la narration pour leur donner une suite plus logique, ou pour les rendre moins maladroits.

Pour ce qui est de la deuxième stratégie, « adoucir certains faits », La Place semble vouloir se conformer aux règles de bienséance courantes en France à l'époque. Sa version du récit devient plus « civilisée » à la suite des changements qu'il y apporte. Ces modifications sont d'ailleurs très évidentes. Par exemple, dans le texte de Behn, la belle Imoinda meurt poignardée par le prince Oroonoko alors qu'elle est enceinte de leur enfant. Dans la traduction de La Place, Imoinda et l'enfant survivent. En outre, tous les supplices sont diminués, voire éliminés dans l'histoire. Dans l'original, la fin du récit décrit les tortures subies par Oroonoko aux mains du bourreau de la colonie sous les cris d'encouragement de la foule de colons. Behn

¹⁹ Dans son manuscrit de 1928, Lilian Cobb inclut la note suivant : « En rendant compte d'*Oroonoko* dans les *Jugements sur quelques ouvrages nouveaux* (Avignon, 1745) T. V. Desfontaines écrivit que 'l'ingénieux traducteur, par rapport au dénouement, est auteur' » (p. 70).

raconte ainsi comment Oroonoko est brûlé vif au bûcher pendant qu'on le démembre. L'esclave royal subit dignement la torture qu'il juge avoir mérité pour le crime qu'il a commis et reste impassible jusqu'à la toute fin. Le récit original se termine ainsi :

My Friends, am I to Dye, or to be Whip'd?, and they cry'd, Whip'd! no, you shall not escape so well: And then he replied, smiling, A Blessing on thee; and assur'd them, they need not tye him, for he wou'd stand fixt, like a Rock; and indure Death so as shou'd encourage them to Dye. [...] and the Executioner came, and first cut off his Members, and threw them in the Fire; after that, with an ill-favoured Knife, they cut off his Ears, and his Nose, and burn'd them; [...] then they hack'd off one of his Arms, and still he bore up, and held his Pipe; but at the cutting of the other Arm, his Head sunk, and his Pipe drop'd; and he gave up the Ghost, without a Groan, or a Reproach. (Lipking, 1997, p. 64)

Le lecteur comprend qu'il doit tirer certaines leçons morales du récit de Behn, qui ressemble à une parabole avec ses morales articulées. La mort d'Oroonoko s'apparente d'ailleurs au passage biblique de l'Évangile selon Saint-Mathieu où Jésus explique qu'il ne faut pas chercher à se venger de son agresseur, mais qu'il faut plutôt agir à titre d'exemple de vertu pour que son agresseur vienne à comprendre que rien ne se gagne par la violence.²⁰ La Place, quant à lui, conclut son récit en relatant le retour d'Oroonoko, d'Imoinda, de leur enfant et de leur ami Aboan à leur pays natal. Ce faisant, il change complètement la morale de l'original, alors que le récit prend plutôt la tournure d'un éloge de la patience et de la confiance. Oroonoko est récompensé pour les vertus qu'il a exhibées tout au long du récit, au lieu d'être confronté à son dégoût des hommes dits civilisés qui lui mentent tout au long de son séjour en Amérique. Ces changements des thèmes et des leçons dans les récits semblent donner raison à McMurrin (2010) lorsqu'elle convient que les traducteurs prennent des libertés auctoriales pour développer la trame narrative et affective des textes (p. 75).

La troisième stratégie, « développer tout l'intérêt du texte », se concrétise par les nombreuses modifications dans le texte qui servent, entre autres, à développer les personnages. C'est dans cette optique que La Place intègre des éléments positifs comme la scène où Oroonoko survit au fouet du gouverneur plutôt que de mourir des supplices qu'on lui

²⁰ Selon Saint Mathieu, Jésus aurait dit : « Vous avez appris qu'il a été dit : *Œil pour œil et dent pour dent*. Et moi, je vous dis de ne pas résister au méchant. Au contraire, si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre » (Mathieu 5: 38-39).

inflige. Rappelons que le récit d'Aphra Behn met en scène un esclave africain présenté comme un héros tragique qui dénonce l'immoralité de ses ravisseurs. Lorsque La Place transforme l'homme diffamé qu'est l'esclave Oroonoko en héros respecté de ses maîtres, il offre une fin heureuse aux lecteurs. En effet, la conclusion de La Place nous révèle que le gouverneur de la colonie permet au prince de retourner dans son pays. De même, à son retour en Afrique, Oroonoko se réconcilie avec son grand-père et devient roi. En guise de remerciement, il fait renvoyer des cadeaux aux Blancs qui le gardaient prisonnier dans la colonie anglaise.

Il arriva, peu de temps après, un Navire Hollandois, qui allait à la Côte *Coramantien*, & qui avait touché à *Surinam*, pour faire de l'eau. Le Gouverneur tint parole à [Oronoko]. Il lui permit de s'embarquer, avec son épouse, son fils, & Aboan. [...] Oronoko, devenu souverain, avoit comblé le Hollandois, & son Equipage, de biens. Le Capitaine apportoit enfin, à Mylord, à Trefry, & à moi-même, dès présens dignes de la générosité d'un grand Roi. (Behn, 1745, partie II, pp. 167-168)

La Place boucle donc son récit avec un retour à la vie normale pour Oroonoko et Imoinda. Il s'agit donc d'un exemple pertinent de la traduction libre au XVIII^e siècle. Ainsi, La Place amplifie le texte pour développer l'intérêt de la trame narrative.

Ces modifications importantes sont justifiées par le discours de sympathie envers la tragédie du prince esclave, comme le constate McMurrin (2010) :

La Place, who was publishing translations from the 1740s to the 1780s, for it helps map the subtle shift in the effects of translators' freedoms by expanding the grammar of feeling. His especially unfaithful version of Aphra Behn's Oroonoko illustrates how translators' singular goal of interest tied amplification and omission to the milder feeling of sympathy. (p. 76)

Il semblerait qu'en permettant de faire survivre les personnages d'Oroonoko et d'Imoinda, La Place est conscient de diminuer l'impact émotif de la fin du récit. Il apporte donc une autre modification importante à la trame narrative pour compenser la perte de deux personnages principaux. Le personnage secondaire Jamoan, ami d'Oroonoko et d'Imoinda, est trouvé mourant enfermé dans un cachot chez lui. Malgré les efforts d'Oroonoko, de la narratrice et d'autres personnages secondaires, Jamoan meurt dans les jours qui suivent. La perte de ce personnage secondaire compense partiellement pour la tragédie supprimée par le traducteur.

3.4.2 Stratégies de traduction non révélées

Au terme d'une analyse textuelle comparative entre l'original et la première traduction de La Place, j'ai cerné quatre (4) stratégies de traductions principales non révélées dans la préface d'*Oronoko* (1745). Les stratégies les plus flagrantes sont : 1) la sexualisation de l'amour pur; 2) l'omission et le raccourcissement importants des passages descriptifs et émotifs; 3) la dramatisation du texte; et 4) les interventions idéologiques du narrateur.

La première stratégie non révélée, la sexualisation de l'amour pur, s'applique à la relation amoureuse entre Imoinda et le prince Oroonoko. Le contraste entre l'original et la traduction est évident, car La Place intègre des références sexuelles explicites qui sont absentes du texte de Behn. Dans l'extrait suivant, Behn décrit l'amour pur qui se développe entre Oroonoko et Imoinda :

the Awfulness²¹ wherewith she receiv'd him, and the Sweetness of her Words and Behaviours while he stay'd, **gain'd a perfect Conquest over his fierce Heart, and made him feel, the Victor cou'd be subdu'd.** So that having made his first Compliments, and presented her an hundred and fifty Slaves in Fetters, **he told her with his Eyes, that he was not insensible of her Charms [...]** (Lipking, 1997, pp. 14-15)

Dans sa traduction, La Place présente la description chaste de Behn, mais rajoute une image explicite de l'érection :

L'aimable modestie, avec laquelle elle le reçut; la douce mélancolie de ses regards, exprimant, à la fois, les regrets de la mort de son pere, & la consolation qu'elle ressentoit de la reconnoissance d'Oronoko, acheverent bien-tôt la victoire d'Imoinda, **& firent sentir au Prince des mouvemens, qu'il n'avoit pas encore connus!** Il fit alors tomber, aux pieds de cette fille; cent cinquante Esclaves enchainés, & la rendit maîtresse de leur fort. (Behn, 1745, p. 22)

Alors que Behn présente un prince au cœur pur et vertueux, La Place n'hésite pas à intégrer un discours libertin dans sa traduction. Pour l'extrait suivant de Behn : « and as he knew no Vice, his Flame aim'd at nothing but Honour » (p. 15), La Place traduit en mentionnant la difficulté qu'ont les hommes à retenir leurs élans de passion, ce qui n'est jamais mentionné dans le

²¹Lipking (1997) propose le terme « reverence » (révérence ou vénération) pour faire comprendre l'usage de ce mot à l'époque.

discours vertueux sur le prince. Ainsi, La Place écrit : « quand même la violence de sa passion eût voulu l'emporter à quelque transport indiscret » (Behn, 1745, p. 24).

La deuxième stratégie non révélée, soit l'omission et le raccourcissement important des passages descriptifs et émotifs, est employée tout au long du récit dans la traduction de La Place. Dans l'original, les émotions et les discours des personnages sont souvent étirés pour montrer l'ampleur de leurs réactions à certains événements difficiles. Oroonoko sait que son amante, Imoinda, a été obligée d'épouser le roi âgé, ce qui le rend terriblement malheureux. Ainsi, lorsqu'il voit sa belle dans le harem du roi, il est pris d'un élan de rage. Behn décrit la scène ainsi : « What Rage! What wild Frenzies seiz'd his Heart! Which forcing to keep within Bounds, and to suffer without Noise, it became the more insupportable, and vent his Soul with the thousand Pains » (p. 20). À l'opposé, La Place privilégie une traduction succincte : « Il prévient son malheur! Il en frémit! » (Behn, 1745, p. 45). Il s'assure ainsi que la trame narrative garde un rythme rapide, ce qui a pour effet de ne pas décourager les lecteurs avec des passages répétitifs, comme cela peut se produire à la lecture de l'original.

Ce type de raccourcissement se fait sentir en particulier lorsqu'il y a des passages descriptifs dans l'original. Le raccourcissement le plus caricatural implique un passage où le traducteur s'adresse directement au lecteur du récit. En effet, alors que Behn plonge dans la description du paysage de la colonie au début du récit, La Place se permet de justifier la longueur des passages descriptifs à venir dans le texte. Il écrit : « Ceux qui seront impatients d'entrer, de plein vol, dans le détail des aventures d'Oroonoko, n'auront que la peine de passer quelques pages » (p. 3). Les lecteurs se sentent ainsi libres de sauter les passages à caractère descriptifs qui puisent leurs origines dans le style du récit de voyage. Ce type de remarque est plutôt unique dans le texte, mais La Place semble raccourcir les passages décrivant l'impressionnante faune et flore de Suriname, de même que ceux qui relatent les apparences physiques des peuples indigènes qui y habitent.

La troisième stratégie non révélée dans la traduction de La Place est la dramatisation du texte. Il s'agit en fait de la substitution et de l'intégration d'éléments de l'adaptation théâtrale de Thomas Southerne (1695). À l'opposé de l'original, dans la pièce de théâtre et la traduction, Imoinda est blanche et d'origine européenne. Cette différence d'origine est intégrée à l'histoire avec l'explication que la belle Imoinda n'a que quelques mois au moment où elle arrive au Coramantien avec son père, le général de l'armée qui enseigne l'art de la

guerre au brave Oronoko (Behn, 1745, p. 20). Puisqu'Imoinda est blanche, La Place doit éliminer le discours qui porte sur sa beauté noire pour ne pas confondre les lecteurs. Ainsi, les descriptions d'Imoinda comme une vénus noire (« *Black Venus* ») et une reine de la nuit (« *Fair Queen of the Night* ») disparaissent dans la traduction française. La dramatisation du récit peut servir la même fonction dans la culture réceptrice française que celle de l'adaptation théâtrale pour la culture réceptrice anglaise. Spencer (2000) résume l'un des grands changements opérés par le dramaturge anglais : « Southerne's dramatic adaptation of *Oroonoko* was not designed to make a slaving nation uncomfortable. Southerne's hero actually defends the Europeans for the very reason that Behn condemns them, because they have purchased their slaves » (p. 232). Ainsi, les transformations textuelles opérées par La Place peuvent indiquer que la traduction vise un rapprochement des valeurs des Français de l'époque quant à leur position sur l'esclavage.

La dernière stratégie de traduction non révélée que je souhaite signaler a trait aux interventions idéologiques du narrateur. En effet, La Place se permet d'ajouter des passages complètement nouveaux dans sa traduction qui ont pour effet de rapprocher le récit de la littérature française de l'époque avec l'intégration de formules littéraires populaires. Dans un passage qui rappelle les *Maximes* de La Rochefoucauld (1665) ou *Les Caractères* de La Bruyère (1690), La Place écrit : « C'étoit une des maximes favorites, d'Oronoko, *qu'un homme d'esprit, est moins communément malhonnête homme, qu'un ignorant*. Mais ce pauvre Prince, n'avoit pas vécu en Europe! » (Behn, 1745, partie II, p. 5). La Place se permet ainsi d'insérer un clin d'œil aux critiques sociales, ce qui a pour effet de rapprocher le texte des lecteurs français du XVIII^e siècle. Par ailleurs, comme le note Cobb (1928), « [u]n autre changement, imputable seulement à sa sympathie pour les Anglais, est celui apporté à la nationalité du traître capitaine de vaisseau, Anglais chez Mrs Behn, Espagnol chez La Place » (p. 75).

Conclusion

Nous avons voulu situer Pierre-Antoine de La Place par rapport à ses contemporains, et dans le discours sur la traduction en France au XVIII^e siècle. En effet, par le biais de cette analyse de traduction, nous avons établi que les stratégies de traduction qu'il emploie aident le

texte de Behn à faire leur place dans la culture française. Nous pouvons ainsi affirmer que le mélange de familiarité et d'étrangeté, garanti par l'« imitation », fait le succès de la traduction de La Place. Cette réussite lui a assuré une place importante dans les contextes littéraire, culturel et idéologique de la France du XVIII^e siècle. En effet, l'histoire du prince africain apparaît dans les *Confessions* de Rousseau (1765) et dans le *Candide* de Voltaire (1759), entre autres²². La version française de l'histoire est donc aussi importante pour la culture française que le texte de Behn ne l'est pour la culture anglaise. Chaque version de l'histoire du prince inspire un foisonnement des discours culturels, idéologiques et philosophiques dans son pays respectif. Enfin, les traductions et retraductions d'*Oroonoko* soulèvent des questions traductologiques qu'il reste à étudier. Pensons notamment à la question de l'écart de près de 200 ans entre la dernière édition de La Place et celle de Dhuicq.

En plus de la question de l'écart temporel, il faut relever les différences entre les éditions d'*Oroonoko* qu'a publiées La Place. Dans le contexte de ce projet de recherche, il n'a pas été possible de s'attarder à chacune de ces traductions. Toutefois, de brèves analyses comparatives ont révélé des modifications notables à la trame narrative qui affectent la structure et l'impact de certains éléments du texte. Le plus grand changement à travers les éditions est sans doute l'ajout, en 1769, de gravures par Antoine Borel. Ces illustrations éclairent l'univers narratif en guidant le lecteur dans son interprétation du monde décrit par Behn et réimaginé par La Place.

Ce projet a cependant permis de conclure que les pratiques traductives employées par La Place s'inscrivent dans une tendance traductologique généralisée où les traducteurs français du XVIII^e siècle adaptent le contenu des textes fictifs à leurs préférences nationales. Par les stratégies de traduction qu'il a employées pour rédiger sa traduction, La Place se positionne

²² Seeber (1936) écrit à ce sujet : « Rousseau relates in his *Confessions* that when Mme de Boufflers sought his opinion of her tragedy, *L'Esclave généreux*, he told her frankly that her play “avoit un très grand rapport à une pièce angloise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*.” This Mme Boufflers firmly denied » (pp. 955-956). Dans une note de bas de page, Seeber interprète la référence au fait que la pièce était « assez peu connue » selon Rousseau. Il note : « Rousseau probably meant that Southerne's play was little known in France. The present rarity of Du Bocage's translation substantiates this interpretation » (1936, p. 956, note 12). Pour la référence originale, voir J.-J. Rousseau et J. Bry, 1856, p. 40.

effectivement dans le discours sur la traduction et l'imitation de son époque. En traduisant *Oroonoko*, La Place censure notamment les instances graphiques de torture et de barbarie. Les aménagements qu'il fait pour le public français explique également le raccourcissement, voire l'omission complète des passages descriptifs, qui sont alors jugés comme des digressions de la trame narrative. Comme il a été démontré dans ce chapitre au moyen d'exemples de traductions des contemporains de La Place, ces pratiques de traduction étaient habituelles à cette époque. Ainsi, par le type de modifications réalisées dans le texte, il est possible de conclure que les pratiques de La Place s'inscrivent parfaitement dans les pratiques courantes de son époque. Il est probable que les efforts de La Place pour adapter le contenu d'*Oroonoko* aux préférences nationales des Français du XVIII^e siècle aient contribué à faire de cette traduction un succès fulgurant. Il se peut donc que cette volonté de naturalisation soit à l'origine du succès de sa traduction.

Chapitre 4 : Bernard Dhuicq, réhabilitateur d'*Oroonoko*

Nombreuses, en effet, sont les œuvres oubliées qui ont connu une très large diffusion, alors que d'autres qui nous apparaissent aujourd'hui comme des références essentielles sont passées pratiquement inaperçues des contemporains.

(Chevrel, D'hulst et Lombez, 2012, p. 13)

4.1 Bernard Dhuicq et la réhabilitation d'Aphra Behn en France

4.1.1 Le parcours professionnel de Dhuicq

Né en 1956, Bernard Dhuicq a été maître de conférences honoraire à l'Université Paris III Sorbonne Nouvelle. Célèbre angliciste, il a été le premier à faire valoir l'importance de l'œuvre d'Aphra Behn en France au XX^e siècle, notamment avec sa thèse de doctorat intitulée *Aphra Behn (1640-1689) : transgression, tradition*. Jusqu'à sa mort en juin 2013, Dhuicq a œuvré pour que les écrits de Behn gagnent leur place au cœur de la culture littéraire de la France. Il a traduit plusieurs de ses textes, dont des nouvelles, des pièces de théâtre et des poèmes. Il a malheureusement été impossible de rejoindre Bernard Dhuicq lors de la préparation de cette étude.

Le 9 novembre 2013, l'Université Paris III a organisé une journée d'étude en honneur de Dhuicq et de sa contribution à la culture littéraire française. La même journée, il y a eu la première d'une nouvelle adaptation théâtrale d'*Oroonoko* qui mettait en scène la traduction de Bernard Dhuicq. Intitulée « Oroonoko le prince esclave » et montée par la directrice artistique Aline César, cette représentation a été jouée par la Compagnie asphalte. Cet hommage à Dhuicq a permis de mettre en lumière la contribution de l'angliciste à la culture française par l'importation des œuvres d'Aphra Behn en traduction. D'ailleurs, l'adaptation de sa traduction en pièce de théâtre démontre clairement que ses travaux continuent de porter leurs fruits, et que la sphère culturelle française profite, même au XXI^e siècle, des écrits de l'auteure. Une des plus récentes éditions d'*Oroonoko* en traduction française fait d'ailleurs l'éloge de Dhuicq et précise son niveau d'expertise quant aux œuvres d'Aphra Behn.

Bien avant que les mots *auteure* et *écrivaine* ne fassent leur entrée dans le vocabulaire universitaire, Bernard Dhuicq célébrait la vie et l'œuvre d'Aphra Behn, dont il est resté l'un des historiographes les plus fidèles et les plus respectés dans le monde. Moins connu comme traducteur, il fut cependant l'un des pionniers en France de ce que l'on appelle aujourd'hui la traductologie. Personne n'était mieux qualifié que lui pour traduire les récits d'Aphra Behn, dont il livre ici le premier volume. (Behn et Dhuicq, 2008b, quatrième de couverture)

Ainsi, même après son décès, Bernard Dhuicq demeure l'expert dans l'analyse et la traduction des textes d'Aphra Behn.

4.1.2 Les publications de Dhuicq sur Aphra Behn

Il semblerait que la première publication de Dhuicq portant sur Aphra Behn soit un article paru en 1976 dans *La Femme en Angleterre et dans les colonies nord-américaines aux XVII^e et XVIII^e siècles* intitulé « Aphra Behn et le féminisme à la fin du XVII^e siècle ». Depuis, il a publié une série d'articles sur Behn et sa contribution à la littérature. Alors que certains de ses textes portent sur l'ambiguïté du genre d'*Oroonoko* et les différentes lectures qu'on peut en faire (Dhuicq, 1994), d'autres se concentrent plutôt sur les aspects politiques de l'œuvre de Behn et la contribution que fait l'auteur au genre nouveau du roman (Dhuicq, 1998). Dans *Vie, forme et lumières chez Aphra Behn* (Dhuicq, 1999), Dhuicq relate les thèmes centraux d'amour, de pouvoir et d'argent dans l'œuvre de Behn. De même, il y fait état de la variété des genres exploités par l'auteure pour enfin présenter son œuvre comme celle d'une moraliste éclairée. En 2000, Dhuicq publie un texte sur la rhétorique dans les textes de Behn. Il constate la contribution de l'œuvre de Behn par rapport à l'écriture pour les femmes et les auteurs en général en raison de son style personnel où elle intègre des références à sa personne et écrit au « je ». Chacun des articles de Dhuicq présente une brève biographie de Behn dans son contexte historique, culturel et politique, ce qui démontre l'effort constant de Dhuicq pour faire connaître cette femme auteur dans la communauté littéraire française.

4.1.3 Les différentes éditions françaises d'*Oroonoko*

Bernard Dhuicq a été le premier à publier une traduction française complète d'*Oroonoko* depuis la parution, en 1745, de l'imitation de Pierre Antoine de La Place. En effet, après les nombreuses rééditions des traductions de La Place, le récit du prince esclave

semble être tombé dans l'oubli. Dans le cadre de ce travail de recherche, il s'est avéré impossible de trouver des nouvelles éditions parues entre 1800 et 1989. De nombreuses références au texte sont visibles dans la littérature française du XVIII^e siècle, tel que démontré au chapitre 3, mais il n'y a pas d'autres versions du texte de Behn en langue française jusqu'à ce que Dhuicq publie sa retraduction en 1990. Plus tard, en 2008, Dhuicq publiera deux autres versions d'*Oroonoko*. L'une est une réédition de la traduction de La Place, avec une modernisation de l'orthographe et une retraduction de la fin du texte de Behn. La deuxième est une version révisée de la traduction de 1990 avec des modifications mineures présentant surtout des ajustements de formatage publié en format papier et électronique. Chaque version contribue à faire une place pour Behn dans la littérature française, et surtout, à offrir aux lecteurs d'aujourd'hui une version plus semblable à l'original que celle qu'avait laissée La Place. En ce sens, Dhuicq devient le réhabilitateur d'*Oroonoko* dans la culture française en montrant aux lecteurs francophones le discours historique, politique et social articulé dans le roman d'Aphra Behn, et qui avait disparu dans les versions de La Place.

4.2 Contexte de production : La traduction littéraire en France à la fin du XX^e siècle et au début du XXI^e siècle

4.2.1 Traduire la littérature en France

Les traductions et retraductions modernes d'*Oroonoko* sont le produit de l'industrie de la traduction de la fin du XX^e siècle. Pour comprendre comment les versions modernes d'*Oroonoko* ont été réalisées, il faut voir dans quel marché elles s'inscrivent. Selon Gisèle Sapiro (2008b), le marché de la traduction en France est divisé en deux pôles : « le premier est régi par le mode de production industriel et par la logique du profit économique, le second fonctionne selon des méthodes artisanales et obéit à des logiques intellectuelles avant tout » (p. 15). Les deux traductions d'*Oroonoko* que compose Dhuicq en 1990 et en 2008 se classent l'une dans la catégorie des méthodes artisanales, puis l'autre dans la logique du profit économique. Ainsi, celle de 1990 semble davantage artisanale puisqu'elle est réalisée dans le contexte intellectuel et que le tirage est limité. Par ailleurs, le livre de 1990 n'a jamais été réédité ni réimprimé par son éditeur. En effet, la première retraduction française d'*Oroonoko*,

réalisée par Dhuicq, est parue chez les Éditions Philippe Picquier en 1990 dans un recueil intitulé *La belle infidèle*. La maison d'édition a changé de vocation depuis la parution de ce recueil et se veut maintenant exclusivement l'éditeur de manuscrits en provenance de l'Asie. La mention suivante paraît dans la section « Contact » de leur site Web : « Nous nous attachons surtout à faire connaître les écrivains japonais, chinois, coréens, vietnamiens, indiens... C'est la raison d'être de notre maison d'édition, dont nous ne nous écartons que rarement ». Il n'est plus possible de se procurer une copie du recueil de Dhuicq auprès de cet éditeur, car la distribution de nouvelles copies de l'édition est arrêtée. La copie utilisée pour cette étude a été achetée en ligne, sur le site Abebooks.com qui se spécialise dans la vente de livres usagés et rares. Ces particularités éditoriales confirment le statut davantage artisanal de la traduction, car si elle avait eu une vocation à profit économique, la maison d'édition se serait sans doute chargée d'une réimpression ou d'une réédition.

On peut même dire que cette édition est artisanale, car elle s'inscrit dans la tradition traductionnelle française où les professeurs d'université sont souvent appelés à traduire dans un prolongement de leurs activités de recherche universitaires. En effet, la recherche universitaire soulève les manques à combler et vient, par la traduction, donner une visibilité aux textes restés jusque-là sans traduction française. Ayant déposé sa thèse doctorale sur Aphra Behn, Dhuicq a nul doute constaté l'absence de traductions « fidèles » des écrits de Behn, et a voulu rétablir le statut littéraire de Behn en France par la traduction des nouvelles présentes dans le recueil *La Belle infidèle*. Ceci ne signifie pas pour autant que toutes les traductions littéraires réalisées dans le contexte universitaire en France sont artisanales. Le classement de la traduction varie évidemment en fonction du niveau de prestige de la maison d'édition, et aussi du tirage et des efforts déployés lors de la mise en marché. Comme le précise Sapiro (2012), « les traductions littéraires constituent, en France, un domaine éditorial bien établi, défini au sein des catalogues des grands éditeurs généralistes par des collections spécifiques, et investi par de petites maisons pour lesquelles il est un moyen d'accumuler du capital symbolique » (p. 201). La notion de faire traduire des œuvres pour gagner du capital symbolique n'est pas nouvelle en France et elle fait l'objet d'autres études sur les relations entre les traducteurs et les éditeurs (voir Dragovic-Drouet dans Laplace, Lederer et Gile, 2009). À cet effet, Dragovic-Drouet (2009) note :

À l'instar des produits dans d'autres secteurs de l'« industrie culturelle », la valeur des ouvrages publiés est appelée à transcender les seuls intérêts marchands des éditeurs puisqu'au-delà des aspects économiques de l'activité de production et de divulgation des imprimés, les maisons d'édition contribuent à la construction d'un patrimoine culturel, en l'occurrence en publiant des traductions. (p. 11)

Ainsi, dans le cas des traductions de Dhuicq, les trois différents éditeurs ont vu l'importance d'ajouter les récits d'Aphra Behn à leur catalogue, sans doute pour accroître leur capital symbolique.

Certains éditeurs ont également cherché à faire des profits de la vente de la traduction de Dhuicq. En effet, l'édition de 2008 publiée chez les Éditions d'En Face semble davantage à profit économique, puisqu'elle n'apporte pas de nouveau contenu critique. Là où l'édition de 1990 se donnait la vocation de faire connaître l'audace de Behn pour qu'elle regagne son statut de « première romancière anglaise » (Behn, 1990, quatrième de couverture), celle des Éditions d'En Face (Behn, La Place, Dhuicq et Vergès, 2008a) fait plutôt l'éloge de la carrière de Bernard Dhuicq. La quatrième de couverture contient deux paragraphes qui peuvent être caractérisés de promotionnels. Le premier paragraphe, plutôt que décrire le récit ou la vie de son auteure, vante la carrière de Bernard Dhuicq. La notice est la suivante :

Bien avant que les mots *auteure* et *écrivaine* ne fassent leur entrée dans le vocabulaire universitaire, Bernard Dhuicq célébrait la vie et l'œuvre d'Aphra Behn, dont il est resté l'un des historiographes les plus fidèles et les plus respectés dans le monde. Moins connu comme traducteur, il fut cependant l'un des pionniers en France de ce qu'on appelle aujourd'hui la traductologie. Personne n'était mieux qualifié que lui pour traduire les récits d'Aphra Behn, dont il livre ici le premier volume. (Behn et Dhuicq, 2008b, quatrième de couverture)

La maison d'édition met ainsi le traducteur de l'avant, et signale qu'elle publie une nouvelle collection de ses traductions. De même, le livre est vendu en formats papier et électronique et l'éditeur en fait la promotion sur la quatrième de couverture avec une publicité pour la vente du livre sur laquelle il est inscrit « Ce livre est disponible chez votre libraire et sur www.editionsdenface.com » (Behn et Dhuicq, 2008b) dans un encadré rouge.

La première retraduction d'*Oroonoko* (1990) de Dhuicq a été réalisée dans une période de croissance des traductions littéraires, en particulier de l'anglais vers le français. En effet,

entre 1988 et 1990, le nombre de traductions littéraires double (Sapiro, 2008b, p. 148). Durant cette même période, les statistiques démontrent qu'environ 65 % des traductions littéraires d'œuvres étrangères ont l'anglais comme langue de départ (Sapiro, 2008b, p. 148). Sapiro (2008b) précise qu'« il faut [...] voir dans l'augmentation des traductions littéraires l'effet conjugué de la conjoncture mondiale d'intensification des échanges et de la mise en place de politiques d'aide à la traduction » (p. 148). L'augmentation des traductions littéraires est donc le résultat des circonstances culturelles à l'échelle internationale. Il a malheureusement été impossible d'obtenir des statistiques quant au nombre de copies de *La Belle infidèle* (1990) vendues en France et à l'étranger, notamment parce que depuis un certain temps, la maison d'édition Philippe Picquier a changé de vocation et publie maintenant des textes qui décrivent des scènes de l'Asie du Sud Est en français.

4.2.2 Financer et valoriser son travail : l'apport du CNL

Puisque l'édition de 1990 porte la mention, « Ce livre a été traduit avec le concours du centre national des lettres », il importe de consigner l'apport de cette institution à la production de cette traduction. En somme, le Centre national des lettres (CNL) apporte de l'aide sous toutes ses formes au domaine littéraire. Précisément, dans le Bulletin des Bibliothèques de France (ISSN 1292-8399), il est inscrit que le CNL aide : à la création littéraire, les auteurs, à l'animation et aux revues, à l'édition, à la lecture publique et à la diffusion du livre, à la traduction et participe à l'action sociale en faveur des auteurs. Dans le contexte de ce projet de recherche, l'aspect le plus intéressant est évidemment l'aide à la traduction. Le CNL reconnaît la valeur de la traduction pour l'importation de la culture littéraire en France, de même que l'importance de la traduction d'œuvres françaises vers d'autres langues. Le CNL fait état de quatre formules d'incitation à la traduction, soit : i) l'aide aux éditeurs pour frais de traduction; ii) l'aide aux traducteurs; iii) aide aux éditeurs pour frais de publication; iv) l'aide aux éditeurs pour la publication en langue étrangère d'ouvrages français. D'après l'Association des Traducteurs Littéraires de France (ATLF), à la suite de rencontres entre l'association et président du CNL, le CNL a augmenté le nombre et les montants de bourses aux traducteurs et éditeurs à partir de 1987, ce qui coïncide avec le moment où Dhuicq a traduit son recueil de nouvelles d'Aphra Behn pour les Éditions Philippe Picquier. Dhuicq a d'ailleurs obtenu une bourse de traduction pour la traduction du recueil *La Belle infidèle* (Behn, 1990). Le fait

d'obtenir une bourse est une attestation de la qualité et du calibre du projet, car chaque soumission fait l'objet d'une étude par un comité d'évaluation. Il est également important pour les traducteurs d'obtenir une bourse, puisque cela leur permet d'être mieux rémunérés pour leur travail.

4.3 Les retraductions françaises d'*Oroonoko*

4.3.1 Entrée dans le XX^e siècle : une retraduction qui se veut fidèle

En 1990, les Éditions Philippe Picquier publient un recueil intitulé *La Belle infidèle* qui comprend la première retraduction française d'*Oroonoko*. Le volume rassemble trois nouvelles de Behn, soit *Orounoko (Oroonoko)*, *La Belle infidèle (The Fair Jilt)* et *l'Histoire de la nonne (the Fair Vow-Breaker)*. La version originale anglaise utilisée pour la traduction est l'édition de Maureen Duffy intitulée *Oroonoko and Other Stories*, publiée chez Methuen à Londres en 1986. Une peinture de sir Peter Lely (1618-1680) intitulée *Elizabeth Murray Countess of Dysart, Duchess of Lauderdale, in her Youth* est reproduite en page couverture. Il est possible de déduire que cette retraduction se veut fidèle grâce au discours du traducteur et aux particularités de l'édition. En effet, Bernard Dhuicq, Diane de Margerie et l'éditeur utilisent certaines stratégies pour convaincre le lecteur qu'il s'agit d'une traduction fidèle. Étant donné les différents acteurs dans la réalisation de cette édition, il est impossible de déterminer qui est responsable des décisions éditoriales et des modifications au texte. Pour mener à bien cette analyse, il sera donc convenu que les stratégies sont employées par le traducteur. De même, je présenterai ici les stratégies de manière structurée, même si elles opèrent toutes en même temps pour former l'édition que le lecteur tient dans ses mains au moment de décider s'il la lira ou non, et de juger la qualité du texte lorsqu'il en termine la lecture.

La première stratégie employée dans cette édition est celle de la réhabilitation de Behn comme écrivaine majeure, réalisée au moyen de la présentation de textes peu connus en traduction française, et grâce au paratexte de l'édition. Ce recueil comprend une préface de Diane de Margerie dans laquelle elle présente Aphra Behn et rappelle les points saillants de sa biographie. Margerie résume également les thèmes et les images privilégiés par Behn dans son œuvre. Elle dresse des parallèles très vifs entre ce que Behn a écrit et ce qu'on s'imagine

qu'elle devait penser. À titre d'exemple, en parlant d'*Oroonoko* et des descriptions qu'en fait Behn, Margerie (Behn, 1990) écrit : « Son analyse des forces accrues d'Orounoko [...] trahit combien l'auteur se plaît à imaginer la volupté comblée du prince captif, s'incarne dans cet esclave qui désire se libérer de ses liens à travers l'amour et le pouvoir qui, de droit, lui reviennent » (p. 7). Sa préface indique au lecteur que Behn est encore d'actualité : la teneur philosophique de son œuvre fait d'elle un précurseur, car elle dénonce, entre autres, « le mariage forcé; la chair traitée comme objet de plaisir; la loi écrite par les hommes, remplie d'interdits et de tabous concernant l'éducation des filles » (Margerie dans Behn, 1990, p. 6).

Toujours avec le paratexte, Dhuicq ancre son discours analytique dans la notion de fidélité tout en critiquant La Place et son interprétation d'*Oroonoko*. Ainsi, dans une postface du traducteur à la fin du recueil, Dhuicq justifie les raisons pour lesquelles il est pertinent de traduire Behn au XX^e siècle. Il présente les particularités des écrits de Behn en remarquant l'usage d'une « langue qui lui est unique et une forme pseudo-fictive » (Dhuicq dans Behn, 1990, p. 220). Il légitime par ailleurs la structuration de la narration qu'a faite La Place dans sa traduction, lorsqu'il apparente le genre d'écriture de Behn à celui du « courant de conscience », ou *stream of consciousness*. Il s'agit d'ailleurs d'un clin d'œil évident au style d'écriture de Virginia Woolf. Ainsi, La Place aurait rétabli l'ordre logique de la narration dans son interprétation. En faisant référence au traducteur des précédentes éditions françaises d'*Oroonoko*, Dhuicq signale à ses lecteurs qu'il n'est pas le premier à offrir sa version du texte. D'après Berman (1995), cette démarche est nécessaire dans le cas d'une retraduction, car : « Un traducteur qui retraduit une œuvre déjà maintes fois traduite a avantage à connaître l'histoire de ses traductions, soit pour s'inscrire dans une lignée, soit pour s'inspirer de l'une des traductions de cette lignée, soit pour rompre avec cette lignée » (p. 61). Dhuicq se positionne ainsi comme un traducteur qui rompt avec la tradition de La Place en publiant une traduction davantage fidèle au texte. Cela n'empêche pas le traducteur de proposer des raisons d'être pour les modifications apportés par La Place. Il remarque : « La seconde caractéristique des récits d'Aphra Behn est leur forme pseudo-fictive. Ce qu'on croit être pure invention de l'auteur est fortement ancré dans la réalité. Ceci entraîne dès 1745 le traducteur français à modifier son original » (Dhuicq dans Behn, 1990, p. 220). Ce faisant, Dhuicq établit un rapport entre l'original et la première traduction tout en s'imposant auprès du lecteur comme

le véritable réhabilitateur de l'œuvre, car il dit traduire le texte avec la sensibilité historique et textuelle d'un spécialiste de l'auteur et de son époque.

La troisième stratégie, celle de mettre de l'avant une traduction « historiciste » par la transposition de termes d'époque selon les termes du récit de voyage des XVII^e et XVIII^e siècles, a ironiquement pour effet d'être infidèle au texte. Le recueil présente une orthographe modernisée destinée à faciliter la lecture, et qui simplifie la tâche de déchiffrer le sens pour les lecteurs contemporains. Par exemple, le titre de la nouvelle, « *Orounoko* », démontre que Dhuicq a choisi de modifier l'orthographe d'*Oroonoko*. Dans une note de bas de page de la postface du traducteur, il fait part de l'influence du récit de voyage d'Antoine Biet, curé de Senlis, publié en 1654, sur son processus traductif. Le récit de l'expédition, comprenant un dictionnaire galibi propose des transcriptions phonétiques des mots de la langue qu'aurait parlé le prince esclave. Dhuicq écrit ainsi : « Les transcriptions phonétiques indiquées par ce Français ont servi dans la présente traduction à transposer ce qu'Aphra Behn avait entendu en 1663 au Surinam et reproduit dans son *Oroonoko* en 1688. » (Behn, 1990, p. 220). Certes, les modifications du traducteur sont justifiées par sa démarche historiciste qui vise à inclure des éléments historiques de l'époque à laquelle l'original a été écrit, et donc ancrer sa traduction dans la temporalité historique appropriée. Cependant, l'orthographe est modernisée dans tout le texte, et cela ne tient pas aux transcriptions phonétiques du curé de Senlis. Pour qu'elle soit véritablement fidèle et historiciste, la traduction aurait dû être traduite en français de l'époque, ce qui empêcherait la vente et la popularisation du texte de Behn au XX^e siècle. Les contradictions inhérentes au discours de la fidélité de Dhuicq soulignent les problèmes d'éthique de la traduction transhistoriciste, car il faut parvenir à composer une traduction fidèle au texte et à son époque tout en s'assurant que le lecteur d'aujourd'hui puisse le comprendre. Il est également particulier que malgré la prétention de fidélité, ce recueil de traductions ne présente aucune mention de la modernisation de l'orthographe, ni de la ponctuation qui a été effectuée.

La dernière stratégie relevée est celle d'une lecture progressiste avec la mise en valeur des enjeux féministes et (post)coloniaux. Dans la postface du traducteur, Dhuicq fait état des contradictions que lègue Behn avec *Oroonoko*, tout en rappelant son apport dans l'avancement des droits des femmes :

Aphra Behn condamne les mauvais traitements infligés aux esclaves, mais ne condamne pas l'esclavage, qui fait partie de l'économie contemporaine; son engagement va plus loin lorsqu'elle défend les femmes et prouve par son propre exemple que la dépendance vis à vis de l'homme peut être surmontée. (Behn, 1990, pp. 222-223)

Ce faisant, il met en lumière les dimensions philosophique et historique des écrits de Behn, tout en rappelant aux lecteurs d'aujourd'hui qu'il faut toujours garder en tête l'écart temporel qui les sépare de la réalité de Behn. Ainsi, Dhuicq conclut sa postface en notant qu'« Aphra Behn se situe à la charnière de deux mondes dont les contradictions se reflètent dans son œuvre » (Behn, 1990, p. 223). Le discours de Dhuicq sur l'importance de la contribution de Behn à l'histoire, à la littérature et à la place des femmes dans la société lettrée, convenablement publié dans le contexte d'une retraduction plus fidèle au texte original, constitue un premier pas vers l'inscription de l'œuvre dans les préoccupations intellectuelles du monde universitaire des années 1980-1990. *Oroonoko* devient ainsi une sorte de récit parabolique rappelant que tous les hommes, même noirs, ont leur place dans la société et que tous les écrivains, même femmes, ont le droit de s'exprimer.

4.3.2 Avant Hollywood, il y avait La Place

Lorsque les Éditions La Bibliothèque republient la traduction de La Place en 2008 dans la collection « L'Écrivain Voyageur », ils expliquent l'originalité de l'œuvre de La Place et l'intérêt de la publication dans un avis de l'éditeur (voir *Avis de l'éditeur*, pp. 5-6). Ils notent : « [La Place] habille [...] le récit anglais à notre mode. Ce qui nous vaut une imitation fluide, imaginative, infidèle, plaisante qui nous renseigne sur ce goût français de cette seconde partie du XVIII^e » (Behn, 2008, pp. 5-6). L'éditeur présente ainsi son point de vue sur la traduction de La Place tout en rapprochant les pratiques de la traduction de la France du XVIII^e siècle à celles d'aujourd'hui. Par ailleurs, le discours sur la mode et le goût français fait allusion à la préface de La Place dans laquelle il prévient ses lecteurs qu'il a modifié le texte.

L'éditeur fait également un rapprochement entre les tendances actuelles d'Hollywood à adapter des textes littéraires et aux habitudes des traducteurs à l'époque de La Place : « Bien avant qu'Hollywood se permette de modifier les fins de ses cinéastes pour assouvir le Dieu Public, on s'y livra sous Louis XV comme le montrent ici les deux issues romanesques que nous avons précieusement conservées » (Behn et al., 2008, p. 6). Le lecteur s'attend ainsi à ce

que le texte de La Place soit considérablement différent de l'original. L'éditeur publie d'ailleurs la « Préface du traducteur » de La Place sous le nouveau titre de « Avertissement de La Place ». Le lecteur y apprend du traducteur que le texte n'a pas été traduit littéralement.

La republication de cet avertissement prend tout son sens dans les ajouts de Bernard Dhuicq à l'édition. En effet, la préface qui suit l'avis de l'éditeur décrit le texte original, une brève biographie de l'auteure et des remarques sur sa réception en Angleterre au XVII^e, en France au XVIII^e et dans les cinquante dernières années. Dhuicq critique la traduction de La Place pour mettre sa propre traduction en contexte. Le lecteur comprend qu'il lira deux interprétations différentes de la fin de l'histoire de Behn, car celle de La Place « est fort différente, très proche du sentimentalisme qui va régner dans le goût français où le drame bourgeois rivalise avec la tragédie larmoyante » (Behn et al., 2008, pp. 14-15). En effet, à la suite du texte de La Place, le lecteur trouve la traduction de Dhuicq avec l'intitulé « VOICI LA VRAIE FIN D'ORONOKO DANS LE ROMAN D'APHRA BEHN (*traduit par Bernard Dhuicq*) » (Behn et al., 2008, p. 171). Le lecteur se heurte ainsi à une des limites de l'effort de conscience transhistoriciste de l'éditeur et du traducteur, ceux qui ont mis en scène la pertinence de la publication. Il s'agit effectivement d'une omission importante, lorsque le lecteur n'est pas informé du fait que la traduction de Dhuicq est elle aussi adaptée. En effet, Dhuicq modernise les structures de phrases. Le tableau suivant présente un exemple tiré de la fin du récit. Pour être fidèle à une démarche davantage éthique et transhistoriciste, le livre doit indiquer au lecteur qu'il lit deux interprétations de l'original.

Tableau 2 : Extrait de l'original et de la traduction de Dhuicq

Behn (Behn, 1997 [1688], p. 64)	Dhuicq (Behn et al., 2008a, pp. 179-180)
<p>He came up to <i>Parham</i>, and forcibly took <i>Caesar</i>, and had him carried to the same Post where he was Whip'd; and causing him to be ty'd to it, and a great Fire made before him, he told him, he shou'd Dye like a Dog, as he was. <i>Caesar</i> replied, this was the first piece of Bravery that ever <i>Banister</i> did; and he never spoke Sense till he pronounc'd that Word; and, if he wou'd keep it, he wou'd declare, in the other World, that he was the only Man, of all the Whites, that ever he heard speak Truth. And turning to the Men that bound him, he said, <i>My Friends, am I to Dye, or to be Whip'd?</i> And the cry'd, <i>Whip'd! no; you shall not escape so well:</i> And then he replied, smiling, <i>A Blessing on thee;</i> and assur'd them, they need not tye him, for he wou'd stand fixt, like a Rock; and indure Death so as shou'd encourage them to Dye. <i>But if you Whip me,</i> said he, <i>be sure you tye me fast.</i></p>	<p>Banister se présenta à Parham-House, se saisit par la force de César, et le fit porter au même poteau où il avait été fouetté. Après l'y avoir fait attacher, et avoir fait allumer un grand feu devant lui, il lui déclara qu'il allait mourir comme le chien qu'il était. César lui répliqua que c'était là le premier acte de bravoure que Banister eût jamais accompli, et qu'il n'avait jamais parlé de façon aussi sensée avant de prononcer ces dernières paroles ; et, s'il s'y tenait, César déclarerait dans l'autre monde que c'était lui le seul de tous les Blancs qu'il eût jamais entendu dire la vérité. Se tournant vers les hommes qui l'avaient attaché, il leur dit : « Mes amis, dois-je mourir ou être fouetté ? » Ils lui crièrent : « Fouetté ? Non, tu ne t'en tireras pas à aussi bon compte ! » Il répliqua alors en souriant : « Je te bénis. » Il les assura qu'ils n'avaient pas besoin de l'attacher, car il resterait immobile comme un roc et supporterait la mort de telle manière qu'il leur ôterait la peur de mourir. « Mais si vous me fouettez, dit-il, assurez-vous de bien m'attacher. »</p>

Cet extrait permet de souligner les nombreuses modifications apportées par Dhuicq pour ce qui est de la ponctuation. Par exemple, les passages en italique de l'original qui servaient à identifier le dialogue sont mis entre guillemets dans la traduction française pour mieux cerner le discours des personnages. Dans la traduction, le dialogue demeure dans le texte, mais la ponctuation est modernisée avec l'usage des guillemets. Le tableau suivant fait état des différents marqueurs de ponctuation dans chacun des extraits.

Tableau 3 : Bilan de la ponctuation dans l'extrait

Marqueur\Auteur	Behn (1997 [1688])	Dhuicq (Behn et al., 2008a)
Virgules	25	13
Guillemets (paires)	0	4
Deux points	1	3
Points-virgules	6	1
Points	4	5
Points d'interrogation	1	2
Points d'exclamation	1	1
Total	38	28
Total des marqueurs de fin de phrase	12	9

Il est important de signaler qu'à l'époque de Behn, il n'y avait pas de distinction claire entre le point final et le point-virgule. C'est pour cela que dans le tableau, les points-virgules, les points, les points d'interrogation et les points d'exclamation sont comptabilisés comme marqueurs de fin de phrase. Avec ce tableau, il est possible de voir dans quelle mesure le texte est restructuré pour que les longues phrases de l'original deviennent plus faciles à lire. Dhuicq retravaille effectivement la narration pour qu'elle présente une suite d'idées logiques pour le lecteur du XXI^e siècle, et que les péripéties se défilent dans des phrases concises. Voici, à titre d'exemple, un extrait de la « vraie fin d'*Oroonoko* » traduit par Dhuicq (Behn, et al., 2008a). Il s'agit de description de l'état du prince Oroonoko après qu'il ait tué Imoinda, ce que les deux amoureux ont convenus ensemble.

Tableau 4 : Extrait de la « vraie fin d’*Oroonoko* » en traduction

Behn (Behn, 1997 [1688], p. 61)	Dhuicq (Behn et al., 2008a, pp. 172-173)
<p>He remain’d in this deploring Condition for two Days, and never rose from the Ground where he had made his sad Sacrifice; at last, rousing from her side, and accusing himself with living too long, now <i>Imoinda</i> was dead; and that the Deaths of those barbarous Enemies were deferr’d too long, he resolv’d now to finish the great Work; but offering to rise, he found his Strength so decay’d, that he reel’d to and fro, like Boughs assail’d by contrary Winds; so that he was forced to lye down again, and try to summons all his Courage to his Aid; [...]</p>	<p>Il demeura dans cet état déplorable pendant deux jours et ne se leva pas de l’endroit où il avait accompli son triste sacrifice; il se souleva à demi, et s’accusant d’avoir trop longtemps survécu à <i>Imoinda</i>, et d’avoir trop tardé à tuer ces ennemis barbares, il résolut alors d’en finir avec son grand œuvre. Mais lorsqu’il voulut se mettre debout, il découvrit que ses forces étaient si affaiblies qu’il vacilla d’avant en arrière, comme des branches battues par des vents contraires; il fut contraint de s’étendre à nouveau, et d’appeler à son aide tout son courage.</p>

On voit dans cet exemple que les idées sont rassemblées dans des phrases concises, ce qui facilite la lecture. Ainsi, même si la traduction se veut fidèle, le traducteur semble avoir pour objectif de plaire au lectorat contemporain, ou du moins, de rendre le texte plus accessible pour ce dernier. Pour plus d’exemples, la fin de l’original, ainsi que les traductions de La Place et de Dhuicq, telles qu’elles apparaissent dans cette édition de 2008, sont présentées en annexe. Tout comme l’exemple présenté ci-dessus, ces extraits démontrent la modernisation du texte qui a lieu dans la retraduction de Dhuicq.

À la toute fin de l’édition de 2008(A), une postface de François Vergès explique la riche culture littéraire qu’a engendrée la traduction française de La Place, mettant en valeur l’intérêt de lire la traduction du XVIII^e siècle aujourd’hui. Vergès publie elle aussi la célèbre citation de Virginia Woolf en épigraphe pour rappeler aux lecteurs et en particulier aux lectrices, que même s’ils ne connaissent pas Aphra Behn, ils lui sont redevables. Vergès considère qu’*Oroonoko* est le premier roman du genre littéraire politique, puisqu’il expose les « contradictions profondes de l’esclavage » (Behn et al., 2008, p. 188) de l’Europe. Elle retrace également l’histoire de la réception de l’œuvre originale jusqu’à la republication de cette traduction de La Place. Elle propose aux lecteurs une raison de plus pour lire ce roman de

Behn au XXI^e siècle, soit pour « mieux comprendre l'histoire troublée et troublante des relations entre l'Europe et l'Afrique » (Vergès dans Behn et al., 2008, p. 191). Vergès conclut en nommant *Oroonoko* « une archive d'un monde disparu, une curiosité du XVII^e siècle » (Behn et al., 2008, pp. 202-203), et en rappelant que l'histoire du prince esclave renvoie encore à des réalités marquantes de notre siècle.

Cette édition s'avère ainsi difficilement catégorisable : est-ce une réédition d'une traduction existante ou une retraduction? Pym (1998) a pourtant explicité la distinction importante entre réédition et retraduction. « Whereas re-edition would tend to reinforce the validity of the previous translation, retranslation strongly challenges that validity, introducing a marked negativity into the relationship at the same time as it affirms the desire to bring a particular text closer » (Pym, 1998, p. 83). Les Éditions La Bibliothèque, dans leur amalgame particulier de textes, sont parvenus à la fois à renforcer la validité de la version de La Place en la remettant dans son contexte historique propre, et à remettre en question toute l'interprétation de La Place en l'opposant à la *vraie* fin du récit de Behn. Il s'agit donc à la fois d'une réédition et d'une retraduction.

Les questions que soulève cette édition d'*Oroonoko* confirme ici encore la pertinence de l'approche transhistoriciste proposée par Nouss (2007; 2009), car il est impossible de considérer le travail de Dhucq sans considérer les traductions de La Place. L'édition de La Bibliothèque (Behn et al., 2008) republie la traduction de La Place de 1788 et y rajoute un extrait de la traduction plus semblable à l'original réalisée par Dhucq. Nouss (2007) apporte des précisions théoriques qui éclairent les objectifs de la présente édition :

« l'auteur étant déjà intégré dans l'horizon culturel du lectorat, [l]a réception [de la retraduction] prend en charge cette connaissance initiale et les transformations advenues depuis sa compréhension. D'où la pratique d'intégration de traductions antérieures, éventuellement révisées, dans de nouveaux projets de traduction. Si l'historicité d'une traduction est encore activement signifiante, elle se prolongera dans celle d'une nouvelle traduction et chacune trouvera profit à se refléter dans l'autre. » (Nouss, 2007, p. 149).

Pierre-Antoine de La Place n'était pas nécessairement connu au moment où les Éditions La Bibliothèque choisissent de publier une réédition de sa traduction. Néanmoins, les ajouts paratextuels de cette publication ont servi à rétablir son rôle en tant que traducteur ancré dans

son époque, et à prouver que sa version d'*Oroonoko* est encore « activement signifiante » (Nouss, 2007). Ainsi, comme le signale Nouss (2007), la traduction de La Place donne l'occasion à Dhuicq de faire valoir la pertinence de sa traduction fidèle et celle de ses écrits scientifiques sur l'œuvre de Behn.

4.3.3 Virage technologique : *Oroonoko* en livre électronique

L'édition la plus récente de la traduction française de Dhuicq est parue en 2008 chez les Éditions d'En Face. Même s'il est possible de se procurer le livre en format papier, il est principalement vendu comme livre électronique. Dans la version électronique, on indique un code ISBN pour l'édition « originale » en format papier, ainsi qu'un code différent pour la première édition pour Kindle, ce qui signale que la version papier est parue avant la version électronique. La maison d'édition affiche aussi son site Internet (www.editionsdenface.com), sur lequel on peut acheter des livres électroniques (*Ebooks*), des livres d'érudition ou de littérature. Les Éditions d'En Face précisent l'origine des livres électroniques avec la mention suivante : « Tous nos titres récents, qu'ils soient adaptés d'une édition imprimée ou livrés directement sous forme numérique, sont disponibles au format "ebook" (liseuses epub et mobi, dont Kindle) » (Éditions d'En Face, 2014).

Dans le paratexte de l'édition, la page titre indique que l'auteure est Aphra Behn, et que le volume comprend des « RÉCITS TRADUITS PAR BERNARD DHUICQ ». Sous une illustration de Behn par Sir Peter Lely, on aperçoit le titre : « OROUNOKO L'ESCLAVE ROYAL UNE HISTOIRE VÉRIDIQUE ». La notice qui annonce les récits traduits par Dhuicq semble peu adaptée, puisqu'*Oroonoko* n'est qu'un seul récit. Il s'avère toutefois que les Éditions d'En Face publient actuellement divers textes et récits d'Aphra Behn, qui incluent présentement trois volumes distincts. D'après le site Web de la maison d'édition, le premier de la collection est *The Rover : L'Écumeur*, traduit par Christine Dejoux et préfacé par Dhuicq. Le deuxième, *Orounoko l'esclave royal*, et finalement, *La Belle infidèle, ou les Amours de Miranda et du prince Tarquin*, tous deux traduits par Dhuicq. Cette maison d'édition publie également des actes de colloques dans lesquels Dhuicq et ses collègues, dont Mary Ann O'Donnell et Annamaria Lamarra, présentent leur recherche sur Behn.

Les diverses indications de la maison d'édition portent à croire qu'il y a un manque de rigueur dans les publications. En effet, à l'inverse du site Web des Éditions d'En Face, qui indique que la traduction d'*Oroonoko* est le deuxième volume de la collection, la quatrième de couverture de l'*Orounoko l'esclave royal* (2008b) affirme que « Personne n'était mieux qualifié que [Dhuicq] pour traduire les récits d'Aphra Behn, dont il livre ici le **premier volume** » (quatrième de couverture, je souligne). Il devient alors difficile de confirmer dans quel ordre la maison d'édition veut faire paraître les volumes de sa collection sur Aphra Behn. Une autre inexactitude qui me permet de désigner cette traduction comme une publication régie « par la logique du profit économique » (Sapiro, 2008b, p. 15) est la faute de frappe dans le titre de l'original de Behn sur la quatrième de couverture. On y trouve la phrase suivante : « **Orenooko** [sic], or, *The Royal Slave. A True History* (1688) est en quelque sorte le testament d'Aphra Behn » (Behn et Dhuicq, 2008b, quatrième de couverture, je souligne). Par ailleurs, même si les erreurs d'impression sont attribuables à l'imprimeur « Reich, Paris », l'édition que j'ai obtenue présente une irrégularité considérable qui diminue la valeur scientifique de l'œuvre. Le livre présente des pages imprimées à l'endroit jusqu'à la page 126. À partir de la page 127, il faut tourner le livre à l'envers pour continuer la lecture du texte. Ces exemples démontrent à quel point la présentation de l'œuvre est un marqueur de l'absence de rigueur scientifique, et donc un témoin de la vocation de l'œuvre.

Ceci n'a aucun lien avec la rigueur de Dhuicq comme traducteur et spécialiste de Behn. L'édition comprend une note du traducteur signée « B. D. » qui est sans faute, et qui apporte des précisions importantes quant à la nature de l'œuvre et à l'interprétation qu'en fait le traducteur. Une brève mise en contexte précède un extrait de l'épître au vicomte Maitland présent dans l'original de Behn. Ces éléments ajoutent du poids au texte, car le lecteur peut ainsi se plonger dans le monde de Behn et comprendre pourquoi elle écrit un tel récit. Dhuicq fait ensuite allusion aux particularités de l'écriture de Behn, reprenant un long passage de la postface du traducteur qu'il avait écrit pour l'édition de 1990 (voir Behn et Dhuicq, 2008b, p. 6 et Behn, 1990, p. 220). Dhuicq apporte également des précisions quant à sa modification de l'orthographe du nom du héros. La note du traducteur de cette édition reprend d'ailleurs certains propos énoncés dans la postface de l'édition de 1990 en note de bas page (Behn, 1990, p. 200, note 2). À la différence de la notice de 1990, celle-ci modifie la date de publication du

récit d'Antoine Biet à 1654. Puis, Dhuicq rajoute, « Notre transcription du nom du héros procède naturellement de ce principe » (Behn et Dhuicq, 2008b, p. 6). Il fait ici référence à son usage des transcriptions phonétiques du dictionnaire galibi d'Antoine Biet pour le choix de l'orthographe du nom d'Oroonoko. Enfin, Dhuicq dédie sa traduction à la mémoire d'Alexandre Beaujour, un ami martiniquais qui « projetait d'écrire [...] une tragédie avec chœurs à la grecque afin de rendre hommage à [Oroonoko] » (Behn et Dhuicq, 2008b, p. 6).

Le deuxième paragraphe de la quatrième de couverture comprend le discours promotionnel sur Aphra Behn et son récit malgré l'erreur orthographique dans titre de l'original anglais (« *Orenooko* » [Behn, 2008B, quatrième de couverture]). Là où l'édition de 1990 faisait l'éloge de la carrière, des voyages et des écrits de Behn, celle de 2008 (Behn et Dhuicq, 2008b) vise plutôt à ancrer le récit de Behn dans la réalité.

Orenooko [sic], or, The Royal Slave. A True History (1688) est en quelque sorte le testament d'Aphra Behn. Écrit d'une traite, publié quelques mois avant sa mort, ce récit n'a rien d'un roman. C'est l'histoire d'un homme noir qui a réellement existé, que la narratrice a personnellement connu, et dont la vie exemplifie les valeurs qu'elle a toujours admirées. C'est aussi une fable sur l'égocentrisme [sic] et l'autosatisfaction d'une classe issue de la Révolution anglaise qui s'appuiera sur l'esclavage pour fonder son pouvoir financier, colonial et politique jusqu'en 1847. (Behn e Dhuicq, 2008b, quatrième de couverture)

En effet, la quatrième de couverture glorifie l'original de Behn en le déclarant son « testament ». On y lit : « Écrit d'une traite, publié quelques mois avant sa mort, ce récit n'a rien d'un roman. C'est l'histoire d'un homme noir qui a réellement existé, que la narratrice a personnellement connu, et dont la vie exemplifie les valeurs qu'elle a toujours admirées » (Behn et Dhuicq, 2008b). Au début du XXI^e siècle, nous sommes clairement loin des débats portant sur les contradictions de fiction et de vérité du genre romanesque. Comme le note Sapiro (2008b), « La hiérarchie des genres varie entre les périodes et les cultures et peut contribuer à faire changer un texte de statut entre une culture et l'autre ou d'une époque à l'autre » (p. 204). Le roman a fait ses preuves depuis le XVIII^e siècle, et il n'est plus nécessaire aujourd'hui de légitimer le genre du texte. Il s'agit plutôt aujourd'hui de faire le pont entre la réalité que présente Behn dans *Oroonoko*, et celle des lecteurs modernes en ancrant le récit dans la réalité historique de l'esclavage qui a tant évolué depuis 1688. La

présente édition ancre également *Oroonoko* dans un discours postcolonial, preuve que les publications récentes dans le domaine universitaire influencent la manière dont l'éditeur fait la promotion de l'œuvre, et la manière dont ce dernier s'attend à ce l'œuvre soit reçue. Le résumé de l'œuvre sur la quatrième de couverture conclut avec la mention suivante : « C'est aussi une fable sur l'égoïsme et l'autosatisfaction d'une classe issue de la Révolution anglaise qui s'appuiera sur l'esclavage pour fonder son pouvoir financier colonial et politique jusqu'en 1847 » (Behn et Dhuicq, 2008b). Pour la première fois dans une édition française d'*Oroonoko*, le paratexte établit une connexion claire entre l'histoire de l'esclavage de la France et de l'Angleterre.

Conclusion

Il a été démontré ici que le projet de traduction de Dhuicq était de réhabiliter l'œuvre d'Aphra Behn. Certes, avec ses nombreuses publications scientifiques sur Behn, Dhuicq a certainement contribué à réhabiliter cette écrivaine en France et dans la francophonie. Depuis 1990, les traductions d'*Oroonoko* et d'autres nouvelles de Behn composées par Dhuicq ont permis aux lecteurs francophones de voir à quel point les thèmes mis de l'avant dans ces récits sont encore d'actualité. Grâce à sa recherche universitaire sur l'œuvre de Behn, Dhuicq l'angliciste a notamment découvert le besoin de retraduire *Oroonoko* pour les lecteurs du XX^e siècle. Ses traductions, prolongement de ses activités de recherche universitaire, ont nourri sa recherche, et inspiré un regain d'intérêt dans l'œuvre de Behn dans la francophonie.

Le présent chapitre a également montré la valeur de la méthodologie mixte illustrée au chapitre 2. En effet, les considérations théoriques mises de l'avant ont été éprouvées par le corpus des diverses traductions de Dhuicq. Pour tirer des conclusions sur les raisons d'être et les objectifs des trois éditions étudiées, de même que les stratégies employées par le traducteur et les éditeurs, il a été nécessaire d'analyser les paratextes en plus des textes. Au terme de cette analyse, il est donc possible de conclure que la retraduction d'une œuvre est conditionnée par de multiples facteurs historiques, culturels et linguistiques, pour n'en nommer que quelques-uns.

Oroonoko est une œuvre qui a connu une longue période de silence, du moins dans l'histoire de sa réception en France. En effet, *Oroonoko* semble incarner les deux penchants

présentés dans la citation, ayant connu une très large diffusion au XVIII^e siècle et ayant pour ainsi dire disparu au XIX^e siècle. Selon Dhuicq, l'absence des rééditions serait liée à l'immoralité mise de l'avant par Behn dans ses écrits. En effet, dans la postface du traducteur de l'édition de 1990, Dhuicq indique : « L'oubli qui entoura pendant près de trois siècles, l'œuvre de celle qui fut la première Anglaise à vivre de sa plume, ne peut se comprendre qu'en rappelant les préjugés moraux et sociaux qui la firent accuser d'immoralisme et ranger parmi les auteurs licencieux de son époque » (p. 219). Ce faisant, il propose une explication pour le long silence dans l'histoire de la réception de l'œuvre de Behn. Il précise également les origines de son projet de réhabilitation de l'écrivaine. Si elle a pu être accusée d'immoralisme à son époque, elle mérite aujourd'hui le statut prééminent d'avant-garde. Par ailleurs, la citation de Dhuicq offre une bonne réponse aux propos de Chevrel, D'hulst et Lombez. Avec son discours qui annonce l'abolitionnisme, *Oroonoko* me semble effectivement aujourd'hui une « référence essentielle », voire incontournable, dans l'histoire des idées et de la littérature.

Chapitre 5 : L'édition (presque) savante de Guillaume Villeneuve et Youmna Charara

Une retraduction est ainsi soumise à une double antériorité historique : l'historicité de l'original et celle des versions précédentes.
(Nous, 2007, p. 149)

5.1 Guillaume Villeneuve et sa traduction d'*Oroonoko*

5.1.1 Guillaume Villeneuve, traducteur

Né en 1960 à Neuilly-sur-Seine, Guillaume Villeneuve a fait des études en lettres classiques et en histoire de l'art à Paris (Louis-le-Grand et La Sorbonne). Il a également rédigé un mémoire de maîtrise de philosophie et obtenu le certificat d'aptitude au professorat de l'enseignement du second degré (Capes) avant de se consacrer à la traduction littéraire, ce qu'il fait depuis 1989 (Villeneuve, 2014). Il a notamment traduit l'auteur anglais du XVII^e siècle Jonathan Swift, le grand historien Hugh Thomas cité ci-dessous, Virginia Woolf et Aphra Behn. Il a connu Aphra Behn notamment grâce à ce que Woolf en dit dans *A Room of One's Own*. En effet, au quatrième chapitre de ce roman, le nom de Behn apparaît sept fois et l'écrivaine est louée et célébrée pour le chemin qu'elle a tracé pour les femmes. Le passage où Woolf fait l'éloge de Behn a été repris dans de nombreuses publications sur Aphra Behn puisqu'il démontre l'audace et l'importance de cette femme du XVII^e siècle. Behn gagne par ailleurs en prestige au XX^e siècle avec la mention qu'en fait Woolf, auteure fort connue et respectée. De même, l'œuvre de Hugh Thomas traduite par Guillaume Villeneuve, *The Slave Trade* (1997), inscrit Aphra Behn dans l'histoire des idées abolitionnistes, lui conférant un statut privilégié dans l'histoire de l'occident :

On put entendre quelques voix anglaises protestantes attaquer l'esclavage à la fin du XVII^e siècle — au moment où l'Angleterre se lançait dans la Traite. [...] Puis l'étonnante Aphra Behn, première femme de lettres anglaise à vivre de sa plume, loua, en 1688 dans son *Oroonoko, or the History of the Royal Slave*, un noble Cormantin de la côte de l'Or, au visage « d'ébène parfait », tué pour avoir conduit une révolte servile avortée au Surinam [...]. Mais on ne saurait exagérer

la contribution d'Aphra Behn aux prémices du mouvement abolitionniste. Elle aida à préparer les gens de lettres à une évolution pour raisons humanitaires. Elle eut plus d'influence que les papes et les missionnaires (Thomas [trad. Villeneuve], 2006, p. 473).

Il est possible de tisser des liens entre les intérêts de Villeneuve pour la traduction de textes ayant pour thème l'histoire et l'esclavage. En effet, Villeneuve traduit le livre de Thomas en 2006, et il est porté à traduire *Oroonoko* en 2007. D'ailleurs, vu les nombreuses références auxquelles il a été confronté, et la nature des textes qu'il a traduits au cours des années, il est peu étonnant que Villeneuve ait voulu retraduire *Oroonoko*.

De plus, sur la page « biographie » de son site Web personnel, Villeneuve précise comment il est venu à traduire dans sa carrière :

Comment vient-on à la traduction? Par sa pratique (le latin et le grec), l'amour d'une civilisation, le goût de ses représentants, fussent-ils les plus artificiels – Brummell – la connaissance admirative d'une langue et de ses grands auteurs, à commencer par Virginia Woolf et son cercle; par l'album de photos de lady Ottoline Morrell à Garsington, livre acquis dès 1977, qui vous entraîne insensiblement à lire et traduire tous ceux qui y figurent (outre Virginia Woolf, Thomas Hardy, John Cowper Powys, Stephen Spender, Lytton Strachey, William B. Yeats...) puis leurs amis, voire les amis de leurs biographes (Michael Holroyd et William Gerhardie...). (Villeneuve, 2014)

Cet extrait permet de jeter un regard sur l'horizon de traduction de Villeneuve. Il se positionne effectivement en tant que traducteur à formation « classique » en ce sens qu'il a une formation littéraire, et qu'il a appris la traduction à partir d'exercices du grec et du latin. Il indique par ailleurs sa passion pour la civilisation anglaise et sa grande admiration des auteurs du début du XX^e siècle. La mention de Woolf n'est pas anodine en ce sens que c'est sans doute à travers cette écrivaine que Villeneuve apprend l'existence des textes d'Aphra Behn.

5.1.2 Conjoncture de la traduction

Guillaume Villeneuve a précisé l'historique de la publication de sa traduction d'*Oroonoko* dans un échange de courriels. Depuis longtemps, il désirait publier une traduction du récit colonial, mais les éditeurs abordés ont tous refusé son projet. Une dizaine d'années plus tard, il a été approché par une jeune femme, Youmna Charara, qui désirait publier une édition critique d'*Oroonoko*. C'est à ce moment que Flammarion accepte de publier la

traduction dans sa collection « GF », alors que la maison d'édition avait préalablement refusé le projet. Pour cette publication, Charara, docteure en littérature française, rédige la présentation, les notes, les annexes, la chronologie et la bibliographie, et de son côté, Villeneuve prépare une traduction originale du récit d'Aphra Behn, ainsi qu'une note sur la traduction. L'édition de la GF a été publiée en 2009 et est en vente sur Internet et dans les grandes librairies de France et du Canada.

Évidemment, le choix de la maison d'édition a une incidence importante sur la manière dont une traduction sera reçue. Publier avec Flammarion, c'est notamment gagner l'accès aux divers territoires francophones dans lesquels la maison d'édition a des distributeurs. En effet, le Groupe Flammarion est détenu par Madrigal, une compagnie qui appartient également aux éditions Gallimard, et regroupe de nombreuses maisons d'édition bien connues et situées en France, en Belgique et au Québec. À même la maison Flammarion, on retrouve la collection « GF », qui a été créée en 1964, dans laquelle *Oroonoko* a été publiée. Sur son site Web, l'éditeur affiche la description suivante pour faire connaître les objectifs de cette collection.

Avec plus de mille titres, la collection GF est aujourd'hui la référence des étudiants, des enseignants et des amoureux des lettres et de la philosophie. De la littérature antique à la littérature médiévale, des auteurs « fin de siècle » aux plus grands philosophes, la GF réunit aussi bien les plus grands classiques que les chefs d'œuvres oubliés. Chaque édition est présentée par un grand spécialiste, et complétée de notes très précises qui font toute la réputation de la collection. (Groupe Flammarion, 2014)

Ainsi, la GF offre généralement des éditions critiques annotées en format poche avec des dossiers expliquant le contexte des versions originales. C'est alors d'une manière fidèle à son mandat que la GF accepte de publier une nouvelle traduction de l'*Oroonoko* d'Aphra Behn par Villeneuve et Charara, car ce récit est à la fois un des *plus grands classiques [et] un chef-d'œuvre oublié* (Groupe Flammarion, 2014).

L'accessibilité de ce texte en raison de sa disponibilité en magasin, de son format de poche pratique et de son dossier historique complet le rend propice pour l'enseignement aux niveaux secondaire et postsecondaire, une nouveauté pour les traductions françaises d'*Oroonoko*. De surcroît, la célébrité de la maison d'édition Flammarion fait en sorte que Villeneuve et Charara bénéficient d'une grande distribution et d'une notoriété appréciable. Ce

mode de distribution à grande échelle fait en sorte que cette retraduction d'*Oroonoko* soit orientée vers le pôle industriel du marché de la traduction, car ce dernier suit « la logique du profit économique » (Sapiro, 2008b).

Il convient également de signaler que Villeneuve a obtenu un crédit de traduction de 1000 euros du Centre national du livre pour la traduction d'*Oroonoko* dans la catégorie « littératures étrangères » (CNL, 2007, p. 26). Les crédits décernés aux traducteurs dans cette catégorie variaient entre 1000 et 7000 euros pour un total de 24 500 euros partagés entre 8 bénéficiaires. Villeneuve a par ailleurs reçu une deuxième bourse la même année pour sa traduction de *Soldiers and Ghosts* de J.E. Lendon, un auteur américain, dans la catégorie « Histoire et science de l'homme et de la société » (CNL, 2007, p. 124). Cette traduction lui a valu un montant beaucoup plus significatif, soit de 9 440 euros, sans doute parce qu'il s'agissait d'une subvention dans le cadre de l'« aide à l'intraduction²³ » classée sous les « subventions à l'édition/aides à la traduction ». Ce type de subvention semble être octroyé à la maison d'édition qui publie la traduction en question. Le budget total de subventions pour la catégorie « Histoire et sciences de l'homme et de la société » en 2007 était de 294 630 euros, et le montant moyen de l'aide était de 7 753,42 euros. Les Éditions Tallandier ont donc reçu plus d'aide que la moyenne des publications pour cette traduction. Ce montant a sans doute contribué au salaire versé à Villeneuve pour son travail. La contribution financière du CNL, quoique minime, représente une forme d'approbation de la part de la communauté littéraire française pour le choix du texte à traduire. En effet, avant d'obtenir une subvention, toutes les demandes font « l'objet d'un rapport d'expertise présenté aux commissions, qui émettent un avis sur chaque dossier » (CNL, 2014). Ainsi, indépendamment des montants versés pour une traduction, le travail du traducteur est valorisé, et le livre gagne en prestige lorsqu'il porte la mention « Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre » (Behn, 2009, p. 5), comme c'est le cas de cette édition d'*Oroonoko*. D'ailleurs, conscient de l'apport du CNL, Villeneuve profite de sa « note sur la traduction » dans le livre pour faire allusion à la

²³ Le terme « intraduction » est employé par le CNL pour signifier la traduction d'œuvres vers le français, c'est-à-dire l'introduction d'une œuvre étrangère dans la langue française. Le CNL utilise également le terme « extraduction » pour signifier la traduction d'œuvres du français vers des langues étrangères.

contribution du CNL en écrivant : « Qu'il me soit permis de remercier le Centre national du livre pour le concours qu'il a bien voulu m'apporter » (Villeneuve dans Behn, 2009, p. 70).

5.2 L'édition savante

5.2.1. Stratégies éditoriales employées pour constituer une édition savante

Tel que précisé par Villeneuve, c'est en partie grâce à la démarche de la docteure en littérature, Youmna Charara, qu'il a pu réaliser son projet de retraduire *Oroonoko* vers le français. Cette jeune femme est effectivement spécialiste des Lumières, ayant elle-même publié deux livres sur la littérature de cette époque (voir *Roman et politique. Approche sérielle et intertextuelle du roman des Lumières*, 2004; et *Fictions coloniales du XVIII^e siècle. Ziméo. Lettres africaines. Adonis ou le bon nègre, anecdote coloniale*, 2005). Pour cette édition d'*Oroonoko*, elle a préparé la présentation, les notes de bas de page, les annexes, la chronologie d'Aphra Behn, et la bibliographie.

La présentation s'étale sur soixante pages et comprend sept sections : a) La première Anglaise à vivre de sa plume; b) *Oroonoko*, nouvelle coloniale; c) Croisement des registres; d) Les sources picaresques et comiques; e) L'héroïsation; f) Naissance du roman moderne; g) La question de l'esclavage colonial; et h) La réception de l'œuvre. Ces sections apportent des précisions importantes par rapport au texte en présentant a) une contextualisation culturelle et historique de la carrière de Behn et de sa biographie; b) un résumé du récit; c) des détails par rapport aux genres littéraires qui le forment; d) l'usage des prostituées et des esclaves, la récurrence du personnage naïf et du héros rebelle dans l'œuvre de Behn; e) l'intégration de divers aspects historiques dans le récit, dont la monarchie des Stuarts, le personnage de « l'esclave royal » tel qu'il existe dans les romans grecs et dans la littérature baroque du XVII^e siècle, ainsi que l'intégration de l'illustre Jules César par l'attribution de ce nom dans la portion américaine du récit; f) la modernité du récit, articulée autour des rapports entre la nouvelle et le roman picaresque; g) le discours de l'esclavage axé sur la liberté et la dignité dans le récit, qui se distingue des contemporains de Behn; et h) les diverses réécritures anglaises et françaises de l'œuvre, et la critique au XX^e siècle. Chacune de ces sous-sections contribue à intéresser les lecteurs, en particulier ceux qui aiment l'histoire.

À titre d'exemple, dans la sous-section « Les réécritures françaises » de la présentation, Charara inscrit *Oroonoko* dans l'histoire de la littérature et l'histoire des idées de la France du XVIII^e siècle. Elle dresse des parallèles entre les thèmes et personnages de Behn et l'intrigue de l'abbé Prévost dans *Manon Lescaut* (1731) et celle de Voltaire dans *L'Orphelin de la Chine* (1755), textes qu'elle classe comme des « imitations non déclarées d'*Oroonoko* » (Charara, dans Behn, 2009, p. 60). Ainsi, le lecteur qui ne connaissait pas encore Behn comprend qu'il a devant lui un chef-d'œuvre qui a précédé les grands textes littéraires qu'il connaît depuis longtemps. Charara rajoute également :

Ziméo (1769) de Jean-François de Saint-Lambert, *Les Lettres africaines* (1771) de Jean-François Butini, *Adonis, ou le Bon Nègre, anecdote coloniale* (1798) de Jean-Baptiste Picquenard constituent des réécritures d'une plus grande ampleur, qui conservent du texte source la représentation de l'esclavage des Noirs, ainsi que la séquence de la révolte des nègres marrons contre les maîtres européens. (dans Behn, 2009, p. 63)

Ces références permettent au lecteur de comprendre l'envergure du récit de Behn, et les répercussions qu'il a eues sur la littérature française. De même, dans la sous-section « La critique au XX^e siècle », Charara retrace les étapes de la réception contemporaine de l'œuvre, ce qui a pour effet de rappeler à quel point *Oroonoko* demeure d'actualité. Ancré dans les études sur le genre (*Gender Studies*), le récit fait l'objet d'études qui « analysent la représentation de l'altérité sexuelle dans *Oroonoko* et établissent un lien entre la position marginale de “l'écrivaine” dans la société du XVII^e siècle et l'élaboration d'une œuvre critique à l'égard des valeurs patriarcales dominantes » (Charara, dans Behn, 2009, p. 66).

Les notes de bas de page, 102 au total, apportent des précisions importantes au sujet des références historiques et culturelles qui sont omniprésentes dans le récit de Behn. Sans elles, le lecteur peut difficilement créer des liens entre les événements politiques qui se produisaient à l'époque où le récit a été écrit. Par exemple, dans le récit, la narratrice fait l'éloge du prince Oroonoko en le louant pour ses connaissances des grandes civilisations, et notamment de la politique européenne récente. « Il en savait presque autant que s'il avait beaucoup lu; il avait entendu parler des Romains et les admirait; il était informé des récentes guerres civiles en Angleterre et de la mort atroce de notre grand monarque » (Behn, 2009, p. 84). Au terme « monarque » un appel de note de Charara apporte la précision suivante :

« Le roi d'Angleterre Charles I^{er} Stuart fut jugé et exécuté en 1649. Aphra Behn resta fidèle aux Stuarts dans le contexte troublé des années 1680 » (Charara dans Behn, 2009, p. 165). Le lecteur peut ainsi se situer davantage par rapport aux références historiques dans le texte, ce qui contribue à l'aspect scientifique de l'édition.

Les références culturelles mentionnées dans les notes sont souvent liées aux productions littéraires courantes au XVII^e siècle, de manière à ce que le lecteur puisse dresser des parallèles entre les différents aspects exposés dans la présentation de l'édition. La note 26, par exemple, apporte des précisions par rapport au passage où Behn décrit le prince Oroonoko : « Son nez était droit et romain, au lieu d'être africain et écrasé » (Behn, 2009, p. 84).

La représentation d'un Africain au profil européen peut provenir de la tradition du roman baroque, mais elle est accréditée par des textes historiques contemporains. Voici par exemple les observations de Nicolas Villault : près de l'île de Gorée, « les hommes sont bien faits de leurs personnes; peu de camus; et l'on en tire les meilleurs esclaves de l'Afrique »; « les habitants de ce pays [le royaume de Sierra Leone] sont bien faits, j'y en ai peu vus de camus, ils sont plus civils qu'au Cap-Vert, sont vêtus et ont plus de pudeur », N. Villault, *Relations des Côtes d'Afrique appelées Guinée... op cit.*, p. 58 et 79. (Charara dans Behn, 2009, p. 166)

La note tisse des liens entre l'image de l'Africain qui ressemble à un Européen et le roman baroque, mais confirme les propos de Behn en citant les constatations de Nicolas Villault publiées en 1669 (et traduites vers l'anglais en 1670) dans son récit de voyage intitulé *Relations des Côtes d'Afrique appelées Guinée*. Charara indique ainsi au lecteur les différentes interprétations du passage, mais lui laisse le choix ou la responsabilité de l'interpréter à sa manière.

À la fin des notes, Charara inscrit des remerciements à René Démoris et Françoise Gevrey, notamment pour les « remarques éclairantes et les précieuses indications historiques » (dans Behn, 2009, p. 178) que ces derniers lui ont fournies. L'allusion à la relecture et aux conseils d'autres érudits indique un travail d'équipe pour le rassemblement de renseignements pertinents et utiles pour la compréhension du texte. Cette brève notice participe ainsi, de manière minimale, à élever le niveau d'érudition de l'édition pour en faire une édition savante.

Les annexes suivent les notes et apportent des informations pertinentes pour l'enseignement du récit aux niveaux secondaire et postsecondaire. En effet, elles comprennent une notice historique dans laquelle Charara offre des précisions sur les thèmes de a) la fondation de la colonie de Suriname au XVII^e siècle; b) l'esclavage des Noirs; et c) la résistance à l'esclavage. De même, les annexes comprennent une partie intitulée *L'esclavage des Noirs : quelques sources d'Oroonoko*, dans laquelle Charara commente sur la traite, en particulier sur les négriers et la traversée de l'Atlantique. De même, elle note des propos historiques importants sur l'ordre colonial et les révoltes d'esclaves en Amérique et dans les Antilles. Elle présente par ailleurs les écrits de Thomas Tryon (1634-1703) qu'elle surnomme « un précurseur de l'antiesclavagisme » (dans Behn, 2009, p. 197). De brefs extraits de l'œuvre d'Aphra Behn s'en suivent. À la suite de ce dossier historique, une chronologie des événements historiques, dont les moments marquants de la vie de Behn, est offerte pour aider le lecteur à comprendre le contexte historique et social dans lequel Behn a écrit *Oroonoko*. De même, Charara propose une bibliographie non exhaustive faisant état des éditions d'*Oroonoko* en anglais et des traductions françaises, des biographies d'Aphra Behn et des travaux consacrés à *Oroonoko*. Il est par ailleurs intéressant de noter que la version de Dhuicq parue chez les Éditions d'En Face ne figure pas dans la bibliographie, alors que l'autre de la même année (Behn et al., 2008a) y est incluse.

Tous ces éléments créent des repères et offrent des ressources aux lecteurs, qu'ils soient spécialistes ou non. Grâce à l'expertise de Charara, l'aspect scientifique de l'édition est confirmé. Ainsi, dans cette édition, les dossiers complémentaires situent l'original dans son contexte historique, culturel et politique, et dans l'œuvre de Behn. Le lecteur avide de littérature française est appelé à découvrir Behn, un personnage historique notoire vu qu'elle a été la première femme à vivre de sa plume et une grande aventurière, et puisqu'elle a contrevenu aux attentes envers les femmes et les écrivains de son époque.

De même, le livre dans son ensemble, avec tout l'appareil critique et les précisions d'ordre historique et littéraire qu'il comprend, semble avoir une vocation nouvelle. Il s'agit sans doute d'un ouvrage destiné à l'usage pédagogique pour le secondaire, le collège d'enseignement général et professionnel (CÉGEP) ou l'université. Pour l'instant, il n'est pas possible de confirmer si la version française est inscrite au programme de littérature dans les

pays francophones. L'original anglais est cependant à l'étude pour la licence d'anglais dans plusieurs universités françaises (voir, entre autres, les programmes de licence et de maîtrise de l'Université Paris-XIII Nord, 2001-2002; de licence de l'Université du Maine à Le Mans, 2008-2009; et de licence de Paris-IV La Sorbonne, 2013-2014). Il est donc raisonnable de considérer que l'ouvrage français de Villeneuve et Charara sera consulté par les étudiants qui entament un programme dans leur deuxième langue. Cette édition à caractère scientifique peut également servir pour l'enseignement d'*Oroonoko* en français, selon la structure des programmes d'éducation aux niveaux du secondaire et du CÉGEP.

5.2.2 Particularités de la traduction et démarche traductologique

La démarche traductologique de Villeneuve fait partie des stratégies employées pour constituer une édition savante mise de l'avant par l'éditeur et la docteure en littérature française, Youmna Charara. Tout d'abord, le choix du texte original à traduire démontre le processus critique du traducteur littéraire. Pour sa traduction, Villeneuve s'est servi de l'édition de Janet Todd intitulée *The Works of Aphra Behn* et publiée à Londres chez William Pickering dans la collection « The Pickering Masters » en 1992. Cette édition a été établie par Todd au moyen d'un exemplaire de l'édition originale de 1688 préservée à la Bodleian Library, la bibliothèque la plus ancienne et la plus prestigieuse de l'Angleterre, située à l'Université d'Oxford.

La démarche de Villeneuve se poursuit dans sa contribution au paratexte, la *Note sur la traduction*. Dans ce bref commentaire, il participe au discours sur la difficulté de traduire *Oroonoko*. En effet, il énumère les principales difficultés du récit de Behn, discours dans lequel il est possible de reconnaître des échos du discours sur la traduction de La Place et de Dhuicq, ses prédécesseurs :

Son style se distingue de fait par **maintes subtilités narratives** (retours en arrière, tours elliptiques, alternance du discours direct avec le monologue intérieur), et l'on pourrait s'attarder également sur ce que la **syntaxe** de l'auteur a de proprement baroque : sa parataxe, son goût de l'asyndète, ses subordinations complexes, ses brusques ruptures de temps, ses suspensions, l'éloignement des pronoms de leurs antécédents – **tous traits ou négligences qui obscurcissent parfois l'interprétation**. (Villeneuve dans Behn, 2009, p. 68, je souligne)

Villeneuve énumère donc deux catégories de complexités du récit qui posent problème pour la traduction : les subtilités narratives et la syntaxe. Il hésite à les considérer des traits de l'écriture de Behn, et propose de les classer comme des négligences, ce qui lui permettra de justifier les modifications qu'il apportera au texte. Ainsi, après avoir fait état des particularités du récit et posé les fondements des difficultés inhérentes au texte qui posent problème dans la traduction, Villeneuve indique les deux avenues traductologiques qu'il a considérées. « Cette ambivalence, il nous fallait tenter de la respecter ou de l'introduire en nous inspirant de tels auteurs français contemporains, de leur grammaire et lexique baroques » (Villeneuve dans Behn, 2009, p. 69). C'est ainsi que le traducteur entreprend une démarche « historiciste » (Nouss, 2007; 2008), qui s'articule autour de l'utilisation des textes français de l'époque comme modèles stylistiques pour trouver des solutions aux difficultés qu'impose le style d'écriture de Behn.

Cette démarche traductologique historiciste transparaît dans certaines des notes préparées par Charara qui ont trait à la traduction : c'est le cas des notes 5 et 21. Ces deux notes apportent des précisions d'ordre linguistique, en particulier par rapport au choix de mots employés par le traducteur pour bien rendre le sens du terme employé par Behn. À titre d'exemple, la note 5, qui se rattache au mot « traitons » dans « nous traitons avec eux poisson, gibier, buffles, peaux et petites raretés » (Behn, 2009, p. 78), se lit comme suit :

La traduction s'autorise de l'emploi courant au XVII^e siècle du verbe « traiter », transitif, au sens de « faire commerce de », et plus spécifiquement avec des peuples « primitifs ». Furetière définit ainsi la « traite » : « trafic, commerce avec les sauvages. En Canada, on fait la traite des castors avec les Iroquois », *Dictionnaire universel*, 1690. « Nous traitâmes toutes les marchandises », écrit encore Claude Jannequin dans son *Voyage de Libye au royaume de Sénégal, le long du Niger*, Paris, Ch. Rouillard, 1643, p. 66. (Charara, dans Behn 2009, p. 162)

Il est clair que la note contribue à l'aspect scientifique de l'édition. Les extraits de textes datant de l'époque à laquelle Behn a composé son récit rajoutent à la force de l'argument. Si le lecteur était incertain de l'emploi du verbe « traiter » à la forme transitive, il peut puiser des ressources dans les notes pour comprendre pourquoi le traducteur a employé ce mot plutôt qu'un terme plus moderne. La note 21, qui renvoie au passage « Une autre explication vient de ce qu'il aimait voir, à son retour de la guerre, tous les messieurs anglais qui traitaient dans les

parages » (Behn, 2009, p. 83), apporte également une précision linguistique quant à l'utilisation du mot « traiter » :

La traduction s'autorise de l'emploi absolu de « traiter », fréquent au XVII^e siècle : les jours, écrit un voyageur, « se passèrent en négoce tant à terre qu'au vaisseau, où je demeurai pour traiter pendant que les autres étaient à terre », N. Villault, *Relation des côtes d'Afrique appelées Guinée...*, *op. cit.*, p. 115 (Charara, dans Behn, 2009, pp. 164-165)

Ces deux notes confirment ce que Villeneuve avait annoncé dans sa *Note du traducteur*, soit son intention de s'inspirer de textes contemporains de ceux de Behn.

Villeneuve conclut sa *Note sur la traduction* avec un clin d'œil à la préface de La Place de 1745 en indiquant : « Tels sont, trop brièvement esquissés, quelques-uns des enjeux traductologiques de ce texte anglais dans ses habits français » (Villeneuve dans Behn, 2009, p. 70). L'usage des expressions « trop brièvement » et « quelques-uns » est typique dans la rhétorique des traducteurs. Il faut, selon la tendance, mentionner que les difficultés sont innombrables, ou du moins, difficiles à expliquer, pour justifier l'effort requis dans la traduction. L'allusion au texte en « habit français » pour désigner la traduction rappelle ainsi la référence à la traduction de Lucien par d'Ablancourt. Ce faisant, Villeneuve s'inscrit dans la continuité des traducteurs français de Behn. Il s'agit également d'une démarche historiciste, puisque comme le note Nouss (2007), « la position du traducteur dans son présent est aussi importante que ses deux postériorités : par rapport à l'auteur et par rapport aux précédents traducteurs » (p. 149). Villeneuve se positionne par rapport à ses prédécesseurs, en montrant des traces de ses lectures de l'original grâce à son analyse, et de la traduction de La Place avec la métaphore de l'habit.

La retraduction de Villeneuve a été bien reçue, si l'on se fie à la critique de la revue *Eighteenth Century Fiction*. L'extrait suivant est reproduit sur le site Web du traducteur, dans la section « Presse » :

Le traducteur Guillaume Villeneuve souligne « ce que la syntaxe de l'auteur a de proprement baroque [...] traits ou négligences qui obscurcissent parfois l'interprétation ». Pour respecter cette « ambivalence », sa traduction s'est inspirée du style des auteurs français contemporains d'Aphra Behn, « de leur grammaire et lexique baroques ». **Le résultat tient donc davantage de l'élégance française que du style parfois confus, mais toujours évocateur**

d'Aphra Behn. Le vocabulaire et la syntaxe des grands romans baroques accentuent le souffle héroïque qui traverse le texte d'Aphra Behn, lui **ajoutent une fluidité, un rythme qui, s'ils n'imitent pas exactement l'original, confèrent à la traduction une grande beauté et restituent au texte d'Aphra Behn sa véritable dimension héroïque.** (Gallouët, 2011, pp. 154-155, je souligne)

Ce passage indique certes que la traduction de Villeneuve est bien réussie, mais la critique Catherine Gallouët révèle aussi, peut-être malgré elle, plusieurs éléments problématiques dans la traduction. Elle fait remarquer que Villeneuve *corrige* les anomalies et inconstances de l'original en traduisant : « Le résultat tient donc davantage de l'élégance française que du style parfois confus, mais toujours évocateur d'Aphra Behn » (Gallouët, 2011, p. 155). Ainsi, pour cette critique, la traduction est au moins en partie réussie puisqu'elle parvient à régler les problèmes du style de Behn en se conformant à l'élégance du français. Elle précise toutefois qu'en utilisant le vocabulaire et la syntaxe des romans baroques, démarche traductologique annoncée dans la *Note sur la traduction*, Villeneuve *ajoute une fluidité et un rythme qui n'imitent pas exactement l'original*. Elle souhaite également signaler la « grande beauté » de la traduction, même si celle-ci n'est pas conforme à l'original. Selon elle, Villeneuve parvient à **restituer** « au texte de Behn **sa véritable dimension héroïque** » (Gallouët, 2011, p. 155), ce qui va un peu à l'encontre de l'objectif de l'édition savante.

Le commentaire de la critique que Villeneuve affiche sur son site Web est flatteur pour le traducteur, mais il a tout de même une connotation particulière en traductologie. Villeneuve dit puiser dans la littérature française contemporaine d'*Oroonoko* pour mieux rendre les particularités de l'original, mais en réalité, il modernise le texte considérablement. L'orthographe est moderne, correspondant à ce que les lecteurs d'aujourd'hui emploieraient eux-mêmes pour écrire, ce qui rend la traduction plus accessible qu'un texte du XVII^e siècle, par exemple. Ainsi, même si le traducteur s'inspire des textes du XVII^e, cela ne transparaît que très peu à la lecture de sa retraduction. L'impression de lourdeur créée par l'usage des points-virgules plutôt que des points en fin de phrases présente dans l'original est toutefois conservée.

Certes, la version de Villeneuve contribue à restituer la pleine valeur de l'œuvre, notamment puisqu'elle est la première version moderne à inclure l'épître au vicomte Maitland

qui agissait en tant que préface dans l'œuvre originale. En effet, La Place n'a pas traduit ce passage, et aucune des traductions de Dhucq (1990, 2008a, 2008b) n'intègre cette lettre. Cette absence est regrettable, puisque l'épître sert de préface à l'œuvre et prépare le lecteur au récit qu'il s'apprête à lire en lui présentant les grandes lignes de la leçon morale qu'il doit en tirer. De plus, Charara fait remarquer dans une note qu'un passage de l'épître avait été supprimé par Behn ou par son éditeur au moment de la parution de la première édition.

Tableau 5 : Tableau comparatif du passage supprimé

Original de Behn (Behn, 1997, p. 6)	Traduction de Villeneuve (Behn, 2009, p. 74)
<p>Where is it amongst all our Nobility we shall find so great a Champion for the Catholick Church? With what Divine Knowledge have you writ in Defence of the Faith! How unanswerably have you clear'd all these Intricacies in Religion, which even the Gownmen have left Dark and Difficult! With what unbeaten Arguments you convince the Faithless, and instruct the Ignorant!</p>	<p>Où, parmi toute notre noblesse, trouverons-nous si grand champion de l'Église catholique? Avec quel savoir divin avez-vous écrit pour défendre la foi! De quelle manière définitive avez-vous éclairci toutes ces difficultés de la religion que les clercs eux-mêmes avaient laissées obscures et complexes! Par quels arguments invincibles persuadez-vous l'infidèle, instruisez-vous l'ignorant?</p>

Puisque le traducteur se sert de l'édition originale du texte pour sa traduction, il réintègre ce passage. Il s'agit d'une référence claire au catholicisme, et Charara indique que cela a pu être une des raisons pour sa suppression. Dans son édition d'*Oroonoko*, Joanna Lipking (1997) précise les circonstances de la suppression du passage : « The four bracketed sentences lauding Maitland's Catholic faith survive only as a stop-press variant in the Bodleian Library copy, bound in Behn's *Three Histories* (1688), and may have been removed by Behn or by her publisher » (Lipking, dans Behn, 1997, p. 6). Il semble donc qu'aucune preuve concrète ne soit restée pour justifier la suppression.

En retravaillant l'écriture de Behn, Villeneuve améliore effectivement le texte et lui confère, comme le signale Gallouët (2011), « une fluidité, un rythme qui, s'ils n'imitent pas exactement l'original, confèrent à la traduction une grande beauté et restituent au texte d'Aphra Behn sa véritable dimension héroïque » (p. 155). Troisième traducteur d'*Oroonoko* vers le français, l'œuvre de Villeneuve semble effectivement confirmer plutôt qu'infirmier

l'hypothèse du progrès en retraduction de Berman et Bensimon (1990) décrit au chapitre 2 de ce projet d'étude, en ce sens qu'elle améliore le texte. Il faut toutefois noter que ladite amélioration n'est pas nécessairement la bienvenue, en particulier dans le contexte d'une édition scientifique, qui a comme vocation de présenter l'œuvre dans son entièreté et d'aider le lecteur à la comprendre au moyen d'un dossier historique et d'un appareil critique. Il est vrai que ce qui ressort de l'analyse de cette édition d'*Oroonoko* est l'effort d'un rapprochement marqué avec la réalité du lecteur. À la rigueur, il est même possible de tisser des liens entre le projet de traduction de Dhuicq, qui visait à réhabiliter Aphra Behn et ses écrits comme un grand écrivain du XVII^e siècle, et celui de Villeneuve, car comme le remarque Gallouët (2011), cette traduction « restitue » la dimension héroïque du texte (p. 155).

5.3 Analyse textuelle comparative de la fin d'*Oroonoko* en traduction française

En lisant le texte original d'Aphra Behn, on remarque rapidement le « caractère disparate, ambivalent et hybride de l'écriture narrative » (Schaub, 2008, p. 12). La lecture est constamment freinée au rythme des nombreux marqueurs de ponctuation, notamment en raison de l'utilisation presque abusive des virgules et des points-virgules. Il s'agit d'un obstacle à la traduction inhérente au texte, car une telle narration est difficilement comprise par les lecteurs du XXI^e siècle, généralement habitués à une structure claire et à une suite cohérente des idées d'un texte. Les traductions de Dhuicq et de Villeneuve abordent chacune ce problème différemment. Les traductions françaises précédentes, semblables à des imitations produites par Pierre-Antoine de La Place, étaient aussi disparates que le texte de Behn. On peut attribuer comme cause l'époque à laquelle elles ont été publiées, soit entre 1745 et 1799. Dhuicq publia son recueil littéraire en 1990 et adapta le texte aux normes du français contemporain, ce qui a eu pour effet de faciliter la lecture. Dans sa traduction, on remarque des phrases plus courtes et une utilisation plus succincte des éléments de ponctuation tel le point-virgule. De même, Villeneuve adapte vraisemblablement la ponctuation au lectorat moderne, vu le format d'édition critique avec dossier historique qu'il publie. À titre d'exemple, analysons les extraits suivants, décrivant la scène de la torture et la mort d'Oroonoko.

Malheureusement, l'envergure de cette étude de cas et l'approche analytique choisie ont fait en sorte qu'il n'ait pas été possible ici de faire une analyse textuelle comparative des œuvres entières. Ainsi, il sera ici question de l'analyse d'un bref extrait de la fin du récit, où le personnage d'Oroonoko est mutilé jusqu'à sa mort. La traduction de La Place n'est pas incluse dans cette analyse comparative, car le traducteur a complètement changé la fin du récit. De même, l'analyse comparative se concentre exclusivement sur l'usage des marqueurs de ponctuation par Behn, Dhuicq et Villeneuve dans l'extrait choisi. Faute d'espace, je n'ai pu me livrer à d'autres éléments d'analyse. Voici donc l'extrait analysé :

Extrait de l'original (Behn, 1997, p. 64)

And turning to the men that had bound him, he said, *My friends, am I to Dye, or to be Whip'd?* And they cried, *Whip'd! no; you shall not escape so well:* And then he replied, smiling, *A Blessing on thee; and assur'd them, they need not tye him, for he wou'd stand fixt, like a Rock, and indure Death so as shou'd encourage them to Dye. But, if you Whip me,* said he, *be sure you tye me fast.*

He had learn'd to take Tobacco; and when he was assur'd he shou'd Dye, he desir'd they would give him a Pipe in his Mouth, ready Lighted, which they did; and the Executioner came, and first cut off his Members, and threw them in the Fire; after that, with an ill-favoured Knife, they cut off his Ears, and his Nose, and burn'd them; he still Smoak'd on, as if nothing had touch'd him; then they hack'd off one of his arms, and still he bore up, and held his Pipe; but at the cutting off the other Arm, his Head sunk, and his Pipe drop'd, and he gave up the Ghost, without a Groan or a Reproach.

Traduction de Dhuicq (Behn, 1990, pp. 216-217)

Se tournant vers les hommes qui l'avaient attaché, il leur dit : "Mes amis, dois-je mourir ou être fouetté?" Ils lui crièrent : "Fouetté? Non, tu ne t'en tireras pas à aussi bon compte!" Il répliqua alors en souriant : "Je te bénis". Il les assura qu'ils n'avaient pas besoin de l'attacher, car il resterait immobile comme un roc et supporterait la mort de telle manière qu'il leur ôterait la peur de mourir. "Mais si vous me fouettez, dit-il, assurez-vous de bien m'attacher."

Il avait appris l'usage du tabac; et lorsqu'il fut certain qu'il allait mourir, il demanda qu'on lui placât [sic] dans la bouche une pipe déjà allumée; ce qu'ils firent. Le bourreau arriva; il lui coupa d'abord les extrémités [sic] des membres, puis les jeta dans le feu. Ensuite, à l'aide d'un couteau ébréché, il lui trancha les oreilles et le nez, qu'il fit brûler. César continua de fumer comme si rien ne le concernait. Ils lui arrachèrent ensuite un bras; il ne broncha pas et garda sa pipe à la bouche; mais lorsqu'ils lui coupèrent l'autre bas [sic], sa tête

s'affaissa : sa pipe tomba et il rendit l'âme, sans émettre un gémissement ni un reproche.

Traduction de Villeneuve (Behn, 2009, p. 159)

S'adressant à ceux qui l'attachaient :

— Mes amis, dois-je mourir ou être fouetté?

— Fouetté? dirent-ils; non, tu ne t'en tireras pas à si bon compte.

— Dieu vous bénisse, reprit-il en souriant.

Il les assura ensuite qu'il était inutile de l'attacher car il resterait immobile comme un roc et supporterait a mort de manière à les encourager eux-mêmes à mourir.

— Mais si vous me fouettez, veuillez à bien m'attacher.

Il avait appris à fumer le tabac et, quand il fut certain de mourir, demanda qu'on lui mît une pipe dans la bouche, fraîchement allumée, ce qu'ils firent; alors le bourreau arriva et coupa d'abord ses parties qu'il jeta au feu. Après quoi, avec un couteau émoussé, ils coupèrent ses oreilles et son nez qu'ils brûlèrent; il continuait de fumer, comme si rien ne s'était passé. Puis ils tranchèrent un de ses bras, ce qu'il supporta encore en tenant sa pipe. Mais lorsqu'on trancha l'autre bras, sa tête s'inclina, la pipe tomba et il rendit son dernier soupir, sans un gémissement ni un reproche.

En lisant l'original, il est possible de constater les nombreuses pauses dans la lecture, ce qui a pour effet d'alourdir le texte, mais aussi de renchérir l'aspect tendu, dramatique et terrifiant de la mise en scène. Les traductions se lisent plus facilement, ce qui aide le lecteur à garder une distance par rapport au texte et à l'horreur de l'exécution d'Oroonoko. Le tableau ci-dessous présente une comparaison des marqueurs de ponctuation dans les textes. Ce tableau est une représentation sommaire des choix de ponctuation de l'auteur et des traducteurs.

Tableau 6 : Comparaison des marqueurs de ponctuation

Marqueur\Auteur	Behn (1997 [1688])	Dhuicq (1990)	Villeneuve (2009)
Virgules	28	13	15
Deux points	1	4	1
Points-virgules	9	5	3
Points	3	8	8
Points d'interrogation	1	2	2
Points d'exclamation	1	1	0
Guillemets (paires)	0	4	0
Tirets	0	0	4
Total	42	33	31
Total des marqueurs de fin de phrase	14	16	13

Le nombre de virgules utilisées par Aphra Behn par rapport aux traducteurs confirme mathématiquement l'impression de lourdeur du texte original. Les traductions se veulent respectueuses des normes grammaticales contemporaines, mais ces changements engendrent la diminution de l'escalade de tension créée par l'interminable énumération des types de tortures que subit Oroonoko. La gradation a comme effet d'inspirer l'empathie et le dégoût chez les lecteurs, ce qui n'est pas complètement perdu dans les traductions, mais qui est certainement diminué.

En somme, les traductions présentent des structures de phrases semblables à l'original, en ce sens qu'elles sont adaptées pour le lectorat d'aujourd'hui. Ceci confirme le fait que les traducteurs ont modernisé l'orthographe et la ponctuation dans un effort de rapprocher le texte du lecteur, ou du moins, de faciliter leur rencontre. Si cette pratique est soumise à une critique d'infidélité, elle concorde pourtant avec le projet de traduction de Dhuicq, celui de réhabiliter et de restituer la pleine valeur et reconnaissance de l'œuvre de Behn parmi les lecteurs du français moderne. Cette modernisation va toutefois à l'encontre de la démarche scientifique mise de l'avant par Charara et Villeneuve. Si l'objectif était de faciliter la présentation d'une œuvre complexe aux lecteurs modernes en entourant cette dernière d'un dossier historique et littéraire à caractère scientifique, il aurait été possible de préserver les particularités de

l'écriture de Behn. Les modifications apportées par Villeneuve, comme l'ajout de tirets pour simplifier la lecture des dialogues, par exemple, démontrent un remaniement du texte qui est important, puisqu'il révèle ce que le traducteur a conclu au terme de sa réflexion sur la traduction présentée dans la *Note sur la traduction* de cette édition. En effet, Villeneuve hésitait quant à la nature des difficultés du texte, de ces *traits* ou ces *négligences* « qui obscurcissent parfois l'interprétation » (Villeneuve dans Behn, 2009, p. 68). Il semble qu'en modernisant l'écriture et en modernisant la structure de phrase pour éliminer certains de ces *traits*, Villeneuve les interprète définitivement comme des négligences qu'il faut corriger dans la traduction.

Conclusion

Au terme de la présente analyse, il est possible de conclure que l'aspect éditorial d'une traduction a une influence considérable sur la visée de la traduction. L'édition savante préparée par Charara et Villeneuve s'inscrit dans la même lignée que les travaux de Dhuicq en ce sens qu'elle contribue à réhabiliter l'œuvre de Behn. Avec son dossier critique, cette édition rend *Oroonoko* plus accessible aux lecteurs, et se prête bien à l'enseignement aux niveaux secondaire et postsecondaire. En effet, l'édition de Flammarion offre aux lecteurs la possibilité de comprendre les contextes historique, politique et culturel dans lesquels le récit *Oroonoko* a été composé. Il faut également reconnaître que la visée d'une traduction a un impact important sur l'aspect éditorial d'une traduction, car sans la vision de Charara, Villeneuve n'aurait peut-être jamais eu l'occasion de retraduire cette histoire. Il a ainsi été démontré qu'en mettant en œuvre des stratégies éditoriales et traductologiques, Villeneuve et Charara ont constitué une édition du moins partiellement savante d'*Oroonoko*.

L'hypothèse du progrès de Berman et de Bensimon (1990) a aussi été partiellement remise en question dans ce chapitre. J'ai mis en lumière les difficultés liées à la considération de la traduction de Villeneuve comme une amélioration des traductions précédentes. Le projet de traduction de Villeneuve, tel qu'énoncé dans la *Note sur la traduction* permet de déduire une approche historique comme procédé traductionnel. Certes, Villeneuve ancre son interprétation du texte dans les récits français de l'époque à laquelle Behn a écrit, ce qui démontre un effort d'historicisation de la traduction, mais qui ne garantit pas un

assujettissement à l'original de la part du traducteur. Au terme de cette analyse, il me semble pertinent et même nécessaire de servir le texte original tout en le rapprochant du lecteur.

L'analyse textuelle comparative des traductions de Dhucq (1990) et de Villeneuve (2009), trop brève pour tirer des conclusions généralisantes, a néanmoins permis de mettre en lumière la nature de certaines variations liées à l'orthographe et à la ponctuation. Une analyse plus poussée de ces extraits, ou idéalement, d'extraits plus longs, permettrait sans doute de souligner les particularités des deux interprétations françaises du récit de Behn. Ceci aurait également le potentiel de déceler d'autres stratégies de traduction et d'édition mises en œuvre dans ces versions d'*Oroonoko*.

Conclusion

La traductologie recèle un potentiel de recherche dans plusieurs domaines complémentaires. Étudier le récit philosophique à caractère historique *Oroonoko or The Royal, A True History* d'Aphra Behn donne un nouveau sens à la multidisciplinarité de la traductologie, car cela permet de constater les liens intrinsèques qu'il existe entre la traduction et l'histoire, la littérature, les études postcoloniales, les études féministes, et ce, à travers plusieurs siècles. Le cas d'*Oroonoko* en traduction française reflète l'importance d'étudier l'œuvre entière, à savoir, le récit et tout le paratexte et le péri-texte qui s'y rattachent, et d'évaluer le choix de maison d'édition pour la publication de l'œuvre. Nous avons ainsi démontré comment ces différents aspects affectent la visée de la traduction.

Dans l'élaboration de ce projet, il a été difficile de trouver une méthodologie de recherche adaptée au corpus d'*Oroonoko*, c'est-à-dire une méthodologie apte à prendre en compte des œuvres séparées par de longues périodes temporelles et comportant des particularités historiques, culturelles et littéraires. Tel que démontré dans cette étude de cas, l'approche transhistoriciste de Nouss (2007, 2008) présentée au chapitre 2, et appliquée à ce corpus de (re)traductions est utile pour la recherche en histoire de la traduction. Cette manière de concevoir un corpus de (re)traductions peut guider le traductologue dans les phases préliminaires de sa recherche. Pour mener à bien mon projet, j'ai tenté de suivre les recommandations de nombreux traductologues pour tisser des liens entre l'origine du texte et l'interprétation qu'en fait le traducteur. De même, l'analyse paratextuelle employée pour déduire le « projet de traduction » (Berman) de chaque traducteur et la « visée » (Berman) de chaque traduction, s'est avérée féconde. Cette démarche peut s'appliquer à d'autres études de cas similaires, où différentes traductions interagissent les unes avec les autres à travers le paratexte et le discours des traducteurs.

Dans le deuxième chapitre, j'ai présenté différentes façons d'aborder l'analyse de retraductions ainsi que les facteurs souvent mis de l'avant pour expliquer l'origine de ces retraductions. À la lueur des travaux récents sur la retraduction et de cette, il est clair que l'hypothèse du progrès, mise de l'avant notamment par Berman et de Bensimon (1990), est incapable, à elle seule, de déterminer les facteurs qui font en sorte qu'une oeuvre est

retraduite. Toute retraduction existe pour une raison, certes, mais cela ne veut pas pour autant dire que le traducteur comble systématique des lacunes et améliore le texte en retraduisant. Étant donné les différents « projets » (Berman) des traducteurs et « visées » (Berman) des traductions, il s'est avéré impossible, du moins dans ce corpus, de cerner une amélioration constante dans les traductions.

Ce projet de recherche a par ailleurs montré l'intérêt de considérer la retraduction d'œuvres à caractère historique comme un « dialogue entre des historicités chronologiquement distinctes et distantes » (Nouss, 2007, p. 148). Dans cette perspective, il n'est donc plus question d'établir une progression dans les (re)traductions, mais plutôt d'étudier la multiplicité des liens que les traductions entretiennent les unes aux autres, selon les circonstances historiques et éditoriales propres à chacun. Cette approche, mise en pratique dans le présent mémoire, me semble pertinente pour d'autres études en histoire de la traduction dont les corpus s'étendent sur plusieurs siècles. Au terme de cette analyse, je peux confirmer que les recommandations de Nouss devraient être suivies dans de tels projets. Il serait alors judicieux d'entamer des recherches pour établir une méthodologie d'analyse transhistoriciste susceptible de fonctionner pour d'autres types de textes, par exemple des textes juridiques ou économiques, aujourd'hui consacrés dans la traduction spécialisée, mais autrefois considérés littéraires. Ultimement, j'aimerais que les réflexions sur le transhistoricisme en traduction puissent servir les traducteurs de textes à caractère historique, car ce sont eux qui ont la responsabilité de communiquer avec les lecteurs d'aujourd'hui.

Cette étude avait enfin pour objectif d'expliquer le silence de près de 200 ans qui sépare la dernière traduction de La Place de la première retraduction de Dhuicq. Malgré mes recherches approfondies sur le sujet, je n'ai pas trouvé une explication suffisante pour justifier un tel abandon de la part des éditeurs et des lecteurs. Peut-être qu'avec la mort de La Place et les changements des mœurs à la fin du XVIII^e siècle, les lecteurs ont préféré se tourner vers d'autres types d'écriture. Dhuicq a lui-même proposé, dans la postface du traducteur de l'édition de 1990, une explication pour le grand silence en notant que Behn avait été accusée d'immoralisme à cause de son récit. Je doute cependant que les préjugés moraux soient à l'origine du silence, puisqu'il a été démontré dans cette étude de cas que le récit et même le

personnage d'*Oroonoko* n'ont pas cessé d'évoluer dans la littérature anglaise. Enfin, du moins pour l'instant, la question du silence reste sans réponse ferme.

La présente étude n'a pas non plus évalué pleinement l'impact de l'adaptation théâtrale de Thomas Southerne (1695) et de ses variantes sur la réception de l'œuvre d'Aphra Behn. Il serait intéressant de faire appel à un musicologue pour connaître l'histoire de la musique composée par Henry Purcell pour l'adaptation théâtrale de Southerne. Les paroles et le style de ces chansons contribueraient peut-être à exposer une dimension nouvelle de la réception de l'œuvre de Behn. Les diverses adaptations théâtrales anglaises ont été énumérées dans le premier chapitre de cette étude, mais l'impact de ces dernières sur les choix de traduction de Pierre-Antoine de La Place devrait faire l'objet d'une étude plus poussée. Les divers éléments susmentionnés ont sans doute intégré l'imaginaire collectif des lecteurs français, ou du moins celui de La Place et de son illustrateur, Clément-Pierre Mariellier, car, comme il a été démontré au chapitre trois, la traduction de La Place présente l'histoire d'amour entre un prince « nègre » nommé Oronoko, et une dame *blanche* d'origine européenne nommée Imoinda, tout comme le fait l'adaptation théâtrale de Southerne. De même, l'adaptation récente de 'Biyi Bandele-Thomas (1999), qui a d'ailleurs été traduite par Bernard Dhucq en 2001, mérite d'être analysée en profondeur, car elle est aujourd'hui jouée dans des théâtres du monde entier. Il faut évaluer la version post- et anticoloniale de Bandele-Thomas, car cette « adaptation démontre l'immédiateté ressentie par un lecteur africain contemporain » (Dhucq dans Bandele-Thomas, 2001, p. 3). Cette adaptation a une visée distincte de l'original, soit l'objectif de raconter l'histoire du prince Oroonoko du point de vue de l'Afrique, brisant ainsi le discours colonialiste de l'écrivaine du XVII^e siècle. La réalisation d'une adaptation post- et anticoloniale s'inscrit dans la lignée des pratiques universitaires récentes dans les études culturelles (*Cultural Studies*). L'analyse d'une telle adaptation se rapporte en particulier aux études sur le genre, aux études postcoloniales, et comme le précise George J. Sefa Dei (voir notamment G. J. S. Dei et A. Kempf, 2006), à l'anti-colonialisme et à la résistance.

Enfin, l'étude de la réception d'*Oroonoko* et de ses adaptations récentes reste à faire, et il faudrait dresser le portrait des lecteurs des différentes éditions. Si, par exemple, l'édition de Villeneuve au caractère davantage scientifique et pédagogique a permis d'offrir le récit de Behn à un lectorat érudit, universitaire ou même à un lectorat plus jeune, cela peut donner des

indications pertinentes sur l'impact des enjeux éditoriaux sur le type de lecteurs, et donner des pistes quant à la visée des traductions. Une telle analyse ouvrirait ainsi la voie à une analyse des différentes éditions d'*Oroonoko* en tant qu'outils pédagogiques pour l'enseignement de l'évolution de la pensée occidentale face à l'esclavage et aux droits des hommes et des femmes de toutes les races et origines à la liberté.

Bibliographie

Sources primaires

Bandele-Thomas, B., et Dhuicq, B. (2001). *Aphra Behn's Arounoko*. Montpellier : Maison Antoine Vitez.

Behn, A. (1688). *Oroonoko, or the royal slave*. Londres.

Behn, A. (1986). *Oroonoko and other stories*. (M. Duffy, éd.) Londres : Methuen.

Behn, A. et Lipking, J. (1997). *Oroonoko: an authoritative text, historical backgrounds, criticism*. New York : W.W. Norton.

Behn, A. (1745). *Oronoko traduit de l'anglois, de Madame Behn*. (P.-A. La Place, trad.). Amsterdam. (Version originale publiée en 1688).

Behn, A. (1755). *Les Aventures curieuses et intéressantes d'Oronoko, prince africain, contenant ses qualités et ses actions héroïques, ses infortunes dans ses Amours; son enlèvement et son esclavage à Suriname. La manière indigne, cruelle et infâme dont il y fut traité par le sous-gouverneur, son retour en Afrique et son installation au trône de ses pères*. (P.-A. La Place, trad.). Amsterdam. (Version originale publiée en 1688).

Behn, A. (1756). *Oronoko, imité de l'Anglois*. (P.-A. La Place, trad.). Amsterdam. (Version originale publiée en 1688).

Behn, A. (1769). *Oronoko ou le Price Nègre, Imitation de l'Anglois, avec cinq gravures*. (P.-A. La Place, trad.). Londres et Paris. (Version originale publiée en 1688).

- Behn, A. (1788). *Oronoko, ou le Prince Nègre, imitation de l'anglais. Collection de romans et contes, imités de l'anglais, corrigés et revus de nouveau*, par M. de La Place, tome I. (P.-A. La Place, trad.). Paris : Cussac. (Version originale publiée en 1688).
- Behn, A. (1990). *Orounoko. La belle infidèle*. (B. Dhuicq, trad.). Arles, France : Éditions Philippe Picquier. (Version originale publiée en 1688).
- Behn, A., et Thomas, B. B. (1999). *Oroonoko. Aphra Behn's Oroonoko: In a new adaptation by Biyi Bandele-Thomas*. Oxford : Amber Lane Press Ltd.
- Behn, A., La Place, P.-A., Dhuicq, B., et Vergès, F. (2008a). *Oronoko: L'esclave royal*. Paris : Éditions La Bibliothèque.
- Behn, A. et Dhuicq, B. (2008b). *Orounoko l'esclave royal : Une histoire véridique. Récits traduits par Bernard Dhuicq*. Paris : Les Éditions d'En Face. (Version originale publiée en 1688).
- Behn, A. (2009). *Oroonoko*. (G. Villeneuve, trad.). Paris : Gallimard. (Version originale publiée en 1688).
- Southerne, T. (1751). Extrait de la tragédie d'Oroonoko. Dans *Mélange de différentes pièces de vers et de prose, traduites de l'anglais, d'après Mmes. Elize Haywood et Suzanne Centlivre, Mrs. Pope, Southern et autres* (vol. 2). (P.-J. Fiquet du Bocage, trad.). Paris : A. Berlin.
- Southerne, T. (1699). *Oroonoko: A tragedy, as it was acted at the Theatre-Royal, by His Majesty's servants*. Londres : Imprimé pour H. Playford, B. Tooke, R. Bettesworth.
- Southerne, T., Novak, M. E. et Rodes, D. S. (1976). *Oroonoko*. Lincoln, Nebraska : University of Nebraska Press.

Sources secondaires

Ablancourt, N. P., et Zuber, R. (1972). *Lettres et préfaces critiques*. Paris : Didier.

Adams, P. G. (1983). *Travel literature and the evolution of the novel*. Lexington, KY : University Press of Kentucky.

Agorni, M. (2005). A marginal(ized) perspective on translation history: Women and translation in the eighteenth century. *Meta : journal des traducteurs*, 50(3), 817-830.

Anonyme. (1780). *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis MDCCLXII jusqu'à nos jours. Tome 14 ; ou Journal d'un observateur, contenant les analyses de pieces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle ; les relations des assemblées littéraires ; les notices des livres nouveaux, clandestins, prohibés ; les pieces fugitives, rares ou manuscrites, en prose ou en vers ; les vaudevilles sur la Cour ; les anecdotes & bons mots ; les eloges des savans , des artistes, des hommes de lettres morts, etc. etc. etc.* Londres : John Adamson.

Assises de la traduction littéraire en Arles (ATLAS). (2014, 13 janvier). *Site Web des Assises de la traduction littéraire en Arles (ATLAS) et du Collège International des traducteurs littéraires (CITL)*. Récupéré du site <http://www.atlas-citl.org/fr/citl/accueil.htm>.

Association des Jardins et Châteaux autour de Paris. (2013, 19 septembre). 23 Chefs d'œuvre de l'art paysager attendent votre visite. *Jardins & Châteaux autour de Paris*. Récupéré du site <http://www.jardins-chateaux-paris.com/jardin/association-jardins-chateaux-paris.html>.

Association des Traducteurs Littéraires de France. (2014, 13 janvier). Brève histoire de l'ATLF. *Site Web de l'Association des Traducteurs Littéraires de France*. Récupéré du site <http://www.atlf.org/Breve-histoire-de-l-ATLF.html>.

- Assouline, P. (2011). *La condition du traducteur*. Paris : Centre National du Livre.
- Ballard, M. (1995). *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*. Villeneuve d'Ascq : Presses universitaires du Septentrion.
- Ballard, M. (1995). Histoire et didactique de la traduction. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 8(1), 229-246.
- Balliu, C. (2002). *Les traducteurs transparents : La traduction en France à l'époque classique*. Bruxelles : Éditions du Hazard.
- Barguillet, F. (1981). *Le roman au XVIII^e siècle*. Paris : PUF.
- Barthes, R. (1984). *Le bruissement de la langue*. Paris : Seuil.
- Bassnett, S. (2011). *Reflections on translation*. Bristol : Multilingual Matters.
- Bastin, G. L., et Bandia, P. F. (Éds.). (2006). *Charting the future of translation history*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Bastin, G. L. (2010). Traduction et histoire. Les indispensables paratextes. Dans C. J. C. Miguel, S.C. Hernández, M. J. Pinilla, et B. Lépinette (Éds.), *Enfoques de teoría, traducción y didáctica de la lengua francesa: Estudios dedicados a la profesora Brigitte Lépinette* (pp. 47-59). Valence : Universitat de València.
- Baucom, I. (2005). *Specters of the Atlantic: Finance capital, slavery, and the philosophy of history*. Durham, Caroline du Nord et Londres : Duke University Press.
- Belle, M. A. (À paraître). *Métamorphoses de l'Énéide : traduction et imitation dans les Îles Britanniques aux 16^e et 17^e siècles*. Paris : Garnier.

- Benjamin, W. (1968). The work of art in the age of mechanical reproduction. *Illuminations* (pp. 217-251). New York : Schocken Books.
- Bensimon, P. (1990). Présentation. *Palimpsestes*, 4, ix-xiii.
- Bensimon, P. et Coupaye, D. (2004). Pourquoi donc retraduire? Paris : Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Berman, A. (1984). *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*. Paris : Gallimard.
- Berman, A. (1990). La retraduction comme espace de la traduction. *Palimpsestes*, 4, 1-7.
- Berman, A. (1995). *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.
- Berman, A. (1999). *La traduction et la lettre, ou l'auberge du lointain*. Paris : Seuil.
- Bibliothèque du Collège International des traducteurs littéraires. (2014, 13 janvier). *Site Web de la Bibliothèque du Collège International des traducteurs littéraires (CITL)*. Récupéré du site <http://atlas-citl.centredoc.org/opac/index.php>.
- Billaz, A. (1997) Voltaire traducteur de Shakespeare et de la Bible : Philosophie implicite d'une pratique traductrice. Les traductions dans le patrimoine français. *Revue d'histoire littéraire de la France*. 97(3), 372-380.
- Bodleian Library. (2014, 15 avril). « History of the Bodleian Library ». *Site Web de la Bodleian Library*. Récupéré du site <http://www.bodleian.ox.ac.uk/bodley/about-us/history>.

- Borgeaud, E. (2011). The agency of the printed page: re-contextualizing the translated text. Dans A. Pym (Éd.), *Translation research projects 3* (pp. 31-37). Tarragona, Espagne : Intercultural Studies Group.
- Bowers, T., et Chico, T. (2012). *Atlantic worlds in the long eighteenth century: Seduction and sentiment*. New York : Palgrave Macmillan.
- Brisset, A. (2004). Retraduire ou le corps changeant de la connaissance : Sur l'historicité de la traduction. *Palimpsestes*, 15, 39-68.
- Brownlie, S. (2006). Narrative theory and retranslation theory. *Across Languages and Cultures*, 7(2), 145-170.
- Buruma, I. (2000 [1998]). *Anglomania: A European love affair*. New York : Random House.
- Bury, E. (1997). Trois traducteurs français aux XVI^e et XVII^e siècles : Amyot, Baudoin, d'Ablancourt. *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 97(3), 361-371.
- Buzelin, H. (2005). Unexpected Allies: How Latour's Network Theory Could Complement Bourdieusian Analyses in Translation Studies. *The Translator*, 11(2), 193-218.
- Centre national du livre. (2007). *Bilan annuel des aides 2007*. Paris : Centre national du livre.
- Certeau, M. de (1975). *L'écriture de l'histoire*. Paris : Gallimard.
- Chapdelaine, A. (1994). Transparence et retraduction des sociolectes dans *The Hamlet* de Faulkner. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 7(2), 11-33.
- Chapdelaine, A. et Lane-Mercier, G. (2001). *Faulkner : Une expérience en retraduction*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

- Charles, S. (1994). Le Tom Jones de La Place ou la fabrique d'un roman français. *Revue D'histoire Littéraire De La France*, 94(6), 931-958.
- Chesterman, A. (1997). *Memes of translation: The spread of ideas in translation theory*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.
- Chevrel, Y. (1981). Avatars d'une littérature de langue « non-universelle » : le cas Ivo Andrić. Dans *L'œuvre d'Ivo Andrić dans le contexte littéraire et culturel européen* (pp. 781-796). Belgrade : Zaduzbina Ive Andrica.
- Chevrel, Y., D'Hulst, L. ., et Lombez, C. (2012). *Histoire des traductions en langue française*. Lagrasse: Verdier.
- Cheung, M. (2012). The mediated nature of knowledge and the pushing-hands approach to research on translation history. *Translation Studies*, 5(2), 156-171.
- Cobb, L. (1928). *Pierre-Antoine de La Place : Sa vie et son œuvre (1707-1793)*. Paris : E. Du Bocard Éditeur.
- Coldiron, A. (2012). Visibility now: Historicizing foreign presences in translation. *Translation Studies*, 5(2), 189-200.
- Cottegnies, L. (2001). L'esclave, le prince et le libertin : Espace colonial et figures de l'étranger dans Oroonoko d'Aphra Behn. *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 52, 75-89.
- Cronk, N. (2011). La Place et Gravelot : co-traducteurs de Tom Jones. Dans N. Ferrand (Éd.), *Traduire et illustrer le roman au XVIII^e siècle* (pp. 229-248). Oxford : Voltaire Foundation.

- Deane, S. L. (2011). *Confronting the Retranslation Hypothesis: Flaubert and Sand in the British Literary System*. (Thèse doctorale). Récupéré du Edinburgh Research Archive (ERA). Édinburgh : University of Edinburgh. 5494.
- Dei, G. J. S., & Kempf, A. (2006). *Anti-colonialism and education: The politics of resistance*. Rotterdam: Sense Publishers.
- Delisle, J. (2001). L'évaluation des traductions par l'historien. *Meta : journal des traducteurs*, 46(2), 209-226.
- Delisle, J. et Woodsworth, J., (Éds.). (2007). *Les traducteurs dans l'histoire*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Desmidt, I. (2009). Retranslation revisited. *Meta : journal des traducteurs*, 54(4), 669-683.
- Dhuicq, B. (1994). Oroonoko : la rencontre de trois mondes. *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaine des XVII^e et XVIII^e siècles*, 38, 33-43.
- Dhuicq, B. (1998). Aphra Behn : du régicide à la Glorieuse Révolution. *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaine des XVII^e et XVIII^e siècles*, 47, 153-167.
- Dhuicq, B. (1999). Vie, formes et lumière dans l'œuvre d'Aphra Behn. *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaine des XVII^e et XVIII^e siècles*, Édition spéciale en hommage à Paul Denizot : *Vie, formes et lumière(s)*, 127-133.
- Dhuicq, B. (2000). Aphra Behn, écrivain professionnel : du plagiat aux droits d'auteur. *XVII-XVIII. Bulletin de la société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles*, 50, 51-65.
- D'hulst, L. (1995). Pour une historiographie des théories de la traduction : questions de méthode. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 8(1), 13-33.

- Didier, B. (1998). *Le roman français au XVIII^e siècle*. Paris : Ellipses.
- Dodds, J. W. (1933). *Thomas Southerne, dramatist*. New Haven, Connecticut : Yale University Press.
- Doiron, N. (1995). *L'art de voyager : Le déplacement à l'époque classique*. Sainte-Foy, Québec : Les Presses de l'Université Laval.
- Dotoli, G. (2004). *Littérature et société en France au XVII^e siècle*. Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne.
- Dotoli, G. (2010). *Traduire en français du Moyen Âge au XXI^e siècle : Théorie, pratique et philosophie de la traduction*. Paris : Hermann.
- Doyle, L. (2008). *Freedom's empire: Race and the rise of the novel in Atlantic Modernity 1640-1940*. Durham, Caroline du Nord et Londres : Duke University Press.
- Dragovic-Drouet, M. (2009). Le traducteur dans l'édition mondialisée. Dans C. Laplace, M. Lederer, D. Gile et Université de Paris III (Éds.), *La traduction et ses métiers : Aspects théoriques et pratiques* (pp. 9-22). Caen : Lettres modernes Minard.
- Éditions d'En Face. (2014, 14 mars). *Site web des Éditions d'En Face*. Récupéré du site www.editionsdenface.com.
- Ehrard, J. (2008). *Lumières et esclavage : L'Esclavage colonial et l'opinion publique en France au XVIII^e siècle*. Bruxelles : A. Versailles éditeur
- Even-Zohar, I. (1990). Polysystem studies. *Poetics Today : International Journal for Theory and Analysis of Literature and Communication*, 11(1).

- Even-Zohar, I. (1978/2004). The position of translated literature within the literary polysystem. Dans : L. Venuti (Éd.), *The translation studies reader, 2nd edition* (pp. 199-204). Londres et New York : Routledge.
- Finke, L. (1993). Aphra Behn and the ideological construction of Restoration literary theory. Dans H. Hunter (Éd.), *Rereading Aphra Behn: History, theory, and criticism* (pp. 17-43). Charlottesville, Virginie : University Press of Virginia.
- Fougeret de Montbron, J.-L. (1757). *Préservatif contre l'anglomanie*. Paris : A. Minorque.
- Foz, C., Córdoba Serrano, M. S. (2005). Dynamique historique des (re)traductions du *Quijote* en français : Questions méthodologiques et premiers résultats. *Meta : journal des traducteurs*, 50(3), 1042-1050.
- Gagnon, C. (2006). Dans : G. Bastin et P. F. Bandia (Éds.), *Charting the future of translation history* (pp. 201-223). Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Gallagher, C. (1995). *Nobody's story: The vanishing acts of women writers in the marketplace, 1670-1820*. Berkeley : University of California Press.
- Gallouët, C. (2011). Compte rendu : Aphra Behn, Oroonoko, trad. Guillaume Villeneuve, prés. Youmna Charara. *Eighteenth-Century Fiction*, 24(1), 154-156.
- Gambier, Y. (1992). Adaptation : une ambiguïté à interroger. *Meta : journal des traducteurs*, 37(3), 421-425.
- Gambier, Y. (1994). La retraduction, retour et détour. *Meta : journal des traducteurs*, 39(3), 413-417.
- Genette, G. (1987). *Seuils*. Paris : Editions du Seuil.

- Grégoire, H. (1808). *De la littérature des nègres, ou Recherches sur leurs facultés intellectuelles, leurs qualités morales et leur littérature : suivies de notices sur la vie et les ouvrages des nègres qui se sont distingués dans les sciences, les lettres et les arts.* Paris : Maradan.
- Gresset, M. (1990). Retraduire, (re)mettre en scène : L'exemple de Sanctuary. *Palimpsestes*, 4, 33-44.
- Grieder, J. (1985). *Anglomania in France, 1740-1789: Fact, fiction, and political discourse.* Genève : Librairie Droz.
- Guiffan, J. (2004). *Histoire de l'anglophobie en France: De Jeanne d'Arc à la vache folle.* Rennes : Terre de brume.
- Hall, K. F. (1995). *Things of darkness: Economies of race and gender in early modern England.* Ithaca, New York : Cornell University Press.
- Harrigan, M. (2008). *Veiled encounters: Representing the Orient in 17th-century French travel literature.* Amsterdam : Rodopi.
- Hayes, J. C. (2009). *Translation, subjectivity and culture in France and England, 1600-1800.* Stanford : Stanford University Press.
- Hayden, J. A. (2012). « As far as a woman's reasoning may go »: Aphra Behn, *Oroonoko*, and the new science. Dans J. A. Hayden (Éd.), *Travel narratives, the new science, and literary discourse, 1569-1750* (123-142). Farnham, Surrey : Ashgate.
- Herman, J., Kozul, M., & Kremer, N. (2008). *Le roman véritable : Stratégies préfacielles au XVIII^e siècle.* Oxford : Voltaire Foundation.

- Hermans, T. (1996). Norms and the determination of translation: A theoretical framework'. Dans R. Alvarez et V. Africa (Éds.), *Translation, power, subversion* (pp. 25-51). Clevedon, Royaume-Uni : Multilingual Matters.
- Hoegberg, D. E. (1995). Caesar's toils: Allusion and rebellion in Oroonoko. *Eighteenth-Century Fiction, McMaster University*, 7(3).
- Horguelin, P. A. (1981). *Anthologie de la manière de traduire : Domaine français*. Montréal : Linguattech.
- Hughes, D., et Todd, J. M. (Éds.). (2005). *The Cambridge companion to Aphra Behn*. Cambridge, Royaume-Uni : Cambridge University Press.
- Israel, J. I. (2006). *Enlightenment contested: Philosophy, modernity, and the emancipation of man, 1670-1752*. Oxford : Oxford University Press.
- Iwanisziw, S. B., Southerne, T., Hawkesworth, J., Gentleman, F., Ferriar, J., More, H.,... et Bandele-Thomas, B. (2006). *Oroonoko: Adaptations and offshoots*. Ashgate, Royaume-Uni : Ashgate.
- Jacques Reich S. A. S. (2014, 17 mars). *Site web de Jacques Reich S. A. S. imprimeur*. Récupéré du site www.reich.fr.
- Jianzhong, X. (2003). Retranslation: Necessary or unnecessary? *Babel*, 49(3), 193-202.
- Kadish, D. Y. (2009). Translation in context. Dans D. Y. Kadish et F. Massardier-Kenney (Éds.), *Translating slavery*. Kent, Ohio : Kent State University Press.
- Kahn, R., et Seth, C. (Éds.) (2010). *La retraduction*. Rouen, France : Publications des universités de Rouen et du Havre.

- Lafon, H. (1997). *Espaces romanesques du XVIII^e siècle, 1670-1820 : De Madame de Villedieu à Nodier*. Paris : Presses universitaires de France.
- La Place, P.-A. de (1785). *Pièces intéressantes et peu connues, pour servir à l'histoire et à la littérature. Tome III*. Bruxelles.
- La Poulaine, J. (1900). *L'Anglomanie*. Paris : Plon-Nourrit et Cie.
- Lauzanne, A. (1999). Les français à l'heure anglaise : L'Anglomanie de Louis XV à Louis-Philippe. *Arobase : journal des lettres et sciences humaines*, 3(2).
- Léger, B. (1996). Soumission et assujettissement : la fidélité chez les traducteurs et « théoriciens » de la traduction française dans la première moitié du XVIII^e siècle. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 9(2), 75-101.
- Léger, B. (1999). « *Une fleur des pays étrangers* » : Desfontaines traducteur au XVIII^e. (Thèse de doctorat). Récupéré sur la base de données *eScholarships@McGill* de l'Université McGill. (000007914).
- Léger, B. (2004). Nouvelles aventures de Gulliver à Blefuscu : Traductions, retraductions et rééditions des *Voyages de Gulliver* sous la monarchie de Juillet. *Meta : journal des traducteurs*, 49(3), 526-543.
- Léger, B. (2006). Vie et mort du traducteur : de l'Ancien Régime au Second Empire (1727-1857). *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 19(1), 31-52.
- Lépinette, B. (1997). *La historia de la traducción: Metodología, apuntes bibliográficos*. Valence : Centro de estudios sobre comunicación interlingüística e intercultural Université de Valence.

- Lépinette, B. (2003) Traduction et histoire. Dans B. Lépinette et B. A. Melero (Éds.), *Historia de la traducción* (pp. 69-91). Valence : Faculté de philologie, Université de Valence.
- Lever, M. (1981). *Le roman français au XVII^e siècle*. Paris : Presses universitaires de France.
- Lombez, C. (2011). *Retraductions : De la Renaissance au XXI^e siècle*. Nantes : Éditions Cécile Defaut.
- Mathijssen, J. W. (2007). *The breach and the observance. Theatre retranslation as a strategy of artistic differentiation, with special reference to retranslations of Shakespeare's Hamlet (1777–2001)*. (Thèse de doctorat). Récupéré sur la base de données *Igitur* de l'Université d'Utrecht. (200 650).
- Mancall, P. C. (2006). *Travel Narratives from the Age of Discovery: An Anthology*, New York : Oxford University Press Inc.
- Mariaule, M. (2007). L'adaptation à l'épreuve de la traduction. Dans C. Wecksteen et A. El Kaladi (Éds.), *La traductologie dans tous ses états* (pp. 235-253). Arras : Artois Presses Université.
- May, G., et Université de Yale. (1963). *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle*. New Haven, Connecticut : Yale University Press.
- McMurran, M. H. (2000). Taking liberties: Translation and the Development of the Eighteenth-Century Novel. *The Translator*, 6(1), 87-108.
- McMurran, M. H. (2005). Aphra Behn from both sides: Translation in the Atlantic world. *Studies in Eighteenth Century Culture*, 34, 1-23.
- McMurran, M. H. (2008). Translation as offence: The case of Desfontaines. *Translation and Literature*, 17(2), 150-164.

- McMurrin, M. H. (2010). *The spread of novels: Translation and prose fiction in the Eighteenth Century*. Princeton, New Jersey : Princeton University Press.
- Mercier, D. (1995). *L'Épreuve de la représentation : L'enseignement des langues étrangères et la pratique de la traduction en France aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles*. Paris : Diffusion les Belles Lettres.
- Merrett, R. (2002). English literature in the French press. Testimony, imitation, and fictional exchange. Dans A. Rivara (Éd.), *La traduction des langues modernes au XVIII^e siècle ou « La dernière chemise de l'amour »* (pp. 171-189). Paris : Honoré Champion.
- Meschonnic, H. (1973). Propositions pour une poétique de la traduction. *Pour la poétique II* (pp. 305-316). Paris : Gallimard.
- Midgley, C. (1992). *Women against slavery: The British campaigns, 1780-1870*. Londres : Routledge.
- Monod-Cassidy, H. (1941). *Un voyageur-philosophe au XVIII^e siècle : L'abbé Jean-Bernard Le Blanc*. Cambridge, Massachusetts : Harvard University Press.
- Monti, E., Schnyder, P. et Ladmiral, J.-R. (Éds.) (2011). *Autour de la retraduction : Perspectives littéraires européennes*. Paris : Orizons.
- Mounin, G. (1955). *Les Belles infidèles*. Paris : Cahiers du Sud.
- Moréri, L. (1759). Aphra Behn. *Le grand dictionnaire historique, ou Le mélange curieux de l'histoire sacrée et profane*. (Tome 2). Paris : Les libraires associés.
- Mornet, D. (1910). Les enseignements des bibliothèques privées (1750-1780). *Revue d'histoire littéraire de la France*, 17(3), 449-496.

- Munday, J. (2012). *Introducing translation studies: Theories and applications* (3^e éd.). Londres et New York : Routledge.
- Nouss, A. (2007). Perspectives transhistoricistes. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 20(1), 141-170.
- Nouss, A. (2008). Du transhistoricisme traductionnel. Dans A. Pym, M. Schlesinger, et D. Simeoni (Éds.), *Beyond descriptive translation studies: Investigations in homage to Gideon Toury* (pp. 381-398). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.
- Nussbaum, F. A. (2009). Between « oriental » and « blacks so called ». 1688-1788. Dans D. Carey, et L. M. Festa, (Éds.), *The postcolonial enlightenment: Eighteenth-century colonialism and postcolonial theory*. Oxford : Oxford University Press
- O'Donnell, M. A. (1986). *Aphra Behn: An annotated bibliography of primary and secondary sources*. New York : Garland Pub.
- O'Donnell, M. A., Dhuicq, B. et Leduc, G. (2000). *Aphra Behn, 1640-1689: Identity, alterity, ambiguity*. Paris : L'Harmattan.
- O'Donnell, M. A. (2005). Aphra Behn: the documentary record. Dans D. Hughes et J. Todd (Éds.), *The Cambridge companion to Aphra Behn* (pp. 1-11). Cambridge, Royaume-Uni et New York : Cambridge University Press.
- O'Driscoll, K. (2011). *Retranslation through the centuries: Jules Verne in English*. Oxford : Peter Lang.
- Otten, C. F. (1992). *English women's voices, 1540-1700*. Miami : Florida International University Press.

- Paloposki, O., et Koskinen, K. (2010). Reprocessing texts. The fine line between retranslating and revising. *Across Languages and Cultures*, 11(1), 29-49.
- Perrot d'Ablancourt, N. (1642). *Lucien [de Samosate] de la traduction de N. Perrot d'Ablancourt, nouvelle édition revue et corrigée*, Paris, T. Jolly, 1664, 2 vol., I, Dédicace à Monsieur de Conrart.
- Pym, A. (1998). *Method in translation history*. Manchester : St. Jerome.
- Pym, A. (2009). Humanizing translation history. *Hermes – Journal of Language and Communication Studies*, 42, 23-48.
- Ramond, C. (2012). *Roman et théâtre au XVIII^e siècle : Le dialogue des genres*. Oxford : Voltaire Foundation.
- Rich, J. A. (1983). Heroic tragedy in Southerne's Oroonoko (1695): An approach to a split plot tragicomedy. *Philological Quarterly*, 62(2), 187-200.
- Rivara, A. (2002). La traduction par La Place du *Prince Oroonoko* de Mrs Aphra Behn. Dans A. Rivara (Éd.), *La traduction des langues modernes au XVIII^e siècle ou « La dernière chemise de l'amour » : Recueil* (pp. 109-138). Paris : Honoré Champion.
- Rodriguez, L. (1990). Sous le signe de Mercure, la retraduction. *Palimpsestes*, 4, 63-80.
- Rosenthal, L. J. (2005). Oroonoko : reception, ideology, and narrative strategy. Dans D. Hughes et J. Todd (Éds.), *The Cambridge companion to Aphra Behn* (pp. 151-165). Cambridge, Royaume-Uni et New York : Cambridge University Press.
- Roux-Faucard, G. (2008). *Poétique du récit traduit*. Paris : Lettres modernes Minard.

- Rubel, P. G., & Rosman, A. (Éds.). (2003). *Translating cultures: Perspectives on translation and anthropology*. Oxford : Berg.
- Rundle, C. (2011). History through a translation perspective. Dans A. Chalvin, A. Lange, et D. Monticelli, (Éds.), *Entre les cultures et les textes : Itinéraires en histoire de la traduction*. New York : Peter Lang.
- Runge, L. (2005). Editions of Oroonoko, 1688-2000: A historical perspective. Dans B. Dhuicq, (Éd.), *Aphra Behn (1640-1689) : Le modèle européen* (pp. 142-153). Entrevaux, France : Bilingua GA Editions.
- Quesnel, J., Gill, M., & Brassard, M. (2003). *L'anglomanie : Suivi de Les républicains français*. Paroisse Notre-Dame-des-Neiges, Québec : Éditions Trois-Pistoles.
- Rousseau, J.-J. et Bry, J. (1856). Les confessions de Jean-Jacques Rousseau, réimprimés d'après les meilleurs textes : Tome deuxième, suite des confessions, rêveries, botanique, morceaux inédits. Paris : J. Bry Aîné, Librairie-Éditeur.
- Sanconie, M. (2007). Préface, postface, ou deux états du commentaire par des traducteurs. Dans M. Boisseau (Éd.), *Palimpsestes*, 20, 161-176.
- Sapiro, G. (2008a). Normes de traduction et contraintes sociales. Dans A. Pym, M. Schlesinger, et D. Simeoni (Éds.), *Beyond descriptive translation studies: Investigations in homage to Gideon Toury* (pp. 199-208). Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.
- Sapiro, G. (2008b). *Translatio : Le marché de la traduction en France à l'heure de la mondialisation*. Paris : CNRS éditeur.

- Sapiro, G. (2012). *Traduire la littérature et les sciences humaines : Conditions et obstacles*. Paris : Ministère de la culture et de la communication, Secrétariat général, Département des études, de la prospective et des statistiques (DEPS).
- Schaub, J.-F. (2008). *Oroonoko prince et esclave : roman colonial de l'incertitude*. Paris : Éditions du Seuil.
- Seeber, E. D. (1936). Oroonoko in France in the XVIIIth century. *PMLA*, 51(4), 953-959.
- Simeoni, D. (1995). Translating and studying translation: The view from the agent. *Meta : journal des traducteurs*, 40(3), 445-460.
- Simon, S. et St-Pierre, P. (Éds.). (2000). *Changing the terms: translating in the postcolonial era*. Ottawa : Presses de l'Université d'Ottawa.
- Smith, G. J. (1912). A long-forgotten « hit ». *The North American Review*, 196(681), 264-277.
- Société d'études anglo-américaines des XVII^e et XVIII^e siècles (France). (1984). *Mémoire et création dans le monde anglo-américain aux XVII^e et XVIII^e siècles : Actes du colloque tenu à Paris les 21 et 22 octobre 1983*. Strasbourg : Université de Strasbourg II.
- Spencer, J. (2000). *Aphra Behn's afterlife*. New York : Oxford University Press.
- St. André, J. (2003). Retranslation as argument: Canon formation, professionalization, and international rivalry in 19th Century Sinological translation. *Cadernos de Tradução* 11(1), 59-93.
- Stapleton, M. L. (2004). *Admired and understood: The poetry of Aphra Behn*. Newark, New Jersey : University of Delaware Press.

- Stockhorst, S. (2010). *Cultural transfer through translation: The circulation of enlightened thought in Europe by means of translation*. Amsterdam : Rodopi.
- Susam-Sarajeva, S. (2003). Multiple-entry visa to travelling theory: Retranslations of literary and cultural theories. *Target*, 15(1), 1-36.
- Tahir-Gürçağlar, Ş. (2002). What texts don't tell: the uses of paratexts in translation research. Dans T. Hermans (Éd.), *Crosscultural transgressions: Research models in Translation Studies II: historical and ideological issues* (pp. 44-60). Manchester, Royaume-Uni et Northampton, Massachussets : St. Jerome Publishing.
- Taverna, L. (2011). Les préfaces des traducteurs comme discours sur la méthode et l'histoire : l'exemple de quatre traducteurs-écrivains italiens. Dans A. Chalvin, A. Lange et D. Monticelli (Éds.), *Between cultures and texts: Itineraries in translation history = Entre les cultures et les textes : itinéraires en histoire de la traduction* (pp. 269-283). Francfort : Peter Lang.
- Tegelberg, E. (2011). La retraduction littéraire – quand et pourquoi? *Babel*, 57(4), 452-471.
- Thomas, H. (1997). *The slave trade: The story of the Atlantic slave trade, 1440-1870*. New York : Simon and Schuster.
- Todd, J. M. (1996). *Aphra Behn studies*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Todd, J. M. (1997). *The secret life of Aphra Behn*. New Brunswick, New Jersey : Rutgers University Press.
- Todd, J. M. (1998). *The critical fortunes of Aphra Behn*. Columbia, Caroline du Sud : Camden House.

- Topia, A. (1990). *Finnegans Wake* : La traduction parasitée. Étude de trois traductions des dernières pages de *Finnegans Wake*. *Palimpsestes*, 4, 45-61.
- Toury, G. (1995). *Descriptive translation studies and beyond*. Amsterdam : John Benjamins Publishing Company.
- Université Paris III. (2013, 29 octobre). Hommage à Bernard Dhuicq. *Site Web de l'Université Paris III*. Récupéré sur le site <http://www.univ-paris3.fr/hommage-a-bernard-dhuicq-236423.kjsp?RH=1207746285942>.
- Vandershelden, I. (2000). Why retranslate the French classics. Dans M. Salama-Carr (Éd.). *On translating French literature and film: II*. Amsterdam : Rodopi.
- Van Doorslaer, L. (1995). Quantitative and qualitative aspects of corpus selection in translation studies. *Target*, 7(2), 245-260.
- Venuti, L. (2004). *The translation studies reader*. New York : Routledge.
- Venuti, L. (2005). Translation, history, narrative. *Meta : journal des traducteurs*, 50(3), 800-816.
- Venuti, L. (2008). *The translator's invisibility: A history of translation*. Londres : Routledge.
- Voltaire. (2001) [1759]. *Candide : Ou l'optimisme*. Paris : Maxi-livres.
- Voltaire et Lèpan, E.-M.-J. (1820-1821). *Chefs-d'œuvre dramatiques de Voltaire, contenant ses tragédies et comédies restées au théâtre, collationnées sur la dernière édition publiée de son vivant, connue sous la dénomination d'édition encadrée et sur celle de Kehl, avec l'indication des changements adoptés par la Comédie française, accompagnées de préfaces et de notes historiques et critiques par M. Lèpan,...* Tome 4. Paris : Bourgeois.

- Wall, G. (2004). Flaubert's Voice: Retranslating 'Madame Bovary'. *Palimpsestes : Pourquoi donc retraduire?*, 15, 35-42.
- Wanninger, J. M. (2008). *Intervention, improvisation, and spectral sanction: Adaptation and strategies of literary authorization in Oroonoko*. (Mémoire de maîtrise). Nashville, Tennessee : Université Vanderbilt.
- Watson, G. (1979). *The story of the novel*. New York : Barnes & Noble.
- West, C. B. (1932). La théorie de la traduction au XVIII^e siècle. *Revue de littérature comparée*, 12, 330-355.
- Westminster Abbey. (2013, 29 octobre). Aphra Behn. *Site Web officiel du Westminster Abbey*. Récupéré sur le site <http://www.westminster-abbey.org/our-history/people/aphra-behn>.
- Whitehead, M. (2007). To provide for the edifice of learning: Researching 450 years of Jesuit educational and cultural history, with particular reference to the British Jesuits. *History of Education: Journal of the History of Education Society*, 36(1), 109-143.
- Widmayer, A. (2003). The politics of adapting Behn's Oroonoko. *Comparative Drama*, 37(2), 189-223.
- Wolfgang, A. (2004). *Gender and voice in the French novel, 1730-1782*. Aldershot, Hants, Royaume-Uni : Ashgate.
- Woodsworth, J. (1998). History of translation. Dans M. Baker (Éd.). *Routledge encyclopedia of translation studies* (pp. 100-105). New York : Routledge.
- Woolf, V. (1989). *A room of one's own*. San Diego : Harcourt, Inc. (L'œuvre originale a été publiée en 1929).

Xiaoyi, Y. (1999). Débat du siècle : fidélité ou recreation. *Meta : journal des traducteurs*, 44(1), 61-77.

Zuber, R. (1968). *Les « Belles infidèles » et la formation du goût classique : Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*. Paris : A. Colin.

Zumthor, P. (1993). *Dire le voyage au Moyen Age*. Montréal : Liberté.

Annexes

Annexe I – Extraits de la fin d'*Oroonoko*

Texte original (Behn, 1997 [1688], pp. 63-65)

When he was well enough to speak, we talk'd to him; and ask'd him some Questions about his Wife, and the Reasons why he kill'd her; and he then told us what I have related of that Resolution, and of his Parting; and he besought us, we would let him Dye, and was extreamly Afflicted to think it was possible he might Live he assur'd us, if we did not Dispatch him, he wou'd prove very Fatal to a great many. We said all we cou'd to make him Live, and gave him new Assurances; but he begg'd we wou'd no think so poorly of him, or of his love to *Imoinda*, to imagine we cou'd Flatter him to Life again; but the Chirurgeon assur'd him, he cou'd not Live, and therefore he need not Fear. We were all (but *Caesar*) afflicted at this News; and the Sight was gashly; his Discourse was sad; and the earthly Smell about him so strong, that I was perswaded to leave the Place for some time (being my self but Sickly, and very apt to fall into Fits of dangerous Illness upon any extraordinary Melancholy); the Servants, and *Trefry*, and the Chirurgeons, promis'd all to take what possible care they cou'd of the Life of *Caesar*; and I, taking Boat, went with other Company to Colonel *Martin's*, about three Days Journy up the River; having communicated this Design to one *Banister*, a wild *Irish* Man, and one of the Council; a Fellow of absolute Barbarity, and fit to execute any Villany, but was Rich. He came up to *Parham*, and forcibly took *Caesar*, and had him carried to the same Post where he was Whip'd; and causing him to be ty'd to it, and a great Fire made before him, he told him, he shou'd Dye like a Dog, as he was. *Caesar* replied, this was the first piece of Bravery that ever *Banister* did; and he never spoke Sense till he pronounc'd that Word; and, if he wou'd keep it, he wou'd declare, in the other World, that he was the only Man, of all the Whites, that ever he heard speak Truth. And turning to the Men that bound him, he said, *My Friends, am I to Dye, or to be Whip'd?* And they cry'd, *Whip'd! no; you shall not escape so well:* And then he replied, smiling, *A Blessing on thee;* and assur'd them, they

need not tye him, for he wou'd stand fixt, like a Rock; and indure Death so as shou'd encourage them to Dye. *But if you Whip me*, said he, *be sure you tye me fast*.

He had learn'd to take Tobacco; and when he was assur'd he should Dye, he desir'd they would give him a Pipe in his Mouth, ready Lighted, which they did; and the Executioner came, and first cut off his Members²⁴, and threw them in the Fire; after that, with an ill-favoured Knife, they cut his Ears, and his Nose, and burn'd them; he still Smoak'd on, as if nothing had touch'd him; then they hack'd off one of his Arms, and still he bore up, and held his Pipe; but at the cutting of the other Arm, his Head sunk, and his Pipe drop'd; and he gave up the Ghost, without a Groan, or a Reproach. My Mother and Sister were by him all the while, but not suffer'd to save him so rude and wild were the Rabble, and so inhumane were the Justices, who stood by to see the Execution, who after paid dearly enough for their Insolence. They cut *Caesar* in Quarters, and sent them to several of the chief *Plantations*: One Quarter was sent to Colonel *Martin*, who refus'd it; and swore, he had rather see the Quarter of *Banister*, and the *Governor* himself, than those of *Caesar*, on his *Plantations*; and that he cou'd govern his *Negroes* without Terrifying and Grieving them with frightful Spectacles of a mangl'd King.

Thus Dy'd this Great Man; worthy of a better Fate, and a more sublime Wit than mine to write his Praise; yet, I hope, the Reputation of my Pen is considerable enough to make this Glorious Name to survive to all Ages; with that of the Brave, the Beautiful, and the Constant *Imoinda*. Finis.

Traduction de La Place (Édition de 1745, pp. 166-168)

On n'eut pas besoin d'aller plus loin. L'infortuné Jamoan, fut trouvé chez lui, dans un cachot souterrain, accablé de misère, & presque mourant. Il fut amené à *Param-house*, où il ne vécut que trois jours, quoique pénétré de joie, de la réunion de César & d'Imoinda.

²⁴ Parties génitales. (Lipking, 1997, p. 64)

Il mourut, avec leur nom à la bouche; & sa mort leur coûta des larmes bien sincères. Mylord vouloit faire pendre *Banister*. Mais les mêmes personnes qui avoient déjà sollicité pour lui, obtinrent qu'il en feroit quitte pour un bannissement perpétuel.

Il arriva, peu de tems après, un Navire Hollandois, qui alloit à la Côte de *Coramantien*, & qui avoit touché à *Surinam*, pour faire de l'eau. Le Gouverneur tint parole à César. Il lui permit de s'embarquer, avec son épouse, son fils, & Aboan. Le Capitaine Hollandois fut charmé de cette rencontre, quand il sçut la qualité de César, qui lui promit la cargaison complete : mais à condition qu'il reviendrait à *Surinam*, apporter à Mylord, des preuves de sa reconnaissance.

Nous le vîmes partir, avec un regret sensible; & nous ne nous en consolâmes, qu'au retour du Navire, qui nous apprit, qu'ils étoient arrivés heureusement au *Coramantien*.

César y avoit trouvé son ayeul prêt à finir, & accablé du poids de son grand âge. Ce vieux Prince, avoit été si enchanté du retour de son petit-fils, & de son épouse, qu'il avoit d'abord abdiqué en leur faveur. César, ou plutôt ORONOKO, devenu Souverain, avoit comblé le Hollandois, & son Equipage, de biens. Le Capitaine apportoit enfin, à Mylord, à Trefry, & à moi-même, dès présens dignes de la générosité d'un grand Roi. FIN.

Traduction de La Place (Édition de 1769, pp. 210-212)

On n'alla pas plus loin. Jamoan fut trouvé chez lui, dans un cachot, accablé de misère, presque mourant; & Mylord, outré contre ce scélérat [*Banister*], le fit pendre dans l'instant même à la porte de sa maison.

Un Navire Hollandois qui, quelques jours après, se dispoit à partir pour l'Affrique, offrit au Gouverneur l'occasion de tenir parole à César. Le Capitaine, en apprenant la qualité de cet Esclave & qui sentoit en même tems les avantages que lui promettoit un pareil passager, en reçut la proposition avec transports. César, de son côté, promit de le gratifier de trois cens Nègres, sous la seule condition, qu'à son retour, il rapporteroit à Mylord les témoignages des sentimens que lui vouoit *Oronoko*.

César, Imoinda, leur fils, & leurs deux fidelles amis, emportèrent tous nos regrets. Le sort, après avoir épuisé sur eux tout ce que ses rigueurs ont de plus funeste, les conduisit heureusement dans leur pays.

Le Hollandois, qui à son retour à *Surinam*, apporta de la part de César, tant pour le Gouverneur, que pour Tréfry & pour moi-même, des présens dignes de la reconnaissance d'un grand Roi, nous remit en même temps des lettres de ce Prince et de sa chère Imoinda.

César (redevenu *Oronoko*) nous apprenoit qu'il avoit trouvé son ayeul accablé sous le poids de l'âge; & que ce vieux Monarque, enchanté de le revoir, avoit dans l'instant même abdiqué la Couronne en sa faveur.

Traduction de La Place (Édition de 1788, pp. 138-139)

On n'alla pas plus loin. Jamoan fut trouvé chez lui, dans un cachot, accablé de misère, presque mourant; & Mylord, outré contre ce scélérat, le fit pendre dans l'instant même à la porte de sa maison.

Un Navire Hollandois qui, quelques jours après, se disposoit à partir pour l'Affrique, offrit au Gouverneur l'occasion de tenir parole à César. Le Capitaine, en apprenant la qualité de cet Esclave & qui sentoit en même tems les avantages que lui promettoit un pareil passager, en reçut la proposition avec transports. César, de son côté, promit de le gratifier de trois cens Nègres, sous la seule condition, qu'à son retour, il rapporteroit à Mylord les témoignages des sentimens que lui vouoit *Oronoko*.

César, Imoinda, leur fils, & leurs deux fidelles amis, emportèrent tous nos regrets. Le sort, après avoir épuisé sur eux tout ce que les rigueurs ont de plus funeste, les conduisit heureusement dans leur pays.

Le Hollandois, qui à son retour à *Surinam*, apporta de la par de César, tant pour le gouverneur, que pour Tréfry & pour moi-même, des présens dignes de la reconnaissance d'un grand roi, nous remit en même temps des lettres de ce prince et de sa chère Imoinda.

César, redevenu *Oronoko*, nous apprenoit qu'il avoit trouvé son ayeul accablé sous le poids de l'âge, & que ce vieux monarque, enchanté de le revoir, avoit dans l'instant même abdiqué la couronne en sa faveur.

Traduction de Dhuicq (Dans Behn, 1990, pp. 216-217)

Banister se présenta à Parham, se saisit par la force de César, et le fit porter au même poteau où il avait été fouetté. Après l'y avoir fait attacher, et avoir fait allumer un grand feu devant lui, il lui déclara qu'il allait mourir comme le chien qu'il était. César lui répliqua que c'était là le premier acte de bravoure que Banister eût jamais accompli, et qu'il n'avait jamais parlé de façon aussi sensée avant de prononcer ces dernières paroles; et, s'il s'y tenait, César déclarerait dans l'autre monde que c'était lui le seul de tous les Blancs qu'il eût jamais entendu dire la vérité. Se tournant vers les hommes qui l'avaient attaché, il leur dit : "Mes amis, dois-je mourir ou être fouetté?" Ils lui crièrent : "Fouetté? Non, tu ne t'en tireras pas à aussi bon compte!" Il répliqua alors en souriant : "Je te bénis". Il les assura qu'ils n'avaient pas besoin de l'attacher, car il resterait immobile comme un roc et supporterait la mort de telle manière qu'il leur ôterait la peur de mourir. "Mais si vous me fouettez, dit-il, assurez-vous de bien m'attacher."

Il avait appris l'usage du tabac; et lorsqu'il fut certain qu'il allait mourir, il demanda qu'on lui placât [sic] dans la bouche une pipe déjà allumée; ce qu'ils firent. Le bourreau arriva; il lui coupa d'abord les extrémités [sic] des membres, puis les jeta dans le feu. Ensuite, à l'aide d'un couteau ébréché, il lui trancha les oreilles et le nez, qu'il fit brûler. César continua de fumer comme si rien ne le concernait. Ils lui arrachèrent ensuite un bras; il ne broncha pas et garda sa pipe à la bouche; mais lorsqu'ils lui coupèrent l'autre bas [sic], sa tête s'affaissa : sa pipe tomba et il rendit l'âme, sans émettre un gémissement ni un reproche. Ma mère et ma sœur l'assistèrent pendant tout son supplice, mais ne furent pas autorisées à le secourir, tellement la racaille se montra déchaînée et barbare et tellement les juges qui assistaient à l'exécution se montrèrent inhumains : ils payèrent chèrement leur mépris par la suite. César fut mis en quartiers, qui furent expédiés dans plusieurs des principales plantation : un quartier fut envoyé chez le colonel Martin; il le renvoya, en jurant qu'il préférerait voir les

quartiers de Banister et du gouverneur lui-même sur sa plantation. Il pouvait gouverner ses Nègres sans les terrifier et sans leur causer de peine en leur montrant le spectacle effrayant d'un roi mis en pièces.

Ainsi mourut ce grand homme, digne d'un meilleur destin, et digne d'un esprit plus sublime que le mien pour écrire ses louanges. J'espère cependant que la réputation de ma plume sera assez grande pour transmettre à travers tous les siècles le souvenir de son nom glorieux et de celui de la courageuse, belle et fidèle Imoinda.

Traduction de La Place (Dans Behn, La Place, Dhuicq et Vergès, 2008a, pp. 168-169)

On n'alla pas plus loin. Jamoan fut trouvé chez lui, dans un cachot, accablé de misère, et presque mourant; et Milord, outré contre ce scélérat, le fit pendre dans l'instant même à la porte de sa maison.

Un navire hollandais qui, quelques jours après, se disposait à partir pour l'Afrique, offrit au gouverneur l'occasion de tenir parole à César. Le capitaine, en apprenant la qualité de cet esclave, et qui sentait en même temps les avantages que lui promettait un pareil passager, en reçut la proposition avec transports. César, de son côté, promit de le gratifier de trois cent Nègres, sous la seule condition qu'à son retour, il rapporterait à Milord les témoignages des sentiments que lui vouait Oronoko.

César, Imoinda, leurs fils et leurs deux fidèles amis, emportèrent tous nos regrets. Le sort, après avoir épuisé sur eux tout ce que les rigueurs ont de plus funeste, les conduisit heureusement dans leur pays.

Le Hollandais, qui à son retour à Surinam, apporta de la part de César, tant pour le gouverneur, que pour Tréfry et pour moi-même, des présents dignes de la reconnaissance d'un grand roi, nous remit en même temps des lettres de ce prince et de sa chère Imoinda.

César, redevenu Oronoko, nous apprenait qu'il avait trouvé son aïeul accablé sous le poids de l'âge, et que ce vieux monarque, enchanté de le revoir, avait dans l'instant même abdiqué la couronne en sa faveur.

Retraduction de Dhuicq (Dans Behn, La Place, Dhuicq et Vergès, 2008a, pp. 179-181)

Banister se présenta à Parham-House, se saisit par la force de César, et le fit porter au même poteau où il avait été fouetté. Après l'y avoir fait attacher, et avoir fait allumer un grand feu devant lui, il lui déclara qu'il allait mourir comme le chien qu'il était. César lui répliqua que c'était là le premier acte de bravoure que Banister eût jamais accompli, et qu'il n'avait jamais parlé de façon aussi sensée avant de prononcer ces dernières paroles ; et, s'il s'y tenait, César déclarerait dans l'autre monde que c'était lui le seul de tous les Blancs qu'il eût jamais entendu dire la vérité. Se tournant vers les hommes qui l'avaient attaché, il leur dit : « Mes amis, dois-je mourir ou être fouetté ? » Ils lui crièrent : « Fouetté ? Non, tu ne t'en tireras pas à aussi bon compte ! » Il répliqua alors en souriant : « Je te bénis. » Il les assura qu'ils n'avaient pas besoin de l'attacher, car il resterait immobile comme un roc et supporterait la mort de telle manière qu'il leur ôterait la peur de mourir. « Mais si vous me fouettez, dit-il, assurez-vous de bien m'attacher. »

Il avait appris l'usage du tabac ; et lorsqu'il fut certain qu'il allait mourir, il demanda qu'on lui plaçât dans la bouche une pipe déjà allumée ; ce qu'ils firent. Le bourreau arriva et il lui coupa d'abord les extrémités des membres, puis les jeta dans le feu. Ensuite, à l'aide d'un couteau ébréché, il lui trancha les oreilles et le nez, qu'il fit brûler. César continua de fumer comme si rien ne le concernait. Ils lui arrachèrent ensuite un bras ; il ne broncha pas et garda sa pipe à la bouche ; mais lorsqu'ils lui coupèrent l'autre bras, sa tête s'affaissa : sa pipe tomba et il rendit l'âme, sans émettre un gémissement ni un reproche. Ma mère et ma sœur l'assistèrent pendant tout son supplice, mais ne furent pas autorisées à le secourir, tellement la racaille se montra déchaînée et barbare et tellement les juges qui assistaient à l'exécution se montrèrent inhumains : ils payèrent chèrement leur mépris par la suite. César fut mis en quartiers, qui furent expédiés dans plusieurs des principales plantations : un quartier fut envoyé chez le colonel Martin; il le renvoya, en jurant qu'il préférerait voir les quartiers de Banister et du gouverneur lui-même sur sa plantation. Il pouvait gouverner ses Nègres sans les terrifier et sans leur causer en de peine en leur montrant le spectacle effrayant d'un roi mis en pièces.

Ainsi mourut ce grand homme, digne d'un meilleur destin, et digne d'un esprit plus sublime que le mien pour écrire ses louanges. J'espère cependant que la réputation de ma plus sera assez grande pour transmettre à travers tous les siècles le souvenir de son nom glorieux et de celui de la courageuse, belle et fidèle Imoinda. Fin.

Retraduction de Dhuicq (Dans Behn et Dhuicq, 2008b, pp. 179-180)

Banister se présenta à Parham, se saisit par la force de César, et le fit porter au même poteau où il avait été fouetté. Après l'y avoir fait attacher, et avoir fait allumer un grand feu devant lui, il lui déclara qu'il allait mourir comme le chien qu'il était. César lui répliqua que c'était là le premier acte de bravoure que Banister eût jamais accompli, et qu'il n'avait jamais parlé de façon aussi sensée avant de prononcer ces dernières paroles ; et, s'il s'y tenait, César déclarerait dans l'autre monde que c'était lui le seul de tous les Blancs par qui il eût jamais entendu dire la vérité. Se tournant vers les hommes qui l'avaient attaché, il leur dit : « Mes amis, dois-je mourir ou être fouetté ? » Ils lui crièrent : « Fouetté ? Non, tu ne t'en tireras pas à aussi bon compte ! » Il répliqua alors en souriant : « Je te bénis. » Il les assura qu'ils n'avaient pas besoin de l'attacher, car il resterait immobile comme un roc et supporterait la mort de telle manière qu'il leur ôterait la peur de mourir. « Mais si vous me fouettez, dit-il, assurez-vous de bien m'attacher. »

Il avait appris l'usage du tabac ; et lorsqu'il fut certain qu'il allait mourir, il demanda qu'on lui plaçât dans la bouche une pipe déjà allumée ; ce qu'ils firent.

Le bourreau arriva ; il lui coupa d'abord les extrémités des membres, puis les jeta dans le feu. Ensuite, à l'aide d'un couteau ébréché, il lui trancha les oreilles et le nez, qu'il fit brûler. César continua de fumer comme si rien ne le concernait. Ils lui arrachèrent ensuite un bras ; il ne broncha pas, et garda sa pipe à la bouche ; mais lorsqu'ils lui coupèrent l'autre bras, sa tête s'affaissa : sa pipe tomba et il rendit l'âme, sans émettre un gémissement ni un reproche. Ma mère et ma sœur l'assistèrent pendant tout son supplice, mais ne furent pas autorisées à le secourir, tellement la racaille se montra déchaînée et barbare et tellement les juges qui assistaient à l'exécution se montrèrent inhumains : ils payèrent chèrement leur mépris par la suite. César fut mis en quartiers, qui furent expédiés dans plusieurs des

principales plantations : un quartier fut envoyé chez le colonel Martin ; il le renvoya, en jurant qu'il préférerait voir les quartiers de Banister et du gouverneur lui-même sur sa plantation. Il pouvait gouverner ses Nègres sans les terrifier et sans leur causer de peine en leur montrant le spectacle effrayant d'un roi mis en pièces.

Ainsi mourut ce grand homme, digne d'un meilleur destin, et digne d'un esprit plus sublime que le mien pour écrire ses louanges. J'espère cependant que la réputation de ma plume sera assez grande pour transmettre à travers tous les siècles le souvenir de son nom glorieux et de celui de la courageuse, belle et fidèle Imoinda.

Retraduction de Villeneuve (Dans Behn, 2009, pp. 159-160)

Il [Banister] se rendit à Parham, s'empara de force de César et le fit transporter sur la potence même où on l'avait fouetté, l'y fit lier, allumer un grand bûcher devant lui et lui dit qu'il mourrait comme un chien, tel qu'il était. César répliqua que c'était le premier acte de bravoure qu'eût jamais accompli l'autre, qu'il n'avait jamais rien dit d'intelligent jusqu'au prononcé de cette parole et, pourvu qu'il la tint, il déclarerait dans l'au-delà que Banister était le seul homme parmi tous les Blancs qu'il eût entendu dire la vérité. S'adressant à ceux qui l'attachaient :

- Mes amis, dois-je mourir ou être fouetté?
- Fouetté? dirent-ils ; non, tu ne t'en tireras pas à si bon compte.
- Dieu vous bénisse, reprit-il en souriant.

Il les rassurera ensuite qu'il était inutile de l'attacher car il resterait immobile comme un roc et supporterait a mort de manière à les encourager eux-mêmes à mourir.

- Mais si vous me fouettez, veuillez à bien m'attacher.

Il avait appris à fumer le tabac et, quand il fut certain de mourir, demanda qu'on lui mît une pipe dans la bouche, fraîchement allumée, ce qu'ils firent ; alors le bourreau arriva et coupa d'abord ses parties qu'il jeta au feu. Après quoi, avec un couteau émoussé, ils coupèrent ses oreilles et son nez qu'ils brûlèrent ; il continuait de fumer, comme si rien ne s'était passé. Puis ils tranchèrent un de ses bras, ce qu'il supporta encore en tenant sa pipe. Mais lorsqu'on trancha l'autre bras sa tête s'inclina, la pipe tomba et il rendit son dernier soupir, sans un gémissement ni un reproche. Ma mère et ma sœur restèrent près de lui tout le temps, sans

pouvoir le sauver, si brutale et insensée était la populace, si inhumains les juges qui assistèrent à l'exécution et payèrent chèrement par la suite leur insolence. Ils écartelèrent César et distribuèrent les quartiers à plusieurs des principales plantations. L'un d'eux fut envoyé au colonel Martin qui le refusa et jura qu'il aurait préféré voir les quartiers de Banister et du gouverneur lui-même que ceux de César sur ses plantations, et qu'il était à même de gouverner ses Noirs sans les terrifier ni les accabler du spectacle affreux d'un roi amputé.

Ainsi mourut ce grand homme, digne d'un meilleur destin, et d'un esprit plus sublime que le mien pour chanter ses louanges. J'espère cependant que la réputation de ma plume suffira à perpétuer son glorieux nom dans tous les âges, avec celui de la brave, belle et constante Imoïnda.